

## Lectures de Freud avec Lacan (2010-2011)

Bernard Lafaye

Le titre de la leçon est indicatif de la problématique abordée.

Après la lecture d'un petit texte clinique de Freud, nous procédons à son commentaire avec l'éclairage que donne Lacan dans les séances de son séminaire en référence. Puis nous nous livrons à une joyeuse discussion.

[cliquez sur le titre pour atteindre la leçon ou ouvrir le panneau des signets à gauche](#)

**Leçon 10** L'objet @ cause du désir et l'horreur du sexe féminin. (pages 2-13)

Freud : « Le rêve de l'injection faite à Irma » (1895).

Lacan : *séances des 9 et 16 mars 55.*

**Leçon 11** : Le refus comme condition de la jouissance hystérique. (pages 14-16)

Freud : « La belle bouchère » (1900).

Lacan : *9, 30 avril et 7 mai 58; 10 juin 59; 5 décembre 62; 10 juin 64; 11 février 70; 11 mars 75.*

**Leçon 12** : La honte trahit une jouissance exhibitionniste. (pages 17-23)

Freud : « Analyse d'un cas de paranoïa » (1896).

**Leçon 13** : Le symptôme consiste en la mise en acte de la réalité de l'Inconscient ? (pages 24-29)

Freud : « Un rituel d'endormissement » (1915).

**Leçon 14** : Un type de disposition à la créativité : l'identification amoureuse à une mère phallique. (pages 30-34)

Freud « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1911).

Lacan : *séances des 19 juin et 3 juillet 57.*

**Leçon 15**: Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. (pages 35-40)

Freud : Poésie et vérité: « Un souvenir d'enfance de Goethe » (1917).

**Leçon 16** : Dédoublément de la personnalité et sentiment d'étrangeté. (pages 41-45)

« Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole » (1935).

Lacan : *séance du 22 juin 66.*

**Leçon 17** : Le sentiment de l'éternité de la beauté suppose le deuil de l'amour perdu. (pages 46-48)

Freud : « Le sentiment de l'éphémère » (1915).

**Leçon 18**: L'avènement de la culture résulte de la renonciation à la pulsion sexuelle. (pages 49-52)

Freud : « Sur la prise de possession du feu » (1931).

**Leçon 19** : La demande et l'objet @ cause du désir dans les trois figures du destin. (pages 53-60)

Freud : « Le thème des trois coffrets » (1913).

Lacan : *séance du 24 janvier 62.*

*NB : Cette seconde série de leçons suppose connues celles de la session précédente.*

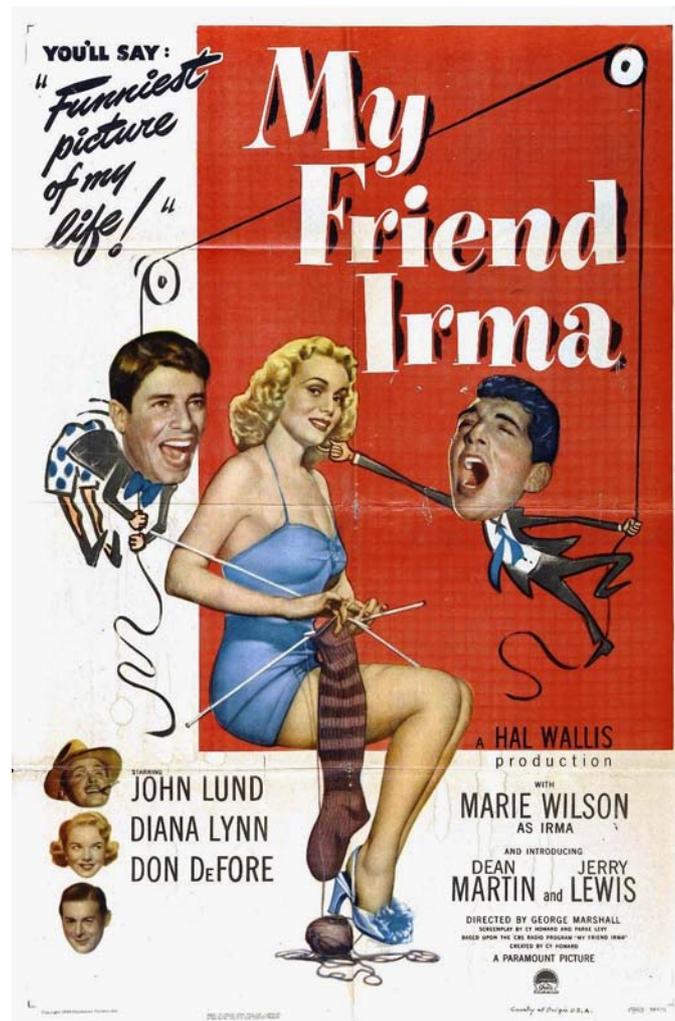
**Les enregistrements de la première session sont disponibles en écoute : [cliquez ici](#)**

# 1

L'objet @ cause du désir et l'horreur du sexe féminin.

Freud : « Le rêve de l'injection faite à Irma » (1895).

Lacan : séances des 9 et 16 mars 55.



Rapport préliminaire

Durant l'été 1895, j'avais eu en traitement psychanalytique une jeune dame qui était très proche de moi et des miens par l'amitié. On comprend qu'un tel mélange dans les relations puisse devenir la source d'excitations multiples pour le médecin, et d'autant plus pour le psychothérapeute. L'intérêt personnel du médecin est plus grand, son autorité moindre. Un insuccès menace de desserrer les liens d'une vieille amitié avec les proches du malade. La cure se termina par un succès partiel, la patiente perdant son angoisse hystérique, mais non pas tous ses symptômes somatiques. À l'époque, je n'étais pas encore bien sûr des critères qui marquent la liquidation définitive d'une histoire de maladie hystérique, et je crus la patiente susceptible d'adopter une solution qui ne lui parut pas acceptable. C'est dans un tel désaccord que nous interrompîmes le traitement à cause de la période estivale. — Je reçus un jour la visite d'un confrère plus jeune que moi, un de mes plus proches amis, qui avait rendu visite à la patiente — Irma — et à sa famille dans leur résidence de campagne. Je lui demandai comment il l'avait trouvée et j'obtins cette réponse : Elle va mieux, mais pas tout à fait bien. Je sais que les paroles de mon ami Otto ou le ton sur lequel elles étaient prononcées m'irritèrent. Je crus y entendre un reproche, celui par exemple d'avoir trop promis à la patiente, et je ramenai — à tort ou à raison — le parti pris présumé d'Otto contre moi à l'influence des proches de la malade qui, à ce que je supposais, n'avaient jamais vu mon traitement d'un bon œil. D'ailleurs, je ne m'expliquai pas ce que ma sensation avait de pénible ; je ne l'exprimai pas non plus. Le soir même, je mis encore par écrit l'histoire de malade d'Irma pour la transmettre, comme pour me justifier, au D<sup>r</sup> M., un ami commun, la personnalité qui à l'époque donnait le ton dans notre cercle. Dans la nuit qui suivit cette soirée (sans doute plutôt au matin), j'eus le rêve ci-dessous, qui fut fixé immédiatement après le réveil<sup>1</sup>.

111

Rêve du 23/24 juillet 1895

Un grand hall — beaucoup d'invités que nous recevons. Parmi eux, Irma, que je prends aussitôt à part comme pour répondre à sa lettre, lui faire des reproches pour n'avoir pas encore accepté la « solution ». Je lui dis : Si tu as encore des douleurs, ce n'est vraiment que de ta faute. — Elle répond : Si tu savais ce que j'ai à présent comme douleurs à la gorge, à l'estomac et au ventre, ça me serre de partout. — Je suis effrayé et la regarde. Elle a un air pâle et bouffi ; je pense finalement qu'il y a quelque chose d'organique. Je l'emmène à la fenêtre et regarde dans sa gorge. À ce moment-là, elle se montre quelque peu récalcitrante, comme les femmes qui portent un appareil dentaire. Je pense en moi-même : elle n'en a pourtant pas besoin. — Du reste, la bouche s'ouvre alors très bien et je trouve à droite une grande tache blanche<sup>2</sup>, et ailleurs je vois sur de curieuses formations frisées, manifestement formées sur le modèle des cornets du nez, des escarres étendues d'un blanc grisâtre. — J'appelle vite en consultation le D<sup>r</sup> M., qui répète l'examen et confirme... Le D<sup>r</sup> M. a un tout autre air que d'habitude ; il est très pâle, boite, a le menton sans barbe... Maintenant mon ami Otto se tient aussi debout à côté d'elle, et l'ami Leopold la percute à travers son corset et dit : elle a une matité en bas, à gauche, il montre aussi une partie cutanée infiltrée à l'épaule gauche (ce que, malgré le vêtement, je sens comme lui)... M. dit : Pas de doute, c'est une infection, mais ça ne fait rien ; il va s'y ajouter encore de la dysenterie et le poison va s'éliminer... Nous savons aussi immédiatement d'où provient l'infection. L'ami Otto lui a administré il y a peu, alors qu'elle ne se sentait pas bien, une injection avec une préparation de propyle, propylène... acide propionique... triméthylamine (dont je vois la formule en caractère gras devant moi)... On ne fait pas de telles injections avec une telle légèreté... Il est vraisemblable aussi que la seringue n'était pas propre...

112

Ce rêve a un avantage sur beaucoup d'autres. On voit tout de suite clairement à quels événements du dernier jour il se rattache et quel thème il traite. Le rapport préliminaire donne là-dessus des renseignements. La nouvelle que j'ai reçue d'Otto concernant l'état de santé d'Irma, l'histoire de malade à la rédaction de laquelle j'ai travaillé jusque tard dans la nuit, ont aussi occupé mon activité d'âme pendant le sommeil. Malgré cela, quelqu'un qui a pris connaissance du rapport préliminaire et du contenu du rêve ne pourrait en rien soupçonner ce que signifie le rêve. Je ne le sais d'ailleurs pas moi-même. Je m'étonne des symptômes morbides dont Irma, dans le rêve, se plaint à moi, car ce ne sont pas les mêmes que ceux pour lesquels je l'ai traitée. Je souris de l'idée insensée d'une injection d'acide propionique et de la consolation qu'exprime le D<sup>r</sup> M. Le rêve me paraît vers sa fin plus obscur et plus comprimé qu'il ne l'est au début. Pour apprendre la signification de tout cela, je dois me résoudre à une analyse approfondie.

### Analyse

1/ *Le hall - beaucoup d'invités que nous recevons.* Nous habitons cet été-là à Bellevue<sup>a</sup>, maison isolée sur une des collines qui sont adjacentes au Kahlenberg<sup>b</sup>. Cette maison était autrefois destinée à être un lieu de divertissement ; elle en a les salles inhabituellement hautes en forme de hall. Le rêve s'est d'ailleurs produit à Bellevue, et cela, peu de jours avant la fête donnée pour l'anniversaire de ma femme. Dans la journée, ma femme avait dit qu'elle s'attendait à ce que viennent chez nous pour son anniversaire plusieurs amis que nous avions invités, parmi lesquels Irma. Mon rêve anticipe donc cette situation : c'est l'anniversaire de ma femme, et beaucoup de gens que nous avons invités, parmi lesquels Irma, sont reçus par nous dans le grand hall de Bellevue.

2/ *Je fais des reproches à Irma pour n'avoir pas accepté la solution ; je dis : si tu as encore des douleurs, c'est ta faute à toi.* Cela, j'aurais pu le lui dire aussi à l'état de veille, ou bien je le lui ai dit. À l'époque, mon opinion (plus tard reconnue inexacte) était que ma tâche se bornait à communiquer aux malades le sens caché de leurs symptômes ; qu'ensuite ils acceptent ou non cette solution - ce dont dépend le succès - je n'en étais plus responsable. Je suis reconnaissant à cette erreur, maintenant heureusement surmontée, de m'avoir facilité l'existence, à une époque où avec toute mon inévitable ignorance je devais faire état de succès thérapeutiques. - Je note pourtant, d'après la phrase que dans le rêve je dis à Irma, qu'avant tout je ne veux pas être responsable des douleurs qu'elle a encore. Si c'est la faute à Irma, alors ce ne peut être la mienne. Est-ce dans cette direction que devrait être recherchée l'intention du rêve ?

3/ *Plaintes d'Irma ; douleurs à la gorge, au ventre et à l'estomac, ça la serre de partout.* Les douleurs à l'estomac faisaient partie du complexe symptomatique de ma patiente, mais elles n'étaient pas très prononcées ; elle se plaignait plutôt de sensations de nausée et de dégoût. Les douleurs à la gorge, au ventre, les serrements du larynx, ne jouaient guère de rôle chez elle. Je me demande avec étonnement pourquoi je me suis décidé à choisir ainsi les symptômes dans le rêve, ce que je ne puis d'ailleurs trouver pour le moment.

114 4/ *Elle a un air pâle et bouffi.* Ma patiente était toujours rose. Je suppose qu'ici une autre personne se substitue à elle.

5/ *Je suis effrayé à la pensée que j'ai quand même omis de voir une affection organique.* Comme on m'en croira volontiers, c'est là une angoisse jamais éteinte chez le spécialiste qui voit presque exclusivement des névrosés et qui est habitué à mettre au compte de l'hystérie tant de manifestations que d'autres médecins traitent comme organiques.

D'un autre côté, un léger doute m'effleure - venu je ne sais d'où - quant à savoir si mon effroi est tout à fait honnête. Si les douleurs d'Irma sont fondées organiquement, alors je ne suis pas non plus dans l'obligation de les guérir. Ma cure n'élimine en effet que des douleurs hystériques. Il me semble donc à dire vrai que je souhaiterais une erreur de diagnostic ; alors le reproche d'insuccès serait aussi éliminé.

*Je l'emmène à la fenêtre pour voir dans sa gorge. Elle est un peu récalcitrante, comme les femmes qui portent de fausses dents. Je pense en moi-même : mais elle n'en a pourtant pas besoin. Chez Irma, je n'ai jamais eu l'occasion d'inspecter la cavité buccale. Ce qui se déroule dans le rêve me rappelle l'examen, effectué il y a quelque temps, d'une gouvernante qui avait tout d'abord donné une impression de beauté juvénile, mais qui, en ouvrant la bouche, prenait certaines dispositions pour cacher son dentier. À ce cas se rattachent d'autres souvenirs d'examens médicaux et de petits secrets qui sont alors dévoilés, sans que cela fasse plaisir ni à l'un ni à l'autre. - Elle n'en a pourtant pas besoin, cela est sans doute tout d'abord un compliment pour Irma ; mais je soupçonne qu'il y a là une autre signification encore. Lors d'une analyse attentive, on sent si l'on a épuisé ou non les pensées d'arrière-plan auxquelles il faut s'attendre. La manière dont Irma se tient près de la fenêtre me rappelle soudain une autre expérience vécue. Irma a une amie intime que je tiens en très haute estime. Un soir où je lui rendais visite, je la trouvai dans la situation reproduite dans le rêve, près de la fenêtre, et son médecin, le même D<sup>r</sup> M., expliquait qu'elle avait une membrane diphtérique. La personne du D<sup>r</sup> M. et la membrane font d'ailleurs retour dans la suite du rêve. Il me vient maintenant à l'idée que, ces derniers mois, j'ai eu toutes les raisons de supposer que cette autre dame était également hystérique. D'ailleurs, Irma elle-même me l'a révélé. Mais que sais-je des états de cette dame ? Ceci justement qu'elle souffre de nausée hystérique, comme mon Irma dans le rêve. J'ai donc remplacé dans le rêve ma patiente par son amie. Maintenant je m'en souviens, j'ai souvent joué avec la supposition que cette dame pourrait également avoir recours à moi pour que je la délivre de ses symptômes. Mais ensuite j'ai moi-même tenu cela pour invraisemblable, car elle est d'une nature très réservée. Elle est récalcitrante, comme le montre le rêve. Une autre explication serait qu'elle n'en a pas besoin ; elle s'est vraiment montrée jusqu'ici suffisamment forte pour dominer sans aide étrangère les états qu'elle traverse. Il ne reste plus maintenant que quelques traits que je ne puis placer ni chez Irma ni chez son amie : pâle, bouffie, de fausses dents. Les fausses dents me menaient à cette gouvernante ; je me sens maintenant enclin à me contenter de mauvaises dents. Alors, il me vient à l'idée une autre personne, à laquelle ces traits peuvent faire allusion. Elle non plus n'est pas ma patiente, et je ne voudrais pas l'avoir pour patiente, car j'ai noté que devant moi elle est gênée, et je ne la tiens pas pour une malade docile. Elle est habituellement pâle, et pour une fois qu'elle connaissait une période particulièrement bonne, elle était bouffie<sup>1</sup>. J'ai donc comparé ma patiente Irma avec deux autres personnes qui seraient également récalcitrantes au traitement. Quel sens cela peut-il avoir que je l'aie échangée dans le rêve contre son amie ? Peut-être que je voudrais l'échanger ; pour l'autre, soit elle éveille chez moi des sympathies plus fortes, soit j'ai une plus haute opinion de son intelligence. Je tiens en effet qu'Irma n'est pas raisonnable de ne pas accepter ma solution. L'autre serait plus raisonnable, donc céderait plus volontiers. Du reste, sa bouche s'ouvre alors fort bien ; cette patiente en dirait plus qu'Irma<sup>2</sup>.*

*Ce que je vois dans la gorge : une tache blanche et des cornets du nez escarifiés. La tache blanche rappelle la diphtérie et ainsi l'amie d'Irma, mais de plus la grave affection de ma fille aînée il y a près de deux ans et tout l'effroi de cette mauvaise période. Les escarres sur les cornets du nez font penser à un souci concernant ma propre santé.*

J'utilisais alors fréquemment de la cocaïne pour venir à bout de pénibles enflures nasales, et j'avais entendu dire, peu de jours auparavant, qu'une patiente qui faisait comme moi s'était attiré une nécrose étendue de la muqueuse nasale. Recommander la cocaïne, comme je le fis en 1885<sup>a</sup>, m'a d'ailleurs valu de très lourds reproches. Un ami cher<sup>a</sup>, déjà mort en 1895, avait hâté sa disparition par l'abus de ce remède.

*J'appelle vite en consultation le D M., qui répète l'examen.* Cela correspondrait simplement à la position que M. occupait parmi nous. Mais le « vite » est suffisamment frappant pour exiger une explication particulière<sup>b</sup>. Il me rappelle une triste expérience médicale que j'ai eue. J'avais provoqué un jour, en ordonnant de manière continue un remède qui à l'époque passait encore pour inoffensif (le Sulfonal), une grave intoxication chez une malade et je m'adressai alors en toute hâte à ce confrère expérimenté, plus âgé, pour demander assistance. Que j'aie effectivement ce cas en vue est corroboré par une circonstance accessoire. La malade qui succomba à l'intoxication portait le même nom que ma fille aînée. Je n'y avais jamais pensé jusqu'ici ; maintenant cela m'apparaît presque comme une mesure de rétorsion du destin. Comme si le remplacement des personnes devait se poursuivre en un autre sens ; cette Mathilde-ci à la place de cette Mathilde-là ; œil pour œil, dent pour dent. C'est comme si j'allais chercher toutes les occasions me permettant de me reprocher le manque d'une conscience scrupuleuse comme médecin.

*Le D M. est pâle, sans barbe au menton, et il boite.* Ce qu'il y a d'exact dans cela, c'est que sa mauvaise mine éveille fréquemment le souci de ses amis. Les deux autres caractères doivent forcément appartenir à une autre personne. L'idée me vient de mon frère aîné vivant à l'étranger, qui porte le menton rasé et auquel, si je me souviens bien, le M. du rêve ressemblait en gros. À son sujet est arrivée il y a quelques jours la nouvelle qu'il boitait à cause d'une affection arthritique à la hanche. Il faut qu'il y ait une raison pour que dans le rêve je fusionne les deux personnes en une seule. Je me rappelle effectivement avoir été de mauvaise humeur contre les deux pour des raisons semblables. Les deux avaient repoussé une certaine proposition que je leur avais faite récemment.

*L'ami Otto se tient maintenant debout près de la malade et l'ami Leopold l'examine et met en évidence une matité en bas et à gauche.* L'ami Leopold est également médecin, c'est un parent d'Otto. Comme ils exercent la même spécialité, le destin a fait des deux des concurrents que l'on compare constamment l'un à l'autre. Ils ont tous deux été mes assistants, des années durant, lorsque je dirigeais encore une consultation publique pour des enfants malades nerveux<sup>a</sup>. Des scènes comme celle reproduite dans le rêve s'y sont souvent déroulées. Alors que je débattais avec Otto du diagnostic d'un cas, Leopold avait de nouveau examiné l'enfant et fourni une contribution inattendue à la décision. Il y avait entre eux une diversité de caractère tout à fait semblable à celle existant entre l'inspecteur Bräsig et son ami Karl<sup>b</sup>. L'un se distinguait par sa « promptitude », l'autre était lent, posé, mais il allait au fond des choses. Si dans le rêve je confronte Otto et le prudent Leopold, c'est manifestement pour faire valoir Leopold. C'est une comparaison semblable à celle faite plus haut entre la patiente désobéissante, Irma, et son amie tenue pour plus raisonnable. Maintenant je remarque aussi l'un des rails sur lesquels la liaison de pensée se déplace dans le rêve : de l'enfant malade à l'Institut des enfants malades. — La matité en bas et à gauche me donne l'impression de correspondre à tous les détails d'un cas particulier où Leopold m'a frappé par sa façon d'aller au fond des choses. De plus, j'entrevois comme une sorte d'affection métastatique, mais il pourrait s'agir aussi d'une relation à la patiente que je voudrais avoir à la place d'Irma. Cette dame imite en effet une tuberculose, pour autant que je puisse en juger.

*Une partie cutanée infiltrée à l'épaule gauche.* Je sais aussitôt que c'est mon propre rhumatisme à l'épaule, que je ressens régulièrement quand je suis resté éveillé jusque tard dans la nuit. L'énoncé dans le rêve a aussi ce double sens : ce que je... sens comme lui. On doit entendre : je sens dans mon propre corps. Du reste, je suis frappé par l'aspect inhabituel de cette caractérisation « partie cutanée infiltrée ». Nous sommes habitués à l'« infiltration à gauche, en arrière et en haut » ; elle se rapporterait au poumon et ainsi de nouveau à la tuberculose.

*Malgré le vêtement.* Ce n'est de toute façon qu'une incise. À l'institut, nous examinons naturellement les enfants dévêtus ; cela s'oppose en quelque sorte à la manière dont il faut examiner des patients adultes de sexe féminin. D'un éminent clinicien, on avait coutume de raconter qu'il n'avait jamais examiné physiquement ses patients qu'à travers les vêtements. La suite est pour moi obscure, je n'ai, à le dire franchement, aucune inclination à m'engager ici plus profondément.

*Le D<sup>r</sup> M. dit : C'est une infection, mais ça ne fait rien. Il va s'y ajouter encore de la dysenterie et le poison va s'éliminer.* Cela me paraît d'abord ridicule, mais doit cependant, comme tout le reste, être soigneusement décomposé. À y regarder de plus près, cela offre pourtant une sorte de sens. Ce que j'ai trouvé chez la patiente était une diphtérisis locale. J'ai le souvenir, remontant à l'époque où ma fille était malade, de la discussion sur diphtérisis et diphtérie. Cette dernière est l'infection générale qui part de la diphtérisis locale. Une telle infection générale, Leopold la met en évidence par la matité qui fait donc penser à des foyers métastatiques. Je crois à vrai dire que précisément dans la diphtérie de telles métastases ne se produisent pas. Elles me rappellent plutôt la pyohémie.

*Cela ne fait rien* est une consolation. J'estime qu'elle s'insère de la manière suivante : la dernière partie du rêve a fourni le contenu selon lequel les douleurs de la patiente proviennent d'une grave affection organique. J'ai le pressentiment que par là encore je ne veux que me débarrasser de la faute. La cure psychique ne peut être rendue responsable de la persistance des souffrances diphtériques. Maintenant ce qui me gêne tout de même, c'est d'inventer à Irma une si grave souffrance dans le seul et unique but de me décharger. Cela a l'air si cruel. J'ai donc besoin d'être assuré d'une bonne fin, et il me semble que ce ne fut pas un mauvais choix de mettre la consolation précisément dans la bouche de la personne du D<sup>r</sup> M. Mais ici je prends de la hauteur par rapport au rêve, ce qui demande à être éclairci.

Mais pourquoi cette consolation est-elle si insensée ?

*Dysenterie :* quelque lointaine représentation théorique selon laquelle les substances morbides peuvent être évacuées par l'intestin. Est-ce que je veux me moquer ainsi du D<sup>r</sup> M., si fertile en explications tirées par les cheveux et en connexions pathologiques singulières ? À propos de dysenterie, quelque chose d'autre me vient encore à l'idée. Il y a quelques mois, j'avais pris en charge un jeune homme avec de curieux ennuis de selles que d'autres confrères avaient traité comme un cas d'« anémie avec sous-alimentation ». Je reconnus qu'il s'agissait d'une hystérie, ne voulus pas essayer sur lui ma psychothérapie et l'envoyai faire un voyage en mer. Or, il y a quelques jours, je reçus d'Égypte une lettre désespérée de lui comme quoi il avait eu là-bas un nouvel accès que le médecin avait déclaré être de la dysenterie. À vrai dire, je présume que le diagnostic n'est qu'une erreur de ce confrère qui ne sait rien et qui se laisse bernier par l'hystérie ; mais je ne pus tout de même pas m'épargner les reproches d'avoir mis le malade dans la situation d'attraper peut-être, en plus d'une affection intestinale hystérique, une affection organique. Dysenterie est en outre en assonance avec diphtérie, nom ††† qui n'est pas nommé dans le rêve.

Où, c'est forcément qu'avec ce pronostic consolant : il s'y ajoutera encore de la dysenterie, etc., je me moque du D<sup>r</sup> M., car je me souviens qu'une fois, il y a des années, il a raconté en riant quelque chose de tout à fait semblable au sujet d'un confrère. Il avait été appelé en consultation avec ce confrère auprès d'un grand malade et il se sentit poussé à objecter à l'autre – qui semblait se bercer d'espoir – qu'il trouvait chez le patient de l'albumine dans l'urine. Le confrère ne se laissa pourtant pas démonter, mais répondit tranquillement : Ça ne fait rien, cher confrère, cet albumine<sup>1</sup> finira bien par s'éliminer. – Il n'est donc plus douteux pour moi que dans cette partie du rêve se trouve contenue une raillerie à l'adresse des confrères ne sachant rien de l'hystérie. Comme en confirmation, ceci me traverse maintenant l'esprit : le D<sup>r</sup> M. sait-il donc que les manifestations pathologiques chez sa patiente, l'amie d'Irma, qui font craindre une tuberculose, reposent aussi sur l'hystérie ? A-t-il reconnu cette hystérie ou s'est-il « fait avoir » par elle ?

Mais quel peut être mon motif pour traiter si mal cet ami ? C'est très simple : le D<sup>r</sup> M. est aussi peu d'accord avec ma « solution » concernant Irma qu'Irma elle-même. Dans ce rêve j'ai donc déjà tiré vengeance de deux personnes : d'Irma, avec ces paroles : Si tu as encore des douleurs, c'est ta faute à toi, et du D<sup>r</sup> M., en lui mettant dans la bouche l'énoncé d'une consolation insensée.

*Nous savons immédiatement d'où provient l'infection.* Ce savoir immédiat dans le rêve est remarquable. Juste avant, nous ne le savions pas encore, puisque l'infection n'a été mise en évidence que par Leopold.

*L'ami Otto lui a administré, alors qu'elle ne se sentait pas bien, une injection.* Otto avait effectivement raconté que pendant la courte période de sa présence dans la famille d'Irma, il fut appelé à l'hôtel voisin pour y faire une injection à quelqu'un qui brusquement ne se sentait pas bien. Les injections me rappellent de nouveau le malheureux ami qui s'est empoisonné avec de la cocaïne. Je lui avais conseillé ce remède seulement à usage interne pendant son sevrage de la morphine, mais il se fit aussitôt des injections de cocaïne.

*Avec une préparation de propyl... propylène... acide propionique.* Comment se fait-il donc que j'en arrive là ? Cette même soirée, après laquelle j'avais travaillé à la rédaction de cette histoire de malade et sur ce rêvé, ma femme ouvrit une bouteille de liqueur sur laquelle on pouvait lire « ananas »<sup>1</sup> et qui était un cadeau de notre ami Otto. Il avait en effet l'habitude de faire des cadeaux en toute occasion ; espérons qu'il en sera un jour guéri par une femme<sup>2</sup>. De cette liqueur émanait une telle odeur de tord-boyaux que je me refusai à en goûter. Ma femme dit : Nous ferons cadeau de cette bouteille aux domestiques, et moi, encore plus prudent, je m'y opposai par cette remarque philanthropique : eux non plus n'ont pas à s'empoisonner. Or, manifestement, l'odeur de tord-boyaux (amyl...) a éveillé chez moi le souvenir de toute la série : propyl, méthyl, etc., qui fournit au rêve les préparations de propylène. J'ai procédé ici, il est vrai, à une substitution, j'ai rêvé de propyl après avoir senti de l'amyl, mais des substitutions de cette sorte sont peut-être précisément autorisées en chimie organique.

121

*Triméthylamine.* Je vois dans le rêve la formule chimique de ce corps, ce qui en tout cas témoigne d'un grand effort de ma mémoire et, de plus, la formule est en caractères gras, comme si l'on voulait faire ressortir du contexte quelque chose qui serait particulièrement important. À quoi me mène donc maintenant la triméthylamine sur laquelle mon attention est attirée de cette manière ? À une conversation avec un autre ami, qui depuis des années est au courant de tous mes travaux en germe comme moi des siens<sup>3</sup>. Il m'avait à l'époque communiqué certaines idées relatives à une chimie sexuelle, mentionnant entre autres qu'il croyait reconnaître dans la triméthylamine un des produits du métabolisme sexuel. Ce corps me mène donc à la sexualité, ce facteur auquel j'accorde la plus grande significativité pour la genèse des

affections nerveuses que j'entends guérir. Ma patiente Irma est une toute jeune veuve ; s'il s'agit pour moi d'excuser l'insuccès de la cure chez elle, le mieux sera sans doute que j'invoque cet état de fait, que ses amis aimeraient bien modifier. Comme ce rêve est d'ailleurs remarquablement agencé ! L'autre personne que j'ai comme patiente dans le rêve à la place d'Irma est aussi une jeune veuve.

122 Je pressens pourquoi la formule de la triméthylamine a pris dans le rêve de telles proportions. Il y a tellement de choses importantes qui se rencontrent dans ce seul mot : la triméthylamine est une allusion non seulement au facteur surpuissant de la sexualité, mais aussi à une personne dont je me plais à me rappeler qu'elle est d'accord avec moi lorsque, compte tenu des vues qui sont les miennes, je me sens abandonné. Cet ami qui joue un si grand rôle dans ma vie ne devrait-il pas continuer d'être présent dans l'ensemble des pensées du rêve ? Si ; c'est quelqu'un qui connaît particulièrement bien les effets provenant des affections du nez et de ses cavités annexes, et il a révélé à la science quelques relations tout à fait remarquables entre les cornets du nez et les organes sexuels féminins. (Les trois formations frisées dans la gorge d'Irma.) J'ai fait examiner Irma par lui pour savoir si ses douleurs d'estomac ne seraient pas d'origine nasale. Mais il souffre lui-même de suppurations nasales qui me donnent du souci, et c'est sans doute à cela que fait allusion la pyohémie que j'entrevois dans les métastases du rêve.

*On ne fait pas de telles injections avec une telle légèreté.* Ici le reproche de légèreté est lancé directement contre l'ami Otto. Je crois avoir pensé par devers moi quelque chose d'analogue l'après-midi où, par la parole et le regard, il a semblé afficher son parti pris contre moi. Cela donnait à peu près : avec quelle légèreté il se laisse influencer, avec quelle légèreté il se forme un jugement. Par ailleurs, la phrase ci-dessus m'évoque en retour l'ami défunt qui s'est si vite résolu aux injections de cocaïne. Les injections avec ce remède, comme je l'ai déjà dit, n'étaient nullement dans mes intentions. Avec le reproche que j'adresse à Otto de faire usage avec légèreté de ces substances chimiques, je remarque que je suis ramené à l'histoire de cette malheureuse Mathilde, d'où ressort le même reproche contre moi. À l'évidence, je collecte ici des exemples de ma conscience scrupuleuse, mais aussi de son contraire.

*Il est vraisemblable aussi que la seringue n'était pas propre.* Encore un reproche à l'encontre d'Otto, mais qui provient d'ailleurs. Hier, j'ai rencontré par hasard le fils d'une dame de quatre-vingt-deux ans à qui je dois administrer chaque jour deux injections de morphine. Elle est présentement à la campagne et j'ai appris à son sujet qu'elle souffrait d'une inflammation veineuse. J'ai immédiatement pensé qu'il s'agissait d'un infiltrat dû à la malpropreté de la seringue. C'est ma 123 fierté de ne pas lui avoir provoqué en deux ans un seul infiltrat. J'ai en effet le souci constant de savoir si la seringue est vraiment propre. C'est que justement je suis consciencieux. De l'inflammation veineuse je reviens à ma femme qui lors d'une grossesse a souffert de stases veineuses, et maintenant émergent dans mon souvenir trois situations analogues, avec ma femme, avec Irma et la défunte Mathilde, situations dont l'identité m'a manifestement donné le droit de mettre dans le rêve les trois personnes les unes à la place des autres.

J'ai maintenant achevé l'interprétation du rêve<sup>1</sup>. Pendant ce travail, j'avais du mal à me défendre contre toutes les idées incidentes que la comparaison entre le contenu du rêve et les pensées du rêve cachées derrière ne pouvait manquer de susciter. Entre-temps aussi le « sens » du rêve m'est apparu. J'ai noté une intention qui est réalisée par le rêve et qui a forcément été le motif du rêve. Le rêve accomplit quelques souhaits qui ont été éveillé en moi par les événements de la dernière soirée (la nouvelle venant d'Otto, la rédaction de l'histoire de maladie). Le résultat du rêve est en effet que je ne suis pas responsable de la souffrance encore présente d'Irma et que c'est Otto qui en est responsable. Or Otto m'a irrité par sa remarque sur la guérison imparfaite d'Irma ; le rêve me venge de lui en retournant le reproche sur lui-même. Le rêve m'acquiesce de la responsabilité de l'état de santé d'Irma en ramenant celui-ci à d'autres facteurs (aussitôt toute une série de raisons). Le rêve présente un certain état des choses tel que j'aimerais le souhaiter ; son contenu est donc un accomplissement de souhait, son motif un souhait.

124

Tout cela saute aux yeux. Mais bien d'autres détails du rêve me deviennent compréhensibles si l'on adopte le point de vue de l'accomplissement de souhait. Non seulement je me venge d'Otto pour avoir pris parti précipitamment contre moi, en lui imputant un acte médical précipité (l'injection), mais je tire aussi vengeance de lui pour la mauvaise liqueur qui sent le tord-boyaux, et je trouve dans le rêve une expression qui réunit les deux reproches : l'injection avec une préparation de propylène. Je ne suis pas encore satisfait, mais je poursuis ma vengeance en lui opposant son concurrent plus fiable. Je semble dire par là : celui-là m'est plus cher que toi. Mais Otto n'est pas le seul à devoir sentir le poids de ma colère. Je me venge aussi de ma patiente désobéissante en l'échangeant contre une patiente plus raisonnable et plus docile. Je ne vais pas non plus laisser tout bonnement le D<sup>r</sup> M. me contredire, mais je lui fais nettement connaître par une allusion quelle est mon opinion : il affronte cette affaire en personne qui ne sait rien (« il va s'y ajouter de la dysenterie, etc. »). Et même, me semble-t-il, j'en appelle, sans tenir compte de lui, à quelqu'un d'autre qui en sait plus (mon ami qui m'a parlé de la triméthylamine), tout comme je me suis détourné d'Irma vers son amie, d'Otto vers Leopold. Éloignez de moi ces personnes, remplacez-les-moi par trois autres de mon choix, et je serai débarrassé des reproches que je prétends n'avoir pas mérités ! Le caractère infondé de ces reproches m'est lui-même confirmé dans le rêve de la manière la plus ample. Les douleurs d'Irma ne sont pas à mettre à ma charge, car elle en est elle-même responsable en refusant d'accepter ma solution. Les douleurs d'Irma ne me concernent en rien, car elles sont de nature organique, absolument impossibles à guérir par une cure psychique. Les souffrances d'Irma s'expliquent de manière satisfaisante par son veuvage (triméthylamine !), auquel je ne peux rien changer en effet. La souffrance d'Irma a été provoquée par une injection imprudente de la part d'Otto avec une substance inappropriée, injection que je n'aurais, moi, jamais faite. La souffrance d'Irma provient d'une injection avec une seringue malpropre comme l'inflammation veineuse de ma vieille dame, tandis que moi, lors de mes injections, je n'ai jamais d'incident. Je remarque certes que ces explications de la souffrance d'Irma, qui se rejoignent pour me décharger, ne s'accordent pas entre elles, et même s'excluent les unes les autres. Tout le plaidoyer – ce rêve n'est rien d'autre – rappelle vivement la défense de l'homme qui était accusé par son voisin de lui avoir rendu un chaudron en mauvais état. Premièrement, il l'avait rapporté intact, deuxièmement, le chaudron était déjà troué lorsqu'il l'a emprunté, troisièmement il n'a jamais emprunté de chaudron à son voisin. Mais c'est tant mieux : si une seule de ces trois manières de se défendre est reconnue comme recevable, l'homme doit être acquitté.

125

Dans le rêve entrent encore en jeu d'autres thèmes dont la relation à ma manière de me décharger de la maladie d'Irma n'est pas aussi transparente : la maladie de ma fille et celle d'une patiente du même nom, la nocivité de la cocaïne, l'affection de mon patient voyageant en Égypte, les soucis concernant la santé de ma femme, de mon frère, du D<sup>r</sup> M., mes propres maux corporels, les soucis concernant l'ami absent qui souffre de suppurations nasales. Cependant, si je considère le tout, cela s'agence en une seule sphère de pensées, comme avec l'étiquette : soucis concernant la santé – la mienne propre et celle des autres –, conscience scrupuleuse du médecin. Je me souviens d'une vague sensation pénible lorsque Otto m'apporta la nouvelle de l'état de santé d'Irma. En partant de la sphère de pensées jouant un rôle dans le rêve, j'aimerais faire après coup une place à l'expression de cette sensation fugitive. C'est comme s'il m'avait dit : tu ne prends pas tes devoirs médicaux suffisamment au sérieux, tu n'es pas consciencieux, tu ne tiens pas ce que tu promets. Là-dessus, cette sphère de pensées se serait mise à ma disposition afin que je puisse prouver à quel point je suis consciencieux, combien la santé de mes proches, de mes amis et de mes patients me tient à cœur. Il est remarquable que parmi ce matériel de pensées se trouvent aussi des souvenirs pénibles qui parlent plutôt pour l'inculpation prononcée contre mon ami Otto que pour ma propre disculpation. Le matériel est pour ainsi dire impartial, mais on ne peut méconnaître la corrélation entre ce matériau plus large sur lequel le rêve repose et le thème plus étroit du rêve, dont procède le souhait de ne pas être coupable de la maladie d'Irma.

126

Je ne prétends pas affirmer que j'ai complètement mis à découvert le sens de ce rêve, que son interprétation est sans lacunes.

Je pourrais encore m'attarder longtemps sur lui, tirer de lui de nouveaux éclaircissements et discuter de nouvelles énigmes qu'il commande de soulever. Je connais moi-même les points à partir desquels de nouvelles corrélations de pensées doivent être suivies ; mais des considérations comme celles qui entrent en ligne de compte pour chacun de mes propres rêves m'écartent du travail d'interprétation. Que celui qui est prompt à blâmer une telle réserve tente seulement lui-même d'être plus sincère que moi. Je me contente pour le moment de cette seule connaissance nouvellement acquise : si l'on suit la méthode de l'interprétation du rêve indiquée ici, on trouve que le rêve a effectivement un sens et qu'il n'est nullement l'expression d'une activité cérébrale en miettes, comme le prétendent les auteurs. Une fois achevé le travail d'interprétation, le rêve s'avère être un accomplissement de souhait.<sup>3</sup>

La personne principale du contenu du rêve est la patiente Irma, qui était vue avec les traits qui sont les siens dans la vie et qui est donc en premier lieu la présentation d'elle-même. Mais la position dans laquelle je l'examine à la fenêtre est empruntée au souvenir d'une autre personne, à cette dame contre laquelle j'aimerais échanger ma patiente, comme le montrent les pensées du rêve. Dans la mesure où on peut reconnaître chez Irma une membrane diphtérique remettant en mémoire le souci concernant ma fille aînée, elle finit par être la présentation de cette enfant, ma fille, derrière laquelle, connectée à elle par la similitude des noms, se cache la personne d'une patiente perdue par intoxication. Dans le déroulement ultérieur du rêve, la signification de la personnalité d'Irma se transforme (sans que son image vue dans le rêve se soit modifiée); elle devient l'un des enfants que nous examinons dans la consultation ouverte de l'Institut des enfants malades, occasion pour mes amis de prouver la diversité de leurs tournures d'esprit. La transition a manifestement été assurée par la représentation de ma fille enfant. Par son attitude récalcitrante au moment d'ouvrir la bouche, la même Irma devient une allusion à une autre dame, examinée un jour par moi, et qui plus est, dans ce même contexte, à ma propre femme. Dans les altérations morbides que je découvre dans sa gorge, j'ai rassemblé en outre des allusions à toute une série d'autres personnes encore.

299 Toutes ces personnes sur lesquelles je tombe en suivant la trace d'« Irma » n'apparaissent pas dans le rêve sous leur figure corporelle; elles se cachent derrière la personne de rêve « Irma », qui prend ainsi la forme d'une image collective, avec des traits à vrai dire contradictoires. Irma devient la représentante de ces autres personnes sacrifiées lors du travail de condensation, car je fais se dérouler en elle tout ce qui me rappelle, trait pour trait, ces personnes.

Pour obtenir la condensation de rêve, je puis aussi me fabriquer d'une autre façon une personne collective, en réunissant en une image de rêve les traits actuels de deux ou plusieurs personnes. C'est ainsi qu'est né le D<sup>r</sup> M. de mon rêve, il porte le nom du D<sup>r</sup> M., parle et agit comme lui; ses caractéristiques corporelles et le mal dont il souffre sont ceux d'une autre personne, mon frère aîné; un seul trait, la pâleur de sa mine, est doublement déterminé, du fait qu'en réalité il est commun à ces deux personnes. Une de ces personnes composites est le D<sup>r</sup> R. de mon rêve de l'oncle<sup>a</sup>. Mais ici l'image de rêve est encore confectionnée d'une autre manière. Je n'ai pas réuni les traits qui sont propres à l'une avec les traits de l'autre et pour cela élagué de tel ou tel trait l'image mnésique de chacune des deux, mais j'ai adopté le procédé par lequel Galton produit ses portraits de famille<sup>a</sup>, c'est-à-dire que j'ai projeté l'une sur l'autre deux images, si bien que les traits communs ressortent avec plus de force et que les traits discordants s'effacent mutuellement et perdent leur netteté dans l'image. Dans le rêve de l'oncle un trait renforcé se détache ainsi de la silhouette relevant de deux personnes et de ce fait flou, la barbe blonde, qui contient en outre une allusion à mon père et à moi, la relation au grisonnement servant d'intermédiaire.

La fabrication de personnes collectives et composites est l'un des principaux moyens de travailler de la condensation de rêve. L'occasion se trouvera bientôt d'en traiter dans un autre contexte<sup>b</sup>.

De même, l'idée incidente « dysenterie » dans le rêve de l'injection est déterminé de multiples façons, d'un côté par l'assonance paraphasique avec diphtérie, de l'autre par la relation au patient que j'ai envoyé en Orient, et dont on méconnaît l'hystérie.

La mention de « propylène » dans le rêve<sup>c</sup> se révèle être aussi un cas intéressant de condensation. Dans les pensées du rêve, ce qui était contenu, ce n'était pas « propylène » mais « amylène ». On pourrait penser qu'ici a eu lieu un simple déplacement dans la formation du rêve. Il en est bien ainsi, sauf que ce déplacement sert aux fins de la condensation, comme le montrera le supplément suivant à l'analyse du rêve. Si mon attention s'arrête encore un moment au mot « propylène », il me vient à l'idée l'assonance avec le mot « propylées ». Or les propylées se trouvent non seulement à Athènes, mais aussi à Munich<sup>d</sup>. Dans cette ville, un an avant le rêve, j'ai rendu visite à mon ami gravement malade, et il est indéniable que c'est lui qui est évoqué par la triméthylamine du rêve succédant aussitôt à propylène.

Je passe sur le fait frappant qu'ici et ailleurs dans l'analyse du rêve des associations aux valeurs les plus diverses sont utilisées pour la liaison de pensées comme si elles étaient de même valeur, et je cède à la tentation de me faire une représentation pour ainsi dire plastique du processus par lequel amylène dans les pensées du rêve est remplacé par propylène dans le contenu du rêve.

C'est ici que se trouverait le groupe de représentation de mon ami Otto qui ne me comprend pas, me donne tort et me verse une liqueur au parfum d'amylène ; lui est lié, par opposition, le groupe de représentation de mon ami de Berlin<sup>a</sup> qui me comprend, me donnerait raison et à qui je dois tant de communications pleines de valeur, y compris sur la chimie des processus sexuels.

301 Ce qui, dans le groupe Otto, doit particulièrement exciter mon attention est déterminé par les occasions récentes excitatrices du rêve ; l'amylène appartient à ces éléments privilégiés, prédestinés au contenu du rêve. Le riche groupe de représentation « Wilhelm » prend vie précisément du fait de l'opposition à Otto, et en lui sont mis en relief les éléments qui font écho à ceux déjà excités dans le groupe Otto. Dans tout ce rêve, j'en appelle en effet d'une personne qui suscite mon mécontentement à une autre que je peux lui opposer à souhait, je cite à comparaître, trait pour trait, l'ami face au contradicteur. C'est ainsi que l'amylène chez Otto éveille dans l'autre groupe aussi des souvenirs provenant de la sphère de la chimie ; la triméthylamine, soutenue de plusieurs côtés, parvient dans le contenu du rêve. « Amylène » aussi pourrait entrer dans le contenu du rêve sans être transformé, mais il est soumis à l'action du groupe « Wilhelm » du fait que dans toute l'étendue du souvenir que ce nom recouvre, un élément est recherché, susceptible de donner une double détermination pour amylène. Tout près de amylène se trouve pour l'association « propylène » ; vient à sa rencontre Munich avec ses propylées, provenant de la sphère « Wilhelm ». Dans propylène-propylées se rejoignent les deux sphères de représentation. Par une manière de compromis, cet élément intermédiaire parvient alors dans le contenu du rêve. Il a été créé ici un élément commun intermédiaire qui admet une détermination multiple. Nous saisissons ainsi pleinement que la détermination multiple ne peut que faciliter la pénétration dans le contenu du rêve. Afin d'arriver à cette formation intermédiaire, il s'est tout simplement opéré un déplacement de l'attention, de ce qui est véritablement visé à un élément qui en est proche dans l'association.

L'étude du rêve de l'injection nous permet déjà d'acquérir une certaine vue d'ensemble sur les processus de condensation dans la formation du rêve. Nous avons pu reconnaître comme points particuliers du travail de condensation le choix des éléments survenant de multiples façons dans les pensées de rêve, la formation de nouvelles unités (personnes collectives, figures composites) et la fabrication d'éléments communs intermédiaires

## 2

Le refus comme condition de la jouissance hystérique.

Freud : « La belle bouchère » (1900).

Lacan : 9, 30 avril et 7 mai 58; 10 juin 59; 5 décembre 62; 10 juin 64; 11 février 70; 11 mars 75.



## Le rêve de la belle bouchère

« Vous dites toujours que le rêve est un souhait accompli », ainsi commence une spirituelle patiente. « Eh bien, je vais vous raconter un rêve dont le contenu aboutit tout au contraire à ce qu'un de mes souhaits ne s'accomplisse pas. » Comment conciliez-vous cela avec votre théorie ? Le rêve s'énonce comme suit :

*« Je veux donner un souper, mais je n'ai rien d'autre en réserve qu'un peu de saumon fumé. Je pense aller faire des achats, mais je me souviens que c'est dimanche après-midi, moment où tous les magasins sont fermés. Je veux alors téléphoner à quelques fournisseurs, mais le téléphone est en dérangement. Il me faut donc renoncer au souhait de donner un souper. »*

Je répondis naturellement que seule l'analyse peut décider du sens de ce rêve, même si je conviens qu'il apparaît à première vue raisonnable et cohérent et qu'il ressemble à ce qui est le contraire d'un accomplissement de souhait. « Mais de quel matériel ce rêve est-il issu ? Vous savez que ce qui incite à un rêve réside chaque fois dans les expériences vécues du dernier jour. »

Analyse : Le mari de la patiente, un boucher grossiste, brave et compétent, lui avait déclaré le jour précédent qu'il devenait trop gros et voulait donc commencer une cure d'amaigrissement. Il allait se lever de bonne heure, faire de l'exercice, suivre un régime sévère, et avant tout ne plus accepter aucune invitation à des soupers. – Elle continue à raconter en riant que son mari a fait connaissance, au café où il a ses habitudes, d'un peintre qui voulait absolument faire son portrait parce qu'il n'avait encore jamais trouvé une tête aussi expressive. Mais son mari avait répondu à sa façon brutale qu'il le remerciait bien et qu'il était tout à fait persuadé que le peintre préférerait un morceau du derrière d'une belle jeune fille à l'ensemble de son visage à lui<sup>1</sup>. Elle est actuellement très amoureuse de son mari et ne cesse de le taquiner. Elle l'a d'ailleurs prié, dit-elle, de ne pas lui offrir de caviar. Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Elle souhaite en effet depuis longtemps pouvoir manger chaque jour dans la matinée un petit pain au caviar, mais ne se permet pas la dépense. Bien sûr, elle obtiendrait immédiatement ce caviar de son mari si elle l'en priait. Mais elle l'a au contraire prié de ne pas lui offrir de caviar afin de pouvoir le taquiner plus longtemps avec cela. (Cette raison me paraît cousue de fil blanc. Derrière de telles informations insatisfaisantes se cachent d'ordinaire des motifs inavoués. Qu'on pense aux hypnotisés de Bernheim<sup>2</sup> qui exécutent une consigne posthypnotique et, interrogés sur leurs motifs, ne répondent pas par exemple : je ne sais pas pourquoi j'ai fait cela, mais doivent inventer une raison manifestement insuffisante. Il doit bien en être de même avec le caviar de ma patiente. Je remarque qu'elle est obligée de se créer dans la vie un souhait inaccompli. Son rêve lui montre d'ailleurs le refus du souhait comme confirmé. Mais pourquoi a-t-elle besoin d'un souhait inaccompli ?)

Jusqu'ici les idées incidentes n'ont pas suffi à l'interprétation du rêve. Je la presse d'aller plus loin. Après une courte pause, comme celle correspondant justement au surmontement d'une résistance, elle continue en relatant qu'hier elle a fait une visite chez une amie dont elle est à vrai dire jalouse parce que son mari loue toujours très fort cette femme. Par bonheur, cette amie est très sèche et maigre et son mari est amateur de corps aux formes pleines. De quoi parlait donc cette maigre amie ? Naturellement de son souhait de devenir un peu plus forte. Elle lui demanda d'ailleurs : « Quand nous inviteriez-vous de nouveau ? On mange toujours si bien chez vous. »

Désormais le sens du rêve est clair. Je puis dire à la patiente : « C'est exactement comme si, entendant la requête de son amie, vous aviez pensé en vous-même : Toi, bien sûr que je vais t'inviter, pour que tu puisses manger tout ton content chez moi, grossir et plaire encore davantage à mon mari. Je préfère ne plus donner de soupers. » Le rêve vous dit alors que vous ne pouvez pas donner de soupers, il accomplit ainsi votre souhait de ne contribuer en rien à arrondir les formes corporelles de votre amie. Qu'on grossisse à cause de choses que l'on se voit offrir dans les réceptions, c'est ce que vous apprend la résolution prise par votre mari de ne plus accepter d'invitations à souper dans son souci de maigrir. Il ne manque plus maintenant que quelque recoupement venant confirmer la solution. On ne voit toujours pas non plus d'où dérive le saumon fumé dans le contenu du rêve. « Comment en venez-vous au saumon évoqué dans le rêve ? » « Le saumon fumé est le mets favori de cette amie », répond-elle. Par hasard, je connais moi aussi la dame et peux confirmer qu'elle s'octroie aussi peu de saumon que ma patiente de caviar.

154

Le même rêve autorise encore une interprétation différente et plus subtile, qui est même rendue nécessaire par une circonstance accessoire. Les deux interprétations ne se contredisent pas, mais elles se recouvrent et offrent un bel exemple du fait que les rêves ont habituellement un double sens, comme toutes les formations psychopathologiques. Nous avons vu que la patiente, en même temps qu'elle rêvait d'un refus de souhait, s'efforçait de se procurer dans le réel un souhait refusé (le petit pain au caviar). L'amie aussi avait exprimé un souhait, celui de grossir, et nous ne serions pas étonnés si notre dame avait rêvé que pour l'amie ce souhait ne trouve pas son accomplissement. C'est en effet son souhait à elle que pour son amie un souhait – prendre de l'embonpoint – ne trouve pas son accomplissement. Or, au lieu de cela, elle rêve que c'est pour elle-même qu'un souhait n'est pas accompli. Le rêve reçoit une nouvelle interprétation si, dans le rêve, ce n'est pas elle-même mais son amie qu'elle a en vue, si elle s'est mise à la place de l'amie ou, comme nous pouvons dire, s'est identifiée à elle.

J'estime que c'est ce qu'elle a vraiment fait et, comme indice de cette identification, elle s'est créé dans le réel le souhait refusé. Mais quel sens a donc l'identification hystérique ?

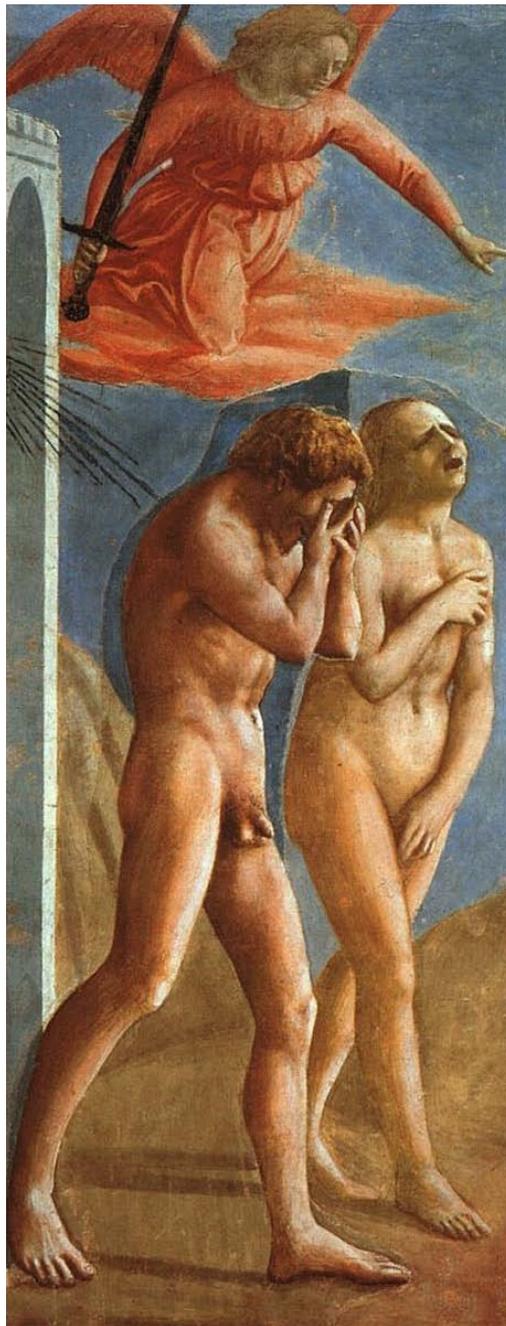
Ce dernier est un petit peu plus compliqué que ce que l'on se représente volontiers comme l'imitation des hystériques ; il correspond à une démarche conclusive inconsciente, comme le montrera clairement un exemple. Le médecin qui, dans une même salle d'hôpital, a parmi d'autres malades une malade avec une certaine sorte de tics ne se montre pas surpris s'il apprend un matin que cet accès hystérique particulier a trouvé son imitation ; il se dit simplement : les autres l'ont vu et imité ; c'est de l'infection psychique. Oui, mais l'infection psychique se passe à peu près de la manière suivante. Les malades en savent généralement plus les unes sur les autres que le médecin sur chacune d'elles et elles s'occupent les unes des autres lorsque la visite médicale est passée. L'une a-t-elle aujourd'hui son accès, les autres savent aussitôt qu'une lettre de chez elle, le ravivement d'un chagrin d'amour, etc. en est la cause. Leur sympathie se mobilise, la conclusion suivante se développe en elles sans parvenir à la conscience : si une telle cause peut nous donner de tels accès, alors je peux avoir aussi de tels accès car j'ai les mêmes motifs. Si c'était là une conclusion capable de conscience, elle déboucherait peut-être dans l'angoisse d'avoir le même accès ; mais elle se développe sur un autre terrain psychique, s'achevant de ce fait par la réalisation du symptôme redouté. L'identification n'est donc pas simple imitation, mais elle est appropriation\* sur la base de la même revendication étiologique ; elle exprime un « de même que » et se rapporte à un élément commun qui demeure dans l'inconscient.

156

### 3

*La honte trahit une jouissance exhibitionniste.*

Freud : « Analyse d'un cas de paranoïa » (1896).



*L'Expulsion d'Adam et Ève du Jardin d'Eden, fresque de Masaccio, Florence, Italie*

Mme P..., trente-deux ans, mariée depuis trois ans, mère d'un enfant de deux ans, est issue de parents non nerveux, mais, à ma connaissance, ses deux frères et sœur sont également névrotiques. Il y a doute sur le point de savoir si même, entre vingt et trente ans, elle n'a pas été passagèrement déprimée et égarée dans son jugement; dans les dernières années, elle était en bonne santé et capable d'activité jusqu'à ce que, six mois après la naissance de son enfant, elle manifestât les premiers indices de la maladie présente. Elle devint renfermée et méfiante, montra de l'aversion pour le commerce avec les frères et sœurs de son mari et se plaignit que les voisins, dans la petite ville, se comportassent envers elle autrement qu'avant, avec impolitesse et sans égard. Progressivement, ces plaintes s'accrurent en intensité, sinon en précision : On avait quelque chose contre elle, bien qu'elle n'eût aucune idée de ce que ça pouvait être. Mais il n'y avait aucun doute, tous — parents et amis — lui refusaient leur considération, faisaient tout pour la vexer. Elle se cassait la tête pour savoir d'où cela provenait; elle ne le savait pas. Quelque temps après, elle se plaignit qu'elle était observée, qu'on devinait ses pensées, qu'on savait tout ce qui se passait à la maison chez elle. Un après-midi, il lui vint soudainement la pensée qu'on l'observait le soir lorsqu'elle se déshabillait. Désormais elle appliqua, lorsqu'elle se déshabillait, les mesures de précaution les plus compliquées, elle se glissait au lit dans l'obscurité et ne se dévêtait qu'une fois sous la couverture. Comme elle évitait tout commerce, qu'elle se nourrissait mal et qu'elle était d'humeur très dépressive, elle fut envoyée pendant l'été 1895 dans un établissement hydrothérapique. Là survinrent de nouveaux symptômes et ceux déjà présents se renforcèrent. Au printemps déjà, un jour qu'elle était seule avec sa femme de chambre, elle avait éprouvé une sensation dans le bas-ventre et avait alors pensé par-devers elle que la jeune fille avait à ce moment une pensée inconvenante. Cette sensation devint plus fréquente pendant l'été, presque continuelle, elle ressentait ses organes génitaux « comme on ressent une main lourde ». Alors elle commença à voir des images dont elle était épouvantée, des hallucinations de nudités féminines, en particulier un bas-ventre féminin dénudé avec sa pilosité; à l'occasion aussi, des organes génitaux masculins. L'image du bas-ventre poilu et la sensation organique dans le bas-ventre venaient le plus souvent ensemble. Les images devinrent très tourmentantes pour elle, car elle les avait régulièrement lorsqu'elle était en compagnie d'une femme, et il s'y rattachait l'interprétation qu'elle voyait alors la femme dans la nudité la plus inconvenante, mais qu'au même moment la femme avait d'elle la même image (!). En même temps que ces hallucinations visuelles — qui disparurent de nouveau pour quelques mois après leur première survenue dans l'établissement de soins — des voix commencèrent à l'importuner,

qu'elle ne reconnaissait pas et ne pouvait s'expliquer. Lorsqu'elle était dans la rue, on disait : C'est Mme P... — La voilà qui s'en va. Où va-t-elle ? On commentait chacun de ses mouvements et chacune de ses actions, à l'occasion elle entendait des menaces et des reproches. Tous ces symptômes empiraient lorsqu'elle était en compagnie ou même dans la rue; aussi refusait-elle<sup>a</sup> d'aller dehors, elle déclara ensuite avoir le dégoût de la nourriture et déclina rapidement.

C'est ce que j'appris d'elle lorsque pendant l'hiver 1895 elle vint à Vienne suivre mon traitement. J'ai présenté cela de façon circonstanciée pour éveiller l'impression qu'il s'agit effectivement d'une forme tout à fait fréquente de paranoïa chronique, jugement avec lequel s'accorderont les détails, à fournir encore ultérieurement, des symptômes et de son comportement. Les formations délirantes servant à l'interprétation des hallucinations, elle me les cacha alors, ou bien elles n'étaient pas encore effectivement survenues; son intelligence n'était pas amoindrie; la seule chose frappante qui me fut rapportée, c'est qu'elle avait de façon répétée donné rendez-vous à son frère vivant dans le voisinage, pour lui confier quelque chose, mais qu'elle ne lui avait jamais communiqué quoi que ce soit. Elle ne parlait jamais de ses hallucinations et même finalement plus guère des vexations et des persécutions dont elle souffrait.

395 Ce que j'ai maintenant à rapporter de cette malade concerne l'étiologie du cas et le mécanisme des hallucinations. Je trouvai l'étiologie lorsque je mis en application, tout comme dans une hystérie, la méthode de Breuer, tout d'abord pour l'exploration et l'élimination des hallucinations. Je parlais là de la présupposition qu'il y a nécessairement dans cette paranoïa, comme dans les deux autres névroses de défense connues de moi, des pensées inconscientes et des souvenirs refoulés qui peuvent être amenés à la conscience, de la même façon que dans celles-là, par surmontement d'une certaine résistance, et la malade confirma aussitôt cette attente en se conduisant dans l'analyse tout à fait comme, par exemple, une hystérique et, dans son attention à la pression de ma main (conférer les « Etudes sur l'hystérie »<sup>b</sup>), en

a. *verweigerte.*

b. *Studien über Hysterie, GW, I; OCF.P., II.*

amenant des pensées qu'elle ne se souvenait pas avoir eues, qu'elle ne comprenait pas tout d'abord et qui contredisaient son attente. La présence de représentations inconscientes significatives était ainsi démontrée pour un cas de paranoïa aussi, et je pouvais espérer ramener également la contrainte de la paranoïa au refoulement. Ce qu'il y avait seulement de particulier, c'était qu'elle entendait intérieurement ou hallucinait les indications issues de l'inconscient, la plupart du temps tout comme ses voix.

Sur la provenance des hallucinations visuelles, ou du moins des images vivaces, j'appris ce qui suit : l'image du bas-ventre féminin survenait presque toujours en même temps que la sensation organique dans le bas-ventre, mais cette dernière était beaucoup plus constante et très souvent sans l'image.

Les premières images de bas-ventres féminins étaient survenues dans l'établissement hydrothérapique peu d'heures après que la malade eut vu, de fait, un certain nombre de femmes dénudées dans la salle de bains, elles se révélaient donc être de simples reproductions d'une impression réelle. On était alors en droit de présupposer que ces impressions n'avaient été répétées que parce qu'il s'y était rattaché un grand intérêt. Elle donna l'information qu'elle avait alors eu honte pour ces femmes; elle-même, aussi loin qu'elle se souvienne, avait honte d'être vue nue. Etant obligé de considérer cette honte comme quelque chose de marqué de contrainte, j'en conclus, d'après le mécanisme de la défense, 396 qu'ici avait dû être refoulée une expérience vécue, lors de laquelle elle n'avait pas eu honte; je l'invitai alors à laisser émerger les souvenirs qui appartenaient au thème du vécu de honte. Elle me reproduisit promptement une série de scènes de sa dix-septième à sa huitième année, dans lesquelles elle avait, au bain, eu honte de sa nudité devant sa mère, sa sœur, le médecin; mais la série débouchait sur une scène à six ans où, dans la chambre des enfants, elle se dévêtait pour aller dormir, sans avoir honte devant le frère présent. Sur mes questions, il vint au jour qu'il y avait eu de nombreuses scènes de ce genre, et que pendant des années les frères et sœurs auraient eu pour habitude de se montrer nus les uns aux autres avant d'aller dormir. Je compris alors ce qu'avait signifié l'idée incidente soudaine qu'on l'observait lorsqu'elle

allait dormir. C'était un morceau non modifié du vieux souvenir à reproche, et elle rattrapait maintenant en honte ce qu'elle avait omis enfant.

Le soupçon qu'il s'agit ici d'un rapport entre enfants, comme il en va si fréquemment dans l'étiologie de l'hystérie, fut renforcé par de nouveaux progrès de l'analyse, au cours desquels se produisirent simultanément des résolutions de tel ou tel détail faisant fréquemment retour dans le tableau de la paranoïa. Le début de son humeur dépressive coïncida avec une querelle entre son mari et son frère, à la suite de laquelle ce dernier ne franchit plus le seuil de sa maison. Elle avait toujours beaucoup aimé ce frère et elle en fut beaucoup privée à cette époque. Mais, en dehors de cela, elle parlait d'un moment de son histoire de malade où pour la première fois pour elle « tout devint clair », c.-à-d. où elle parvint à la conviction que son soupçon d'être l'objet du mépris général et de vexations intentionnelles était vérité. Cette certitude, elle l'acquiesça par la visite d'une belle-sœur, qui, au cours de la conversation, laissa tomber ces mots : « Lorsque quelque chose de semblable m'arrive, je le traite à la légère, par dessus l'épaule ! » Mme P... prit d'abord ce propos sans défiance; mais une fois que sa visite l'eut quittée, il lui sembla que, dans ces mots, était contenu un reproche envers elle, comme si elle était habituée à prendre à la légère des choses sérieuses; et à partir de ce moment elle fut certaine qu'elle était victime de la médisance générale. Lorsque, pendant l'examen, je lui demandai par quoi elle s'était sentie fondée à rapporter ces paroles à elle-même, elle répondit que le ton sur lequel la belle-sœur avait parlé l'en avait persuadée — à vrai dire après-coup; ce qui est bien sûr un détail caractéristique de la paranoïa. Je la contraignis alors à se souvenir des paroles de la belle-sœur avant le propos incriminé, et il en résulta que celle-ci avait raconté que dans la maison paternelle il y avait eu avec les frères toutes sortes de difficultés, en y rattachant la sage remarque : « Dans chaque famille il se passe toutes sortes de choses qu'on aimerait couvrir. Mais quand c'était à elle que quelque chose de semblable arrivait, elle le prenait à la légère. » Mme P... dut alors avouer que c'était à ces phrases précédant le dernier propos que s'était

rattachée son humeur dépressive. Comme elle avait refoulé ces deux phrases qui pouvaient éveiller un souvenir de son rapport au frère et n'avait conservé que la dernière phrase insignifiante, elle était obligée de rattacher à cette dernière la sensation que sa belle-sœur lui faisait un reproche; et comme le contenu de cette phrase n'offrait pour cela aucun étayage, du contenu elle se rabattit sur le ton avec lequel ces mots avaient été prononcés. Voilà un document vraisemblablement typique prouvant que les mésinterprétations de la paranoïa reposent sur un refoulement.

C'est de façon surprenante que se résolut aussi son procédé bizarre de convoquer son frère à des rencontres lors desquelles elle n'avait ensuite rien à lui dire. Son explication était la suivante : elle avait pensé qu'il comprenait nécessairement sa souffrance pour peu qu'elle le regarde, car il avait connaissance de la cause de celle-ci. Comme de fait ce frère était l'unique personne qui pouvait avoir connaissance de l'étiologie de sa maladie, il en résulta qu'elle avait agi pour un motif qu'elle ne comprenait certes pas elle-même consciemment, mais qui paraissait pleinement justifié dès qu'on mettait sous lui un sens issu de l'inconscient.

Je réussis alors à l'amener à reproduire les diverses scènes dans lesquelles avait culminé le commerce sexuel avec le frère (pour le moins de la sixième à la dixième année). Pendant ce travail de reproduction, la sensation organique dans le bas-ventre prit part à la conversation, comme il est observé régulièrement dans l'analyse des restes mnésiques hystériques. L'image d'un bas-ventre féminin nu (mais maintenant réduit à des proportions enfantines et sans pilosité) se mettait en même temps également en place, ou bien était absente, selon que la scène en question avait eu lieu en pleine lumière ou dans l'obscurité. Le dégoût alimentaire trouvait aussi une explication dans un détail répugnant de ces processus. Après que nous eûmes parcouru la série de ces scènes, les sensations et les images hallucinatoires avaient disparu pour ne pas faire retour (du moins jusqu'à aujourd'hui)<sup>1</sup>.

1. Lorsque plus tard une exacerbation supprima les succès, d'ailleurs pauvres, du traitement, elle ne revit pas les images choquantes d'organes génitaux étrangers, mais

J'avais donc appris que ces hallucinations n'étaient rien d'autre que des morceaux provenant du contenu des expériences vécues d'enfance refoulées, des symptômes du retour du refoulé.

Je me tournai alors vers l'analyse des voix. Ici il y avait avant tout à expliquer qu'un contenu si indifférent : « Voici Mme P... qui s'en va » — « Elle cherche à présent un logement », etc., puisse être ressenti si péniblement par elle; ensuite, par quelles voies c'étaient justement ces phrases anodines qui en étaient arrivées à être mises en relief par le renforcement hallucinatoire. D'emblée il était clair que ces « voix » ne pouvaient pas être, comme les images et les sensations, des souvenirs hallucinatoirement reproduits, mais plutôt des pensées venues à voix haute.

La première fois qu'elle entendit des voix, c'était dans les circonstances suivantes : elle avait lu avec une grande tension le beau récit de O. Ludwig, *Die Heiterethei*<sup>a</sup>, et avait remarqué que pendant la lecture elle était absorbée par des pensées qui montaient en elle. Immédiatement après, elle alla se promener sur la route et voici que les voix lui dirent subitement, alors qu'elle passait devant une chaumière : « Telle était la maison de la Heiterethei ! voilà la fontaine et le buisson ! comme elle était heureuse malgré toute sa pauvreté ! » Alors les voix lui répétèrent

elle eut l'idée que les étrangers, dès qu'ils se trouvaient derrière elle, voyaient ses organes génitaux.

[L'ajout suivant apparaît dans l'édition anglaise de 1924. Il est daté de 1922 et l'on n'en possède pas le texte allemand. En voici la traduction.]

Le compte rendu fragmentaire de cette analyse, tel qu'on le trouve ci-dessus, fut écrit alors que la patiente était encore en traitement. Peu de temps après, son état empira au point que le traitement dut être interrompu. Elle fut transférée dans un établissement où elle traversa une période d'hallucinations sévères avec tous les signes de la *dementia praecox*. [Selon l'édition anglaise de 1924, la première partie de cette note, celle qui fut rédigée en allemand, se rapportait à cette période.] Cependant, contrairement à ce qu'on craignait, elle guérit et rentra chez elle, elle eut un autre enfant tout à fait sain et fut capable pendant une longue période (douze à quinze ans) d'accomplir toutes ses tâches de façon satisfaisante. Le seul signe de sa psychose antérieure, fut-il rapporté, c'est qu'elle évitait la compagnie de tous ses parents, ceux de sa propre famille et ceux du côté du mari. A la fin de cette période, ses conditions d'existence ayant subi des changements très défavorables, elle retomba malade. Son mari était devenu incapable de travailler et les parents qu'elle avait évités furent obligés de venir en aide à la famille. Elle fut de nouveau envoyée dans un établissement où elle mourut peu après d'une pneumonie.

a. *Die Heiterethei* (1854), récit villageois de Otto Ludwig (1813-1865) mettant en scène une joyeuse virago de Thuringe.

des passages entiers qu'elle venait de lire; mais restait incompréhensible la raison pour laquelle la maison, le buisson et la fontaine de la Heiterethei, et précisément les passages les plus banals et les plus décousus de la fiction, s'étaient nécessairement imposés à son attention avec une force pathologique. Cependant, la solution de l'énigme n'était pas difficile. L'analyse donna que, pendant la lecture, elle avait eu d'autres pensées aussi et qu'elle avait subi une incitation venant de tout autres passages du livre. Contre ce matériel — analogies entre le couple de la fiction et elle-même et son mari, souvenirs des intimités de sa vie conjugale et des secrets familiaux —, contre tout cela s'était élevée une résistance refoulante, parce que cela, selon des voies de pensée faciles à mettre en évidence, était en corrélation avec sa crainte sexuelle et aboutissait ainsi, en fin de compte, au réveil des anciennes expériences vécues d'enfant. Par suite de cette censure exercée par le refoulement, les passages anodins et idylliques qui, par contraste et aussi par voisinage, étaient connectés avec les passages réprouvés, acquièrent pour la conscience le renforcement qui leur rendit possible la venue à voix haute. La première des idées incidentes refoulées se rapportait par ex. à la médisance à laquelle l'héroïne vivant dans l'isolement était exposée de la part des voisins. L'analogie avec sa propre personne fut facilement trouvée par elle. Elle aussi vivait dans une petite localité, n'avait de commerce avec personne et se croyait méprisée des voisins. Cette méfiance envers ses voisins avait son fondement effectif en ceci qu'elle avait été obligée au début de se contenter d'un petit logement où la cloison de la chambre à coucher, contre laquelle se trouvaient les lits conjugaux du jeune couple, était attenante à une chambre des voisins. Dès le commencement de son mariage s'éveilla en elle — manifestement par réveil inconscient de son rapport entre enfants, dans lequel ils avaient joué à l'homme et à la femme — une grande crainte sexuelle; ce qui constamment la préoccupait c'était que les voisins pourraient percevoir mots et bruits à travers la cloison de séparation, et cette honte se transforma chez elle en suspicion envers les voisins.

Les voix devaient donc leur apparition au refoulement de pensées qui, au terme de leur résolution, signifiaient à vrai dire

des reproches à l'occasion d'une expérience vécue analogue au trauma d'enfant; elles étaient de ce fait des symptômes du retour du refoulé, mais en même temps des conséquences d'un compromis entre la résistance du moi et la puissance de ce qui fait retour, compromis qui dans ce cas avait amené une déformation allant jusqu'à rendre les choses méconnaissables. Dans d'autres cas où j'eus l'occasion d'analyser des voix chez Mme P..., la déformation était moins grande; cependant les mots entendus avaient toujours un caractère d'indétermination diplomatique; l'allusion vexante était la plupart du temps profondément cachée, la corrélation de telle phrase avec telle autre était déguisée par une expression de nature étrange, des formes de langage inhabituelles, etc. : caractères qui sont propres en général aux hallucinations auditives des paranoïaques, et dans lesquelles j'aperçois la trace de la déformation par compromis. La parole : « Voilà Mme P... qui s'en va, elle cherche un logement dans la rue », signifiait par ex. la menace qu'elle ne guérirait jamais, car je lui avais promis qu'après le traitement elle serait en mesure de retourner dans la petite ville où son mari avait un emploi; elle avait pour quelques mois loué provisoirement un logement à Vienne.

401 Dans certains cas, Mme P... percevait aussi des menaces plus nettes, par ex. concernant les parents de son mari, mais dont l'expression réservée continuait à contraster avec le tourment que lui causaient de telles voix. D'après ce qu'on sait par ailleurs des paranoïaques, je suis enclin à admettre qu'il existe une paralysie progressive de cette résistance affaiblissant les reproches, si bien que finalement la défense échoue complètement et que le reproche originel, le mot injurieux que l'on voulait s'épargner, revient sous une forme non modifiée. Cependant, je ne sais pas si c'est là un déroulement constant, si la censure des paroles de reproche ne peut pas être absente dès le début ou bien persévérer jusqu'à la fin.

Il ne me reste plus qu'à exploiter les éclaircissements obtenus sur ce cas, en vue d'une comparaison de la paranoïa avec la névrose de contrainte. Le refoulement, en tant que noyau du mécanisme psychique, est ici comme là mis en évidence, le refoulé est dans les deux cas une expérience vécue d'enfant sexuelle.

Toute contrainte provient du refoulement, également dans cette paranoïa; les symptômes de la paranoïa admettent une classification semblable à celle qui s'est révélée bien-fondée pour la névrose de contrainte. Une partie des symptômes prend, là encore, sa source dans la défense primaire, notamment toutes les idées délirantes de méfiance, de suspicion, de persécution par d'autres. Dans la névrose de contrainte, le reproche initial a été refoulé par la formation du symptôme de défense primaire : méfiance de soi-même. Ici, le reproche a été reconnu comme bien-fondé et, à fin de compensation, la valeur que la scrupulosité s'est acquise dans l'intervalle sain préserve maintenant d'avoir à accorder croyance au reproche qui fait retour comme représentation de contrainte. Dans la paranoïa, le reproche est refoulé sur une voie qu'on peut désigner comme projection, tandis qu'est érigé le symptôme de défense de la méfiance envers d'autres; ici la reconnaissance est retirée au reproche, et, comme à fin de rétorsion, il manque alors une protection contre les reproches faisant retour dans les idées délirantes.

D'autres symptômes de mon cas de paranoïa sont à désigner comme symptômes de retour du refoulé et comportent aussi, comme ceux de la névrose de contrainte, les traces du compromis qui seul leur permet l'entrée dans la conscience. Ainsi l'idée délirante d'être observée pendant le déshabillage, les hallucinations visuelles, les sensitives, et le fait d'entendre des voix. Un contenu mnésique, presque non modifié, devenu seulement indéterminé par omission, se rencontre dans l'idée délirante mentionnée. Le retour du refoulé dans des images visuelles se rapproche plutôt du caractère de l'hystérie que de celui de la névrose de contrainte, pourtant l'hystérie a coutume de répéter sans modification ses symboles mnésiques, tandis que l'hallucination mnésique paranoïaque subit une déformation comme celle qui échoit à la névrose de contrainte; une image moderne analogue se met à la place de celle refoulée (bas-ventre d'une femme adulte au lieu de celui d'un enfant; voire même, sur lui, la pilosité particulièrement nette parce qu'elle manquait à l'impression originelle). Tout à fait propre à la paranoïa et impossible à éclairer plus avant dans cette comparaison est le fait que les reproches refoulés font retour

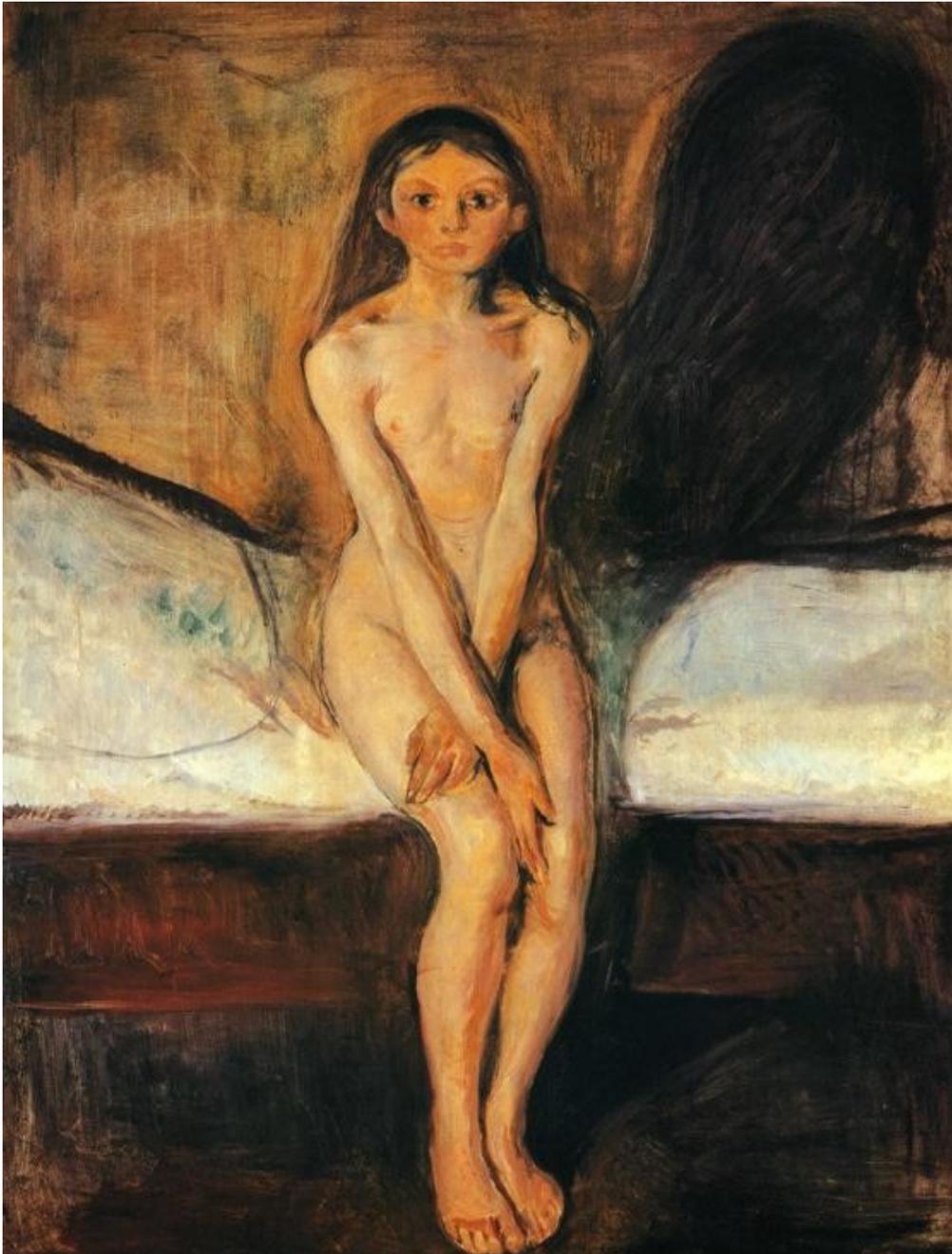
sous forme de pensées venues à voix haute, tandis qu'ils doivent consentir à une déformation de deux sortes, une censure qui mène au remplacement par d'autres pensées associées ou au voilement par mode d'expression indéterminé, et la mise en relation à des expériences vécues récentes simplement analogues aux anciennes.

Le troisième groupe des symptômes trouvés dans la névrose de contrainte, les symptômes de la défense secondaire, ne peut être présent comme tel dans la paranoïa, puisque, contre les symptômes faisant retour, qui eux trouvent croyance, aucune défense ne se fait valoir. Comme substitut de cela se trouve dans la paranoïa une autre source de formation de symptôme; les idées délirantes parvenues à la conscience par le compromis (symptômes du retour) posent des exigences au travail de pensée du moi, jusqu'à ce qu'elles puissent être admises hors de toute contradiction. Puisqu'elles sont elles-mêmes non influençables, le moi doit nécessairement s'adapter à elles, et ainsi aux symptômes de la défense secondaire dans la névrose de contrainte correspond ici la formation délirante combinatoire, le délire d'interprétation, qui débouche dans la modification du moi. Mon cas était de ce point de vue incomplet; à l'époque il ne faisait encore rien voir des tentatives d'interprétation qui prirent place seulement plus tard. Je ne doute pourtant pas qu'on puisse encore constater un résultat important si l'on applique la psychanalyse même à ce stade de la paranoïa. Il pourrait bien se produire que la soi-disant faiblesse de remémoration des paranoïaques soit, elle aussi, une faiblesse tendancieuse, c.-à-d. reposant sur le refoulement et servant ses intentions. C'est après-coup que sont refoulés et remplacés ces souvenirs absolument pas pathogènes, qui se trouvent en contradiction avec la modification du moi que les symptômes du retour exigent impérieusement.

# 4

*Le symptôme consiste en la mise en acte de la réalité de l'Inconscient ?*

Freud : « Un rituel d'endormissement » (1915).



Edvard MUNCH *La Puberté*, 1894 - huile sur toile, 151,5 x 110 cm - Oslo, Nasjonalgalleriet

Une jeune fille de 19 ans, épanouie et bien douée, enfant unique de parents auxquels elle est supérieure par la culture et la vivacité intellectuelle, était, dans l'enfance, turbulente et effrontée, et s'est transformée, au cours des dernières années, sans que s'exerce une action externe perceptible, en une personne nerveuse. Elle est très irritable, en particulier à l'égard de sa mère, toujours mécontente, déprimée, portée à l'irrésolution et au doute, et elle finit par avouer qu'elle ne peut plus se promener seule sur des places et dans des rues relativement larges. Nous ne nous occuperons pas de son état de maladie compliqué qui appelle au moins deux diagnostics, celui d'agoraphobie et celui de névrose de contrainte, mais nous nous attarderons seulement au fait que cette jeune fille a aussi développé un cérémonial de sommeil par lequel elle fait souffrir ses parents. On peut dire que toute personne normale a, dans un certain sens, son cérémonial de sommeil, ou bien qu'elle tient à l'établissement de certaines conditions qui, si elles ne sont pas remplies, la perturbent dans son endormissement ; elle a soumis le passage de la vie de veille à l'état de sommeil à certaines formes qu'elle répète tous les soirs de la même manière. Mais tout ce qu'une personne en bonne santé exige comme condition de sommeil se comprend rationnellement, et lorsque les circonstances externes rendent nécessaire un changement, elle s'y plie facilement et sans dépense de temps. Le cérémonial pathologique, au contraire, est inflexible ; il sait s'imposer avec les plus grands sacrifices, il se donne lui aussi pour couverture un fondement rationnel et, à le considérer superficiellement, il ne semble s'écarter de la normale que par une certaine minutie exagérée. Mais, à y regarder de plus près, on peut remarquer que la couverture est trop courte, que le cérémonial englobe des déterminations qui dépassent de beaucoup le fondement rationnel et d'autres qui le contredisent directement. Notre patiente allègue comme motif de ses précautions nocturnes qu'elle a besoin de calme pour dormir et qu'elle doit exclure toutes les sources de bruit. Dans cette intention, elle fait deux sortes de choses : la grande pendule de sa chambre est arrêtée, toutes les autres pendules sont éloignées de la chambre, même sa minuscule montre-bracelet n'est pas tolérée dans le coffret de nuit. Les pots de fleurs et les vases sont regroupés sur le bureau pour qu'ils ne puissent pas tomber pendant la nuit, se briser et la perturber dans son sommeil. Elle sait que ces mesures ne peuvent trouver qu'une justification apparente dans l'impératif d'obtenir le calme ; on n'entendrait pas le tic-tac de la petite montre, même si elle restait posée sur la table de nuit, et nous avons tous fait

l'expérience que le tic-tac régulier d'une pendule ne perturbe jamais le sommeil mais qu'au contraire il a plutôt un effet d'endorment. Elle admet aussi que l'appréhension que les pots de fleurs et les vases laissés à leur place puissent tomber d'eux-mêmes et se briser pendant la nuit est dépourvue de toute vraisemblance. En ce qui concerne d'autres déterminations du cérémonial, l'étaillage sur l'impératif de calme est abandonné. Et même, l'exigence que la porte entre sa chambre et la chambre à coucher de ses parents reste entrouverte – ce dont elle assure l'accomplissement en plaçant divers objets dans l'entrebâillement de la porte – semble au contraire activer une source de bruits perturbateurs. Mais les déterminations les plus importantes se rapportent au lit lui-même. Le traversin à la tête du lit ne doit pas toucher le bois du lit. Le petit oreiller ne doit pas reposer sur ce grand traversin autrement qu'en formant un losange ; elle pose alors sa tête exactement dans la diagonale la plus longue du losange. Le duvet de plume (« Duchent », ainsi que nous l'appelons en Autriche) doit être secoué avant qu'elle ne s'en couvre, de telle sorte qu'il soit bien épais à l'extrémité qui touche ses pieds, mais ensuite elle ne manque pas de répartir de nouveau cette masse en tapant dessus.

Permettez-moi de passer sur les autres détails, souvent très tatillons, de ce cérémonial ; ils ne nous apprendraient rien de nouveau et nous entraîneraient trop loin de nos intentions. Mais ne perdez pas de vue que tout cela ne s'effectue pas si rondement. Le souci est toujours présent que tout n'ait pas été fait comme il faut ; tout doit être vérifié, répété, le doute marque tantôt l'une, tantôt l'autre des assurances qu'elle a prises, et il s'ensuit qu'une ou deux heures se passent pendant lesquelles la jeune fille elle-même ne parvient pas à dormir, pas plus qu'elle ne laisse dormir ses parents tout intimidés.

L'analyse de ces tourments ne se déroula pas aussi simplement que celle de l'action de contrainte de la patiente précédente. Il me fallut donner à la jeune fille des indications et faire des propositions d'interprétation qui, chaque fois, étaient récusées par elle avec un non décidé ou accueillies avec un doute méprisant. Mais à cette première réaction de récusation succéda une période au cours de laquelle elle prit elle-même en compte les possibilités qui lui avaient été avancées, rassembla les idées qui lui venaient à leur propos, pro-

duisit des souvenirs, établit des corrélations, jusqu'à ce qu'elle ait admis par son propre travail toutes les interprétations. Dans la mesure même où cela se produisait, elle se relâchait aussi dans l'exécution des mesures de contrainte, et avant même la fin du traitement, elle avait renoncé à l'ensemble de son cérémonial. Il faut aussi que vous sachiez que le travail analytique, tel que nous le pratiquons aujourd'hui, exclut absolument que l'on élabore de façon conséquente tel ou tel symptôme, jusqu'à ce qu'on soit venu à bout de son élucidation. On est au contraire obligé d'abandonner sans cesse un thème donné, et l'on est sûr d'y revenir de nouveau à partir d'autres corrélations. L'interprétation du symptôme que je vais vous communiquer à présent est donc une synthèse de résultats dont l'obtention, interrompue par d'autres travaux, s'étend sur des semaines et des mois.

Notre patiente apprend peu à peu à comprendre que c'est en tant que symbole de l'organe génital féminin qu'elle avait banni la pendule de ses préparatifs pour la nuit. La pendule, pour laquelle nous connaissons par ailleurs d'autres interprétations symboliques, parvient à ce rôle génital par sa relation avec des processus périodiques et des intervalles égaux. Une femme peut par exemple se vanter que sa menstruation se déroule avec la régularité d'un mécanisme d'horloge. Mais l'angoisse de notre patiente se dirigeait particulièrement contre le fait d'être perturbée dans son sommeil par le tic-tac de la pendule. Le tic-tac de la pendule doit être assimilé au battement du clitoris lors de l'excitation sexuelle. C'est par cette sensation, qui lui était désormais pénible, qu'elle avait en fait été tirée de son sommeil à plusieurs reprises, et maintenant l'angoisse de cette érection s'exprimait dans l'impératif qui prescrivait d'éloigner de son voisinage, pendant la nuit, les pendules en marche. Les pots de fleurs et les vases, de même que tous les récipients, sont des symboles féminins. La précaution prise pour qu'ils ne tombent pas et ne se brisent pas pendant la nuit est donc loin d'être dépourvue de sens. Nous connaissons la coutume largement répandue de casser, lors de fiançailles, un récipient ou une assiette. Chacune des personnes présentes s'en approprie un fragment, un fragment qu'il nous est permis de concevoir – du point de vue d'un ordre matrimonial antérieur à la monogamie – comme prenant la relève des prétentions que ces per-

sonnes pourraient avoir sur la fiancée. À propos de cette partie de son cérémonial, la jeune fille apporta aussi un souvenir et plusieurs idées incidentes. Un jour, dans son enfance, elle était tombée avec un récipient de verre ou de terre, elle s'était coupée au doigt et avait abondamment saigné. Lorsqu'elle grandit et eut connaissance des faits du commerce sexuel, une idée angoissante s'installa en elle, celle qu'elle ne saignerait pas pendant sa nuit de noces et n'apporterait pas la preuve qu'elle était vierge. Les précautions qu'elle prend pour que les vases ne se brisent pas signifient donc un moyen de repousser l'ensemble du complexe qui est en corrélation avec la virginité et le sang lors du premier commerce – tout à la fois un moyen de repousser l'angoisse de saigner et l'angoisse opposée, celle de ne pas saigner. Ces précautions n'avaient qu'un rapport lointain avec la prévention des bruits à laquelle elle subordonnait ces mesures.

Le sens central de son cérémonial, elle le devina un jour, lorsqu'elle comprit tout à coup la prescription selon laquelle le traversin ne devait pas toucher le bois de lit. Le traversin avait toujours été pour elle, selon ses dires, une femme, et le bois de lit vertical un homme. Elle voulait donc – de façon magique, si nous pouvons intercaler cette remarque – tenir l'homme et la femme à l'écart l'un de l'autre, c.-à-d. séparer les parents l'un de l'autre, ne pas les laisser parvenir au commerce conjugal. Ce même but, elle avait cherché à l'atteindre, dans les années antérieures à la mise en place du cérémonial, de façon plus directe. Elle avait simulé l'angoisse ou exploité une tendance déjà présente à l'angoisse, de manière à ce que la porte de communication entre la chambre à coucher des parents et la chambre d'enfants ne pût être fermée. D'ailleurs, cet impératif s'était encore trouvé conservé dans son cérémonial actuel. De cette manière, elle se créait l'occasion d'épier ses parents, mais en profitant de cette occasion elle s'attira une bonne fois une insomnie qui persista pendant des mois. Non contente de perturber ainsi ses parents, elle parvint ensuite de temps en temps à avoir le droit de dormir dans le lit conjugal lui-même, entre père et mère. « Traversin » et « bois de lit » ne pouvaient alors effectivement pas se rejoindre. Enfin, lorsqu'elle fut déjà assez grande pour qu'elle ne pût désormais confortablement loger son corps dans le lit entre ses parents, elle obtint, par la simulation consciente de l'angoisse, que la

mère échange sa place avec elle pour dormir et lui cède sa propre place à côté du père. Cette situation était certainement devenue le point de départ de fantaisies dont on perçoit l'effet ultérieur dans le cérémonial.

Si un traversin était une femme, le fait de secouer le duvet jusqu'à ce que toutes les plumes soient en bas et provoquent là un gonflement, cela avait aussi un sens. Cela voulait dire : rendre la femme enceinte ; mais elle ne manquait jamais ensuite, en lissant le duvet, de faire disparaître cette grossesse, car pendant des années elle avait vécu dans la peur que le commerce des parents n'ait pour conséquence un autre enfant, ce qui lui aurait valu un concurrent. D'autre part, si le grand traversin était une femme, la mère, le petit oreiller ne pouvait représenter que la fille. Pourquoi cet oreiller devait-il être placé en losange et pourquoi sa tête devait-elle se placer exactement sur la ligne médiane de ce losange ? Elle se laissa facilement rappeler que le losange était le signe runique, répété sur tous les murs, de l'organe génital féminin ouvert. Elle-même jouait alors l'homme, le père, et remplaçait par sa tête le membre masculin. (Cf. la symbolique de la décapitation pour la castration<sup>a</sup>.)

Voilà, allez-vous dire, des choses bien dépravées, censées hanter la tête de cette jeune fille vierge. Je le concède, mais n'oubliez pas que je n'ai pas fait ces choses, je les ai seulement interprétées. Un tel cérémonial de sommeil est aussi quelque chose de bizarre, et vous ne saurez méconnaître la correspondance entre le cérémonial et les fantaisies que nous fournit l'interprétation. Mais il est plus important pour moi de vous faire remarquer que ce n'est pas une seule fantaisie qui a déposé son précipité dans le cérémonial, mais un certain nombre d'entre elles qui, il est vrai, ont quelque part leur point nodal. Et aussi que les prescriptions du cérémonial reproduisent les souhaits sexuels tantôt positivement, tantôt négativement, servant en partie à les représenter et en partie à se défendre contre eux.

On pourrait d'ailleurs tirer davantage de l'analyse de ce cérémonial si on le mettait dans une connexion exacte avec les autres symptômes de la malade. Mais notre chemin ne nous conduit pas dans

a. Cf. l'article de Freud « Eine Beziehung zwischen einem Symbol und einem Symptom » (Une relation entre un symbole et un symptôme), *GW*, X ; *OCF.P.*, XV.

cette direction. Contentez-vous de l'indication que cette jeune fille est tombée sous le coup d'une liaison érotique à son père, dont les débuts remontent aux premières années d'enfance. C'est d'ailleurs peut-être aussi la raison pour laquelle elle se comporte de manière si désagréable envers sa mère. Nous ne pouvons non plus manquer de voir que l'analyse de ce symptôme nous a ramenés une fois encore à la vie sexuelle de la malade. Peut-être nous en étonnerons-nous d'autant moins que nous parviendrons plus souvent à l'intelligence du sens et de l'intention des symptômes névrotiques.

Ainsi je vous ai montré, sur les deux exemples choisis, que les symptômes névrotiques ont un sens, comme les opérations manquées et comme les rêves, et qu'ils se trouvent en relation intime avec l'expérience de vie du patient. Puis-je m'attendre à ce que vous ajoutiez foi à cette thèse d'une extrême significativité au vu de deux exemples ? Non. Mais pouvez-vous exiger de moi que je continue à vous raconter d'autres exemples suffisamment nombreux pour que vous vous déclariez convainçus ? Non plus, car étant donné la manière détaillée dont je traite chacun des cas, il me faudrait consacrer un cours semestriel de cinq heures pour venir à bout de ce point précis de la théorie des névroses. Je me contente donc de vous avoir donné un échantillon à l'appui de ce que j'affirme, et pour le reste je vous renvoie aux communications parues dans la littérature, aux interprétations classiques des symptômes dans le premier cas de Breuer<sup>a</sup> (hystérie), aux vives lumières jetées par C. G. Jung sur les symptômes tout à fait obscurs de ce qu'on appelle la *dementia praecox*<sup>b</sup> – à l'époque où ce chercheur était simplement psychanalyste et ne prétendait pas encore être prophète –, et à tous les travaux qui, depuis, ont rempli nos revues. Nous ne manquons précisément pas de ce genre d'investigations. L'analyse, l'interprétation, la traduction des symptômes névrotiques ont tant attiré les psychanalystes qu'en revanche ils ont tout d'abord négligé les autres problèmes de la névrotique.

Celui d'entre vous qui se soumettra à un tel effort sera à coup sûr fortement impressionné par la profusion du matériel de preuves.

a. Cf. *Studien über Hysterie* (Études sur l'hystérie), *GW, Nachtragsband*; *OCF.P*, II.

b. *Über die Psychologie der Dementia praecox* (De la psychologie de la *dementia praecox*), Halle, C. Marhold, 1907.

Mais il se heurtera aussi à une difficulté. Le sens d'un symptôme réside, comme nous l'avons appris, en une relation avec l'expérience de vie du malade. Plus le symptôme revêt une forme individuelle, plus nous pouvons nous attendre à établir cette corrélation. La tâche consiste alors tout simplement à découvrir, pour une idée dénuée de sens et une action dénuée de fin, la situation passée dans laquelle l'idée était justifiée et l'action conforme à une fin. L'action de contrainte de notre patiente, qui courait vers la table et sonnait la femme de chambre, constitue un modèle direct de cette sorte de symptômes. Mais il existe, et cela très fréquemment, des symptômes d'un tout autre caractère. Il faut les appeler les symptômes « typiques » de la maladie, ils sont dans tous les cas à peu près semblables, les différences individuelles disparaissant en eux, ou du moins se réduisant à tel point qu'il est difficile de les mettre en relation avec l'expérience individuelle de vie des malades et de les rapporter à telle ou telle situation vécue. Dirigeons de nouveau notre regard sur la névrose de contrainte. Déjà le cérémonial de la chambre à coucher chez notre seconde patiente comporte bien des aspects typiques, tout en ayant il est vrai suffisamment de traits individuels pour rendre possible l'interprétation pour ainsi dire historique. Mais tous ces malades de contrainte sont enclins à répéter et à rythmer des pratiques et à les isoler d'autres pratiques. La plupart d'entre eux lavent trop. Les malades qui souffrent d'agoraphobie (topophobie, angoisse de l'espace), une affection que nous ne mettons plus au compte de la névrose de contrainte, mais que nous désignons du terme d'hystérie d'angoisse, répètent souvent dans le tableau de leur maladie, avec une monotonie lassante, les mêmes traits : ils redoutent les espaces clos, les grandes places dégagées, les rues et avenues qui s'étirent en longueur. Ils se considèrent comme protégés lorsque des personnes de leur connaissance les accompagnent ou qu'une voiture les suit, etc. Mais, sur ce fond uniforme, chacun des malades appose ses conditions individuelles, ses lubies, pourrait-on dire, qui se contredisent directement dans chacun des cas. L'un ne craint que les rues étroites, l'autre que les rues larges, l'un ne peut se promener que lorsque peu de gens sont dans la rue, l'autre lorsqu'il y en a beaucoup. De même, l'hystérie, en dépit de toute sa richesse en traits individuels, comporte une surabondance de symptômes com-

muns et typiques qui semblent s'opposer à ce qu'on les ramène facilement à leur histoire. N'oublions pas que c'est d'après ces symptômes typiques que nous nous orientons pour établir le diagnostic. Si, dans un cas d'hystérie, nous avons effectivement ramené un symptôme typique à une expérience vécue ou à une chaîne d'expériences vécues semblables, par ex. un vomissement hystérique à une succession d'impressions de dégoût, nous sommes déroutés lorsque l'analyse, dans un autre cas de vomissement, nous fait découvrir une série totalement différente d'expériences vécues prétendument à l'œuvre. On ne tarde pas à avoir l'impression que les hystériques, pour des raisons inconnues, ne peuvent s'empêcher de présenter des vomissements et que les occasions historiques livrées par l'analyse, quand d'aventure il s'en trouve, ne sont que des prétextes utilisés par cette nécessité interne.

280 Nous ne tardons pas à en arriver à cette conception troublante, à savoir que nous pouvons certes élucider de manière satisfaisante le sens des symptômes névrotiques individuels par leur relation avec l'expérience de vie, mais que notre art nous laisse en plan pour les symptômes typiques qui sont bien plus fréquents. À cela s'ajoute que je ne vous ai pas du tout encore familiarisé avec toutes les difficultés qui se révèlent quand on poursuit de façon conséquente l'interprétation historique du symptôme. Je ne vais d'ailleurs pas le faire, car si je n'ai pas l'intention de rien vous embellir ou dissimuler, je n'ai pourtant pas le droit, au début de nos études communes, de vous déconcerter et de vous mettre dans la confusion. Il est exact que nous n'avons fait que commencer à comprendre la signification du symptôme, mais nous voulons nous en tenir à ce que nous avons acquis et lutter pour arriver, pas à pas, à la maîtrise de ce qui n'est pas encore compris. J'essaie donc de vous consoler en observant qu'on ne peut guère supposer une différence fondamentale entre l'une et l'autre sorte de symptômes. Si les symptômes individuels dépendent d'une manière si incontestable de l'expérience de vie du malade, la possibilité demeure cependant pour les symptômes typiques qu'ils remontent à une expérience de vie qui est en soi typique, commune à tous les hommes. D'autres traits qui font régulièrement retour dans la névrose peuvent être des réactions générales qui sont imposées par contrainte aux malades par la nature de la modifi-

cation morbide, comme la répétition ou le doute de la névrose de contrainte. Bref, nous n'avons aucune raison de perdre courage prématurément, nous verrons bien ce qui se révélera plus tard.

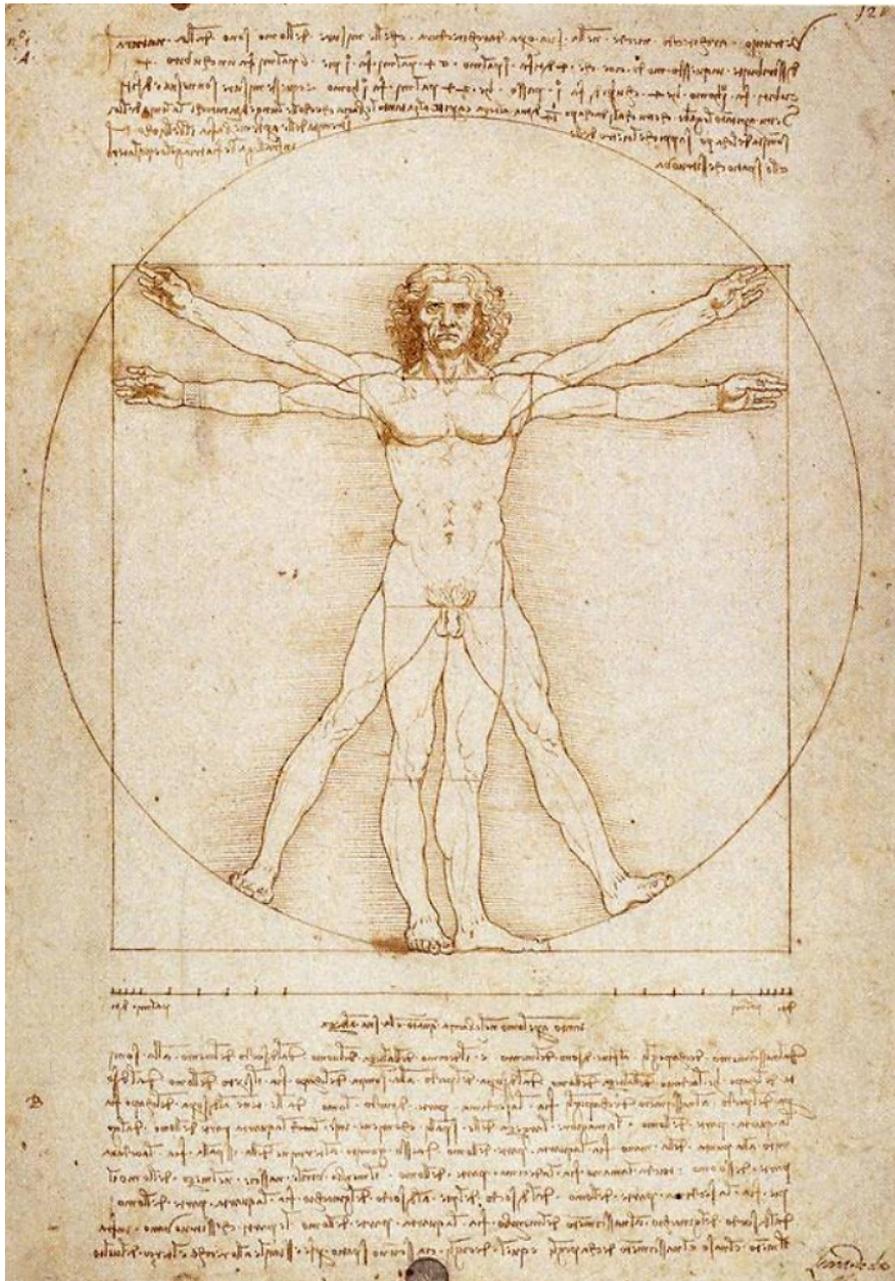
C'est à une difficulté tout à fait semblable que nous sommes confrontés dans la doctrine du rêve. Je n'ai pu la traiter dans nos entretiens précédents sur le rêve. Le contenu manifeste des rêves est en effet extrêmement varié et diversifié selon les individus, et nous avons montré en détail ce que l'on tire de ce contenu par l'analyse. Mais, à côté, il y a des rêves que l'on qualifie également de « typiques », qui surviennent chez tous les hommes de la même manière, des rêves avec un contenu uniforme, qui opposent à l'interprétation les mêmes difficultés. Ce sont les rêves où l'on tombe, vole, plane, nage, où l'on est inhibé, où l'on est nu, et certains autres rêves d'angoisse, qui livrent tantôt une interprétation, tantôt une autre, chez telle ou telle personne, sans que leur monotonie et leur survenue typique trouvent pour autant leur élucidation. Mais pour ces rêves aussi, nous observons qu'un fond commun est amené à la vie par des apports variables selon les individus, et il est vraisemblable qu'ils se laisseront eux aussi inclure dans la compréhension de la vie de rêve que nous avons acquise sur les autres rêves, et cela sans contrainte, mais par l'élargissement de nos conceptions.

# 5

*Un type de disposition à la créativité : l'identification amoureuse à une mère phallique.*

Freud « Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci » (1911) .

Lacan : séances des 19 juin et 3 juillet 57.

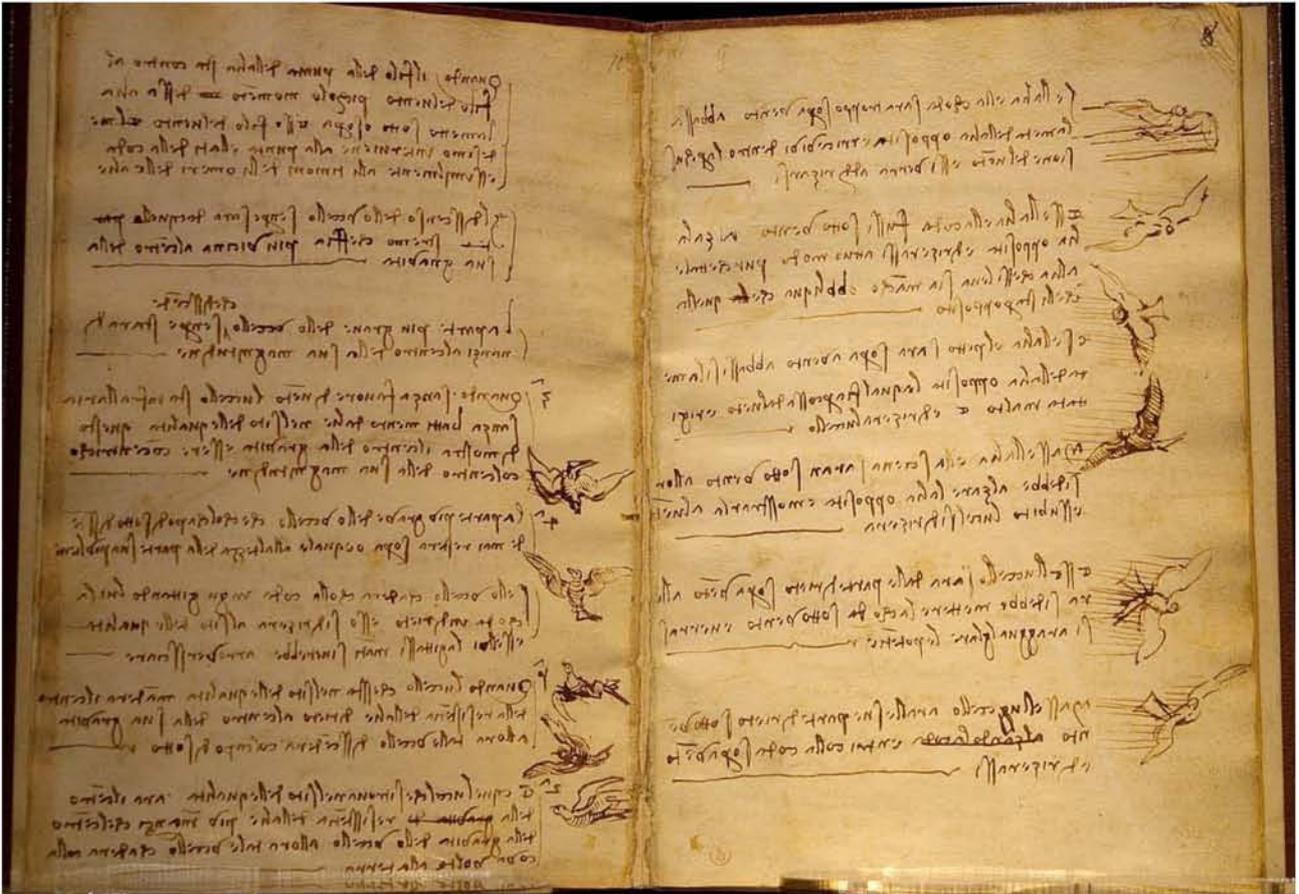


*L'homme de Vitruve, Léonard de Vinci, vers 1492 34,4 × 25,5 cm Gallerie dell'Accademia de Venise*

## FANTASME DE LEONARD DE VINCI

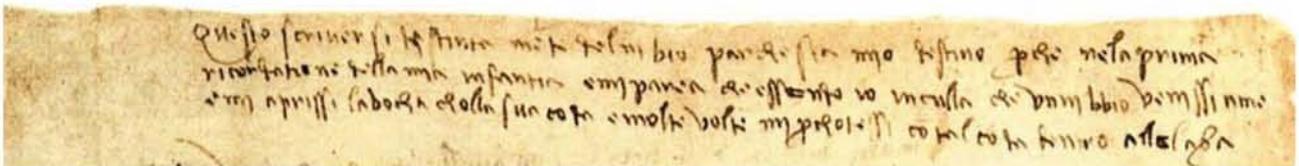
En 1504, sur une double feuille du Codex Atlanticus, Léonard dessine dans la marge des oiseaux effectuant différentes figures de vol.

Ce rapace, avec sa queue caractéristique en forme de «V» échancré, est un milan (nibio).



A cet endroit, l'artiste florentin a inséré la seule et unique indication que nous connaissons sur son enfance.

Redressons le texte en italien :



« Questo scriver si distintamente del nibio par che sia mio destino perche nella mia prima ricordatione della mia infantia e mi pareva che essendo io in culla che un nibio venissi a me e mi aprissi la bocca colla sua coda e molte volte mi percuotessi con tal coda dentro alle labbra». (CA, 66v-b)

Tentons la traduction de ce texte

« Il semble que ce soit mon destin d'écrire aussi singulièrement sur le milan, car, dans mon premier souvenir d'enfance, il me semblait que, me trouvant dans un berceau, un milan vint à moi et m'ouvrit la bouche avec sa queue, et, à plusieurs reprises, a percuté avec cette queue à l'intérieur de mes lèvres ».

Cette scène avec le milan ne doit pas être un souvenir mais un fantasme qui a été reporté sur

l'enfance. Tout comme les légendes des peuples et, en dépit des déformations et des contre-sens, c'est par elles que la réalité du passé est représentée et la vérité doit apparaître sous ce matériel. Derrière les résidus de souvenirs incompris sont cachés d'inestimables témoignages sur les traits du développement de l'âme du peintre.

<sup>154</sup> Nous pouvons traduire ce fantasme avec sa langue singulière en des mots compréhensibles par des thèmes érotiques. Queue, «*coda*» est un symbole du membre viril; la situation «*un milan ouvre la bouche de l'enfant et percute avec sa queue*» correspond à la représentation d'une fellation, d'un acte sexuel à caractère passif comme dans certains rêves et fantasmes de femmes ou d'homosexuels. Le penchant à prendre dans la bouche le membre de l'homme pour le sucer (téter) n'est rien d'autre que l'élaboration d'une autre situation dans laquelle nous ressentions du bien-être, lorsque à l'âge du nourrisson qui tète («*étant encore au berceau*») nous prenions dans la bouche le mamelon. L'empreinte organique que produit en nous cette première jouissance vitale (*Lebensgenuss*) est restée indestructiblement imprimée.

Ensuite, c'est par l'intermédiaire des femelles des petits mammifères, où le mamelon situé sur le bas ventre se confond dans l'esprit de l'enfant avec le pénis, que se forment des représentations de fellation.

<sup>156</sup> Derrière ce fantasme ne se cache rien d'autre qu'une réminiscence du fait de sucer le sein de la mère - ou de recevoir la tétée - scène dont il a comme d'autres artistes entrepris de rendre par le pinceau l'humaine beauté en représentant la mère de Dieu avec son enfant.

<sup>157</sup> **Freud** étudie ensuite le symbolisme du vautour dans la mythologie égyptienne. Il suit cette piste à cause d'une malencontreuse erreur de traduction de «*nibbio*» par «*geier*» qui signifie vautour, alors qu'il s'agit sans aucun doute du milan. Le problème repose sur le fait que ces deux rapaces sont morphologiquement très différents ainsi que leurs mœurs. Le vautour permet de s'appuyer sur la légende de **Mout** la déesse égyptienne hermaphrodite à tête d'oiseau pour montrer le caractère androgyne du fantasme. Mais **Freud** lui-même, dans son texte, cite **Isis**, autre déesse hermaphrodite à tête de milan (faucon).

Un culte d'**Isis**, la déesse-mère, coiffée d'un milan, s'est pratiqué dans le delta du Nil jusqu'après l'ère chrétienne. Comme sa soeur, **Nephthys**, elle peut se métamorphoser en milan. La légende raconte comment **Seth** tua **Osiris**, son frère, et dispersa son corps en quatorze morceaux dans le delta à partir de Byblos au Liban. Mais, **Isis**, sa femme, qui désirait un enfant de son mari, les rassembla. Son pénis demeurant introuvable, elle lui confectionna un phallus en argile, et elle le ressuscita en battant des ailes avec l'aide de Nephthys, le temps de la copulation.

*« Osiris, vois, ta soeur Isis est venue, ton épouse, s'ouvrant à ton amour. Places-la sur ton phallus afin que ce qui sortira de ta descendance soit sur elle .»*

Telles sont les inscriptions portées sur la paroi d'un lit funéraire exposé au musée du Caire. La déesse-mère fabrique un phallus ressuscitant la jouissance de son mari mort pour en avoir un enfant, le futur Horus.

Cette version mythologique du milan est bien plus convaincante pour déplier les significations implicites à la confection du fantasme de Léonard et elle pouvait être connue de lui étant donné son importante diffusion. La mère instrumente le phallus et le père n'a qu'une part minime dans l'acte de procréation. La légende du milan nous montre que même si le père est nécessaire à la procréation son rôle peut s'arrêter là et qu'il peut être absent ou tout aussi bien mourir. C'est Isis, la déesse-mère-milan qui prend les devants, allant jusqu'à se fabriquer le phallus qui lui manque pour enfanter d'un fils.

Le fait que Léonard ait été élevé par sa jeune mère, Catarina, sans père, puis qu'il ait eu ensuite une seconde mère, Albiera, corrobore le contenu du fantasme d'autant qu'il y a deux déesses se transformant en milan, Isis et sa soeur Nephthys.

<sup>162</sup> Pourquoi le contenu réel du souvenir, (le milan), a-t-il été remanié en une situation homosexuelle ? La mère qui fait téter l'enfant - que l'enfant tète - est transformée en un milan qui met sa queue dans la bouche de l'enfant.

La « *coda* » signifie l'organe sexuel masculin mais nous ne comprenons pas comment l'oiseau maternel est doté de ce signe de la virilité ?

164 La réunion des caractères maternels et masculins, la formation androgyne, est l'apanage de divinités comme Isis, Hathor et Neith chez les égyptiens, Artémis et Athéna chez les grecs, et de nombreux dieux grecs ont une origine hermaphrodite surtout dans la sphère de Dionysos et d'Aphrodite.

Même si l'on admet que l'adjonction d'un phallus au corps féminin signifie la force créatrice de la nature, rien n'explique que le fantasme pourvoit l'être maternel du signe contrasté de la force virile.

165 La solution se trouve dans les théories sexuelles enfantines.

Le petit garçon croit que, comme lui, sa mère a un pénis et malgré ses multiples observations et la mise en place du complexe de castration, il renoncera difficilement à cette croyance; ou alors au prix de l'élection d'un fétiche ou d'une répulsion pour le sexe de la femme responsable d'impuissance, de misogynie ou d'homosexualité.

167 De même, des études anthropologiques montrent que, dans les civilisations anciennes, les parties génitales étaient la fierté et l'espérance des vivants qui les vénéraient et leurs vouaient de véritables cultes. De leur essence surgirent, par sublimation, d'innombrables figures de dieux. Puis, au cours du développement de la civilisation, tant de divin et de le sacré fut extrait de la sexualité que le reste, épuisé, succomba au mépris.

Mais, du fait du caractère d'indestructibilité des traces mnésiques, toutes les phases de ce processus de développement persistent dans le langage, les mœurs et les superstitions de l'humanité.

168 L'hypothèse infantine du pénis maternel est la source commune d'où procède la formation androgyne des divinités maternelles et le fantasme de Léonard. Précisément, aux seins pris comme emblèmes de la maternité s'ajoute le membre virile tel qu'il se trouvait dans la première représentation du corps de la mère de l'enfant. La mythologie a conservé cette vénérable et toute première image du corps de la mère que forme le fantasme: La Mère Phallique.

Nous ne pouvons nous contenter de l'explication précédente car le fantasme contient quelque chose d'encore incompréhensible. En effet, son trait le plus frappant n'était-il pas d'avoir transformé le fait de téter en celui de recevoir la tétée, donc en passivité, et par là en une situation au caractère indubitablement homosexuel.

Etant donné que Léonard se comporta dans la vie avec une sensibilité homosexuelle, la question est de savoir s'il existe un rapport de causalité avec sa relation infantine à sa mère.

169 Hors ce que découvre la psychanalyse, c'est que chez tous les homosexuels masculins, il y eut un lien érotique très intense à une personne féminine, généralement à la mère, suscité ou favorisé par un surcroît de tendresse de la mère et renforcé par un retrait (*Zurücktreten*) du père. **Sadger** met en évidence chez ses patients des situations où les mères sont des viragos qui écartent le père de sa position qui lui revient, mais aussi d'autres, où le père manquait dès le début ou disparaissait prématurément si bien que la garçon était livré à l'influence féminine. La présence d'un père s'avère donc déterminante dans le futur choix d'objet sexuel.

170 Après ce stade préliminaire, le garçon refoule l'amour pour la mère en s'identifiant à elle. Il se met à sa place et prend sa propre personne pour modèle à la ressemblance (*Ähnlichkeit*) duquel il élira ses nouveaux objets d'amour.

Il est devenu homosexuel par régression à l'autoérotisme. Les garçons qu'il aime désormais ne sont que des substituts et des répliques de sa propre personne infantine qu'il aime comme sa mère l'a aimé.

Donc celui qui devient homosexuel par cette voie narcissique reste, dans l'inconscient, fixé à l'image de sa mère.

172 Il existe d'autres formes d'homosexualité mais nous retenons le type narcissique car il concerne Léonard dont les documents montrent par ailleurs que son activité sexuelle était diminuée

voire nulle.

Pour preuve de cette fixation maternelle, nous savons qu'il ne prenait comme élèves que de beaux garçons; il était bon et indulgent envers eux, se souciait d'eux et les soignait lui-même, comme une mère s'occupe de ses enfants, comme sa mère pouvait l'avoir choyé. Ses carnets, rédigé avec son écriture en miroir de gaucher, sont méticuleusement remplis de petits comptes domestiques pour les dépenses vestimentaires.

Le transitivity de l'artiste, c'est à dire qu'il se disait « tu », atteste de sa régression narcissique.

Par ailleurs, en 1495, la liste des dépenses pour les funérailles de sa mère, Catarina, montre l'effet de l'inhibition sur l'expression de ses sentiments. Ou plutôt, leur extériorisation se déplace sur des actes futiles.

<sup>177</sup> Ainsi, pour le compte funéraire comme pour ceux des dépenses de ses élèves, nous sommes face à des déformations après déplacement de motions libidinales.

Seul un mécanisme de défense obsessionnelle peut expliquer un tel résultat.

L'intensité de cette défense montre la puissance de la relation érotique entre la mère et l'enfant dont les restes sont actifs comme le révèlent son fantasme et son homosexualité.

# 6

Il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain.

Freud : Poésie et vérité: « Un souvenir d'enfance de Goethe » (1917).



*Goethe dans la campagne romaine par Johann Heinrich Wilhelm Tischbein, 1787*

## “ Un souvenir d'enfance dans *Fiction et Vérité*, de Goethe ” (1917)

«Quand on cherche à se rappeler ce qui nous est arrivé dans la toute première enfance, on est souvent amené à confondre ce que d'autres nous ont raconté avec ce que nous possédons réellement de par notre propre expérience. » C'est Goethe qui fait cette remarque à l'une des premières pages de la biographie qu'il commença de rédiger à soixante ans. Elle n'est précédée que de quelques mots sur sa naissance survenue le « 28 août 1749, au douzième coup de midi ». La conjonction des astres lui était favorable et contribua probablement à sa conservation, car il vint au monde « tenu pour mort » et ce ne fut qu'à grand-peine qu'on réussit à le rappeler à la vie.

Cette remarque est suivie d'une courte description de la maison et de l'avant corps, endroit où les enfants - lui et sa jeune sœur - se tenaient le plus volontiers. Ensuite Goethe ne raconte de fait qu'un seul épisode que l'on puisse situer dans sa « plus petite enfance » (dans les quatre premières années de sa vie ?) et dont il semble avoir conservé un souvenir personnel.

Voici ce récit : «...les trois frères Von Ochsenstein, fils survivants du bourgmestre décédé, qui étaient nos voisins d'en face, me prirent en amitié; ils s'occupaient de moi et me taquinaient de bien des façons.

« Les miens racontaient volontiers toutes sortes d'espiègleries auxquelles ces hommes, d'ordinaire sérieux et solitaires, m'incitaient. Je ne rapporterai qu'un seul de ces tours. Il venait d'y avoir la foire à la poterie et l'on avait non seulement pourvu la cuisine de tout ce genre d'ustensiles, mais encore acheté de la petite vaisselle pour nous donner une occupation amusante. Par un bel après-midi, tandis que tout était tranquille dans la maison, je menais mon train avec mes écuelles et mes pots dans l'endroit déjà mentionné du côté de la rue et appelé avant-corps, mais comme il n'en résultait rien d'amusant, je jetai une écuelle dans la rue, me réjouissant de la voir si gaiement se casser. Les jeunes Ochsenstein, voyant combien cela m'amusait et que je battais joyeusement des mains, me crièrent « encore! ». Je ne manquai pas de jeter aussitôt un petit pot, et, tandis qu'ils ne cessaient de crier « encore! » de lancer sur le pavé petits pots, petits plats et petites tasses. Mes voisins continuaient à manifester leur approbation et j'étais ravi de leur faire plaisir. Mais mes réserves étaient épuisées qu'ils criaient toujours « encore! ». Je me précipitai à la cuisine et j'en tirai les assiettes de terre qui, certes, en se cassant, étaient un spectacle encore plus gai, et je me mis à aller et à venir, apportant l'une après l'autre autant, que je pouvais atteindre des assiettes posées à la file sur le dressoir et, comme ils ne se montraient toujours pas satisfaits, je finis par précipiter dans une même destruction tout ce que je pus attraper de vaisselle. Plus tard seulement, quelqu'un survint pour défendre et empêcher. Le mal était fait et, pour tant de vaisselle cassée, on eut du moins une joyeuse histoire à conter, histoire dont les malins provocateurs se sont amusés jusqu'à la fin de leurs jours. »

Aux temps pré-analytiques on lisait cela sans s'y arrêter, sans s'en étonner. Mais plus tard la conscience analytique s'éveilla. On s'était alors forgé sur les souvenirs de la petite enfance des opinions et des présomptions déterminées auxquelles on prétendait attribuer une valeur générale. Qu'un détail de la vie infantine plutôt qu'un autre se fût soustrait à l'amnésie générale de l'enfance, voici qui n'était ni indifférent, ni sans importance. Bien plus, on pouvait présumer que ce qu'avait ainsi conservé la mémoire était ce qui se trouvait être le plus important dans tout ce stade de la vie, et ceci, que cette importance ait déjà existé dès ce temps, ou qu'elle ait été acquise après coup sous l'influence d'événements ultérieurs.

A vrai dire, ce n'était que dans des cas très rares que la haute valeur de semblables souvenirs d'enfance était évidente. Le plus souvent ils paraissaient insignifiants, voire vains, et on ne comprenait pas que ce soient justement ces souvenirs-là qui fussent parvenus à défier l'amnésie ; de même celui qui les avait conservés pendant de longues années comme son patrimoine mnémorique personnel ne savait-il guère mieux les estimer que l'étranger auquel il les racontait. Pour connaître leur signification, un certain travail d'interprétation était nécessaire, soit pour indiquer comment leur contenu pouvait être remplacé par un autre, soit pour démontrer leurs relations avec d'autres

événements d'une importance indéniable auxquels ils s'étaient substitués sous forme de ce qu'on appelle « *souvenirs-écrans* ».

Dans chaque étude psychanalytique de l'histoire d'une vie, on réussit de cette manière à expliquer la signification des souvenirs infantiles les plus reculés. Or, il apparaît, en règle générale, que c'est justement la réminiscence que l'analysé expose en premier lieu, qu'il raconte d'abord, par laquelle il prélude à ses confessions biographiques, qui se montre ensuite être la plus importante, celle qui renferme la clef des parties intimes de sa vie psychique. Mais dans le cas du petit épisode d'enfance raconté dans *Fiction et Vérité*, trop peu de chose répond à notre attente. Les moyens et les voies qui, auprès de nos malades, nous conduisent à l'interprétation font naturellement défaut ici ; l'incident, lui-même, ne semble pas se prêter à établir un rapport discernable avec d'importantes impressions de la vie ultérieure. Un mauvais tour fait au préjudice du ménage, sous une inspiration étrangère, n'est certes pas un en-tête convenant à tout ce que Goethe va nous communiquer sur sa vie si riche et si pleine. Une impression d'absolue inanité et de manque de corrélation avec quoi que ce soit est celle que produit ce souvenir d'enfance et nous sommes prêts à nous laisser objecter qu'il ne faut pas exiger trop de la psychanalyse, ni vouloir l'appliquer où elle n'a que faire.

J'avais donc depuis longtemps abandonné ce petit problème, lorsque le hasard m'amena un malade qui présentait, dans un contexte plus transparent, un souvenir d'enfance analogue. C'était un homme de vingt-sept ans, très cultivé et bien doué, qui était absorbé par un conflit actuel avec sa mère, conflit s'étendant à peu près à tous les intérêts de sa vie et qui avait gravement entravé le développement de sa capacité d'amour et de son indépendance dans la vie. Ce conflit datait de loin, de son enfance, on peut dire de sa quatrième année. Jusque-là il avait été un enfant de santé délicate, toujours maladif, et cependant ses souvenirs avaient transfiguré en paradis cette triste époque, car il possédait alors la tendresse sans limite de sa mère qu'il ne partageait avec personne. Lorsque naquit un frère (qui vit encore) il n'avait pas quatre ans et, en réaction à ce changement, il devint un enfant entêté, insubordonné, provoquant sans cesse la sévérité de sa mère. Plus jamais il ne rentra dans le droit chemin.

Lorsqu'il vint chez moi en traitement (la raison la moindre n'en était pas que sa mère, bigote, avait la psychanalyse en horreur), la jalousie envers son frère puîné, qui s'était manifestée en son temps jusque par un attentat sur le nourrisson au berceau, était oubliée depuis longtemps. Il traitait à présent son plus jeune frère avec beaucoup d'égards, mais d'étranges actes fortuits, comme de faire subitement un mal cruel à des animaux qu'il aimait cependant, tels son chien de chasse ou des oiseaux qu'il soignait avec amour, semblaient être un écho de ces impulsions haineuses envers son petit frère.

Ce malade raconta qu'à peu près au moment de l'attentat sur l'enfant détesté, il avait jeté tout ce qu'il avait pu atteindre de vaisselle par la fenêtre de la maison de campagne, sur la route. Voilà un acte tout à fait analogue à celui que Goethe rapporte sur son enfance dans *Fiction et Vérité*. Je ferai observer que mon malade était de nationalité étrangère et n'avait reçu aucune culture allemande ; jamais il n'avait lu le récit de Goethe.

Cette observation devait m'inciter à tenter d'interpréter le souvenir d'enfance de Goethe dans le sens que l'histoire de mon malade m'imposait. Mais était-il possible de trouver dans l'enfance du poète les conditions requises pour une semblable interprétation?

Goethe lui-même rend responsable de son « mauvais coup » les Messieurs von Ochsenstein. Cependant, son récit lui-même laisse entrevoir que ses grands voisins ne firent que l'encourager à poursuivre ce qu'il avait déjà commencé. Il l'avait fait spontanément et le mobile qu'il attribue à son action : « mais comme il n'en résultait rien d'amusant » (du jeu primitif), on peut sans contrainte l'interpréter comme un aveu qu'au moment où Goethe écrivait, pas plus qu'auparavant, un mobile plus déterminant de son acte ne lui était connu.

On sait que Joli. Wolfgang et sa sœur Cornélia étaient les aînés et les survivants d'un grand nombre d'enfants fort fragiles. Le docteur Hanns Sachs a eu l'amabilité de me fournir les dates se rapportant à ces frères et sœurs de Goethe décédés prématurément.

Frères et sœurs de Goethe :

- a) Hermann-Jakob, baptisé le lundi 27 novembre 1752, atteignit l'âge de six ans et six semaines et fut inhumé le 13 janvier 1759;
- b) Katharina-Elisabetha, baptisée le lundi 9 septembre 1754, inhumée le jeudi 22 décembre 1755, à l'âge d'un an et quatre mois;
- c) Johanna-Maria, baptisée le mardi 29 mars 1757, et inhumée le samedi 11 août 1759, à l'âge de deux ans et quatre mois (c'était certainement celle que son frère célébra comme étant une très jolie et charmante fillette);
- d) Georg-Adolph, baptisé le dimanche 15 juin 1760, inhumé à l'âge de huit mois, le mercredi 18 février 1761.

La sœur cadette de Goethe, Cornelia Friederica Christiana, était née le 7 décembre 1750, lorsqu'il avait quinze mois. Elle est, par suite de cette si petite différence d'âge, hors de cause comme objet de jalousie. On sait que les enfants, quand leurs passions s'éveillent, n'éprouvent jamais de réactions aussi violentes contre ceux qui sont déjà là, mais que leur antipathie s'adresse surtout aux nouveaux venus. De plus, la scène que nous nous efforçons d'interpréter est inconciliable avec le tendre âge de Goethe au moment de la naissance de Cornelia ou aussitôt après.

A la naissance du premier des petits frères de Goethe, Hermann Jakob, Joh. Wolfgang avait trois ans et trois mois. Deux ans plus tard environ, alors qu'il avait à peu près cinq ans, sa deuxième sœur vint au monde. Les deux âges conviennent pour situer la date de l'épisode des vaisselles brisées. Le premier a droit peut-être à notre préférence et s'accorderait en outre mieux avec le cas de mon malade lequel, à la naissance de son frère, avait trois ans et neuf mois.

Hermann Jakob, le petit frère vers lequel, de la sorte, s'oriente notre essai d'interprétation, ne fut d'ailleurs pas chez les Goethe un hôte aussi passager que les frères et sœurs qui le suivirent. On pourrait s'étonner que, dans l'histoire de la vie de son grand frère, il ne soit rendu hommage à son souvenir par aucun petit mot<sup>1</sup>. Il atteignit l'âge de six ans et Joh. Wolfgang avait près de dix ans lorsqu'il mourut. Le docteur Ed. Hitschmann, qui a été assez aimable pour mettre à ma disposition ses notes à ce sujet, écrit :

« *Le petit Goethe, lui aussi, n'a pas vu sans satisfaction mourir son petit frère.* Du moins, sa mère, d'après le récit de Bettina Brentano, rapporte-t-elle ce qui suit : « Il sembla étrange à sa mère qu'à la mort de son plus jeune frère, Jakob, qui était son camarade de jeux, il n'ait pas répandu de larmes, qu'il ait semblé plutôt éprouver une sorte d'agacement devant les lamentations de ses parents et de ses sœurs ; quand, plus tard, la mère demanda au récalcitrant s'il n'avait pas eu d'affection pour son frère, il courut à sa chambre et sortit de dessous son lit un tas de papiers couverts de leçons et d'histoires qu'il avait écrits, lui disant qu'il avait fait tout cela pour l'enseigner à son frère. » Ainsi le frère aîné aurait du moins aimé jouer au père avec le plus jeune et lui montrer sa supériorité. »

Nous serions ainsi en droit de penser que l'action de jeter la vaisselle était un acte symbolique, ou, plus justement, un acte magique par lequel l'enfant (Goethe aussi bien que mon patient) exprimait avec force son désir de voir écarter le fâcheux intrus.

Nous n'avons pas besoin pour cela de contester le plaisir qu'éprouve tout enfant à fracasser des objets car, lorsqu'un acte fait par lui-même plaisir, ce n'est pas un empêchement, mais plutôt un appât à le renouveler, fût-ce au service d'intentions différentes. Mais nous ne croyons pas que ce soit le plaisir du bruit ou de la destruction qui ait pu assurer une place durable, dans la mémoire de l'adulte, à semblable tour enfantin. Nous n'hésiterons pas non plus à compliquer la motivation de l'acte en attribuant à celui-ci encore d'autres mobiles. L'enfant, en brisant la vaisselle, savait fort bien qu'il faisait quelque chose de mal, que les grandes personnes le gronderaient, et s'il ne se laissa pas arrêter par cette conviction, c'est qu'il avait sans doute à satisfaire une rancune contre ses parents ; il voulait faire le méchant.

---

1- (Note additionnelle de 1924.) Je saisis cette occasion pour retirer une assertion inexacte que je n'aurais pas dû faire. Un peu plus loin, dans ce premier livre, ce jeune frère se trouve cependant mentionné et décrit. Ceci, lorsque Goethe se remémore ces pénibles maladies de l'enfance desquelles son petit frère ne « souffrit pas peu ». - « Il était d'une nature délicate, silencieux et entêté, et nous n'eûmes jamais de véritables relations ensemble. Il ne dépassa pas, il est vrai, les années de l'enfance. »

Pour satisfaire au plaisir de briser et de fracasser, il aurait d'ailleurs suffi à l'enfant de jeter tout simplement par terre les objets fragiles. Ce plaisir n'explique pas à lui seul le besoin de tout jeter dans la rue, par la fenêtre. Mais le « lancer dehors » semble tenir une place essentielle dans l'acte magique en question et dériver de son sens caché. L'enfant nouveau venu doit être *remporté* par la fenêtre si possible, car c'est par la fenêtre qu'il est venu. Toute l'action serait donc équivalente à cette réponse textuelle d'un enfant, qui m'a été répétée, lorsqu'on lui apprit que la cigogne lui avait apporté un petit frère. « Elle n'a qu'à le remporter », répliqua-t-il.

Nous ne nous dissimulons pas, toutefois, combien c'est chose délicate – abstraction faite de toute incertitude inhérente au sujet - d'établir, sur une seule analogie, l'interprétation d'un acte infantile. Voilà pourquoi j'avais gardé pour moi, pendant des années, mon opinion sur la petite scène de *Fiction et Vérité*. Mais un jour, je reçus un malade qui commença son analyse ainsi. Je reproduis textuellement ses termes :

« Je suis l'aîné de huit ou neuf frères et sœurs<sup>2</sup>. L'un de mes plus anciens souvenirs est celui-ci notre père, assis sur son lit en costume de nuit, me raconte en riant que je viens d'avoir un petit frère. J'avais alors trois ans et neuf mois ; c'est là l'intervalle qui me sépare du plus proche de mes frères. Je sais encore que peu de temps Une erreur passagère de nature frappante. On ne peut pas méconnaître que mon malade soit déjà influencé par sa tendance à évincer son frère., je jetai par la fenêtre, dans la rue, différents objets, des brosses - ou n'était-ce qu'une seule brosse ? - des souliers et d'autres choses. J'ai aussi un souvenir plus ancien encore. J'avais deux ans lorsque je passai une nuit avec mes parents dans un hôtel de Linz, en allant au pays de Salzbourg. Je fus si agité pendant la nuit et je poussai de tels cris que mon père fut obligé de me battre. »

Après que j'eus entendu ceci, toutes mes hésitations tombèrent. Lorsque, dans une séance d'analyse, deux choses sont énoncées immédiatement à la suite l'une de l'autre, comme d'une seule haleine, nous devons comprendre ce rapprochement comme révélant une relation. C'était comme si le malade avait dit : Parce *que* j'avais appris qu'il m'était arrivé un frère, j'ai jeté, quelque temps après, ces objets dans la rue. Ainsi c'est en réaction, nous devons le reconnaître, à la naissance de son frère qu'il a lancé au-dehors brosses, chaussures, etc. C'est aussi fort heureux que, dans ce cas, les objets jetés n'aient pas été de la vaisselle, mais d'autres choses, probablement celles que l'enfant pouvait alors seules atteindre... Le fait de jeter au-dehors (par la fenêtre, dans la rue) est par là, on le voit, l'essentiel de l'acte ; le plaisir de casser, de faire du bruit, la nature des objets sur lesquels « a lieu l'exécution », sont variables et accessoires.

La relation postulée s'applique naturellement encore au troisième souvenir d'enfance du malade, qui, quoique le premier en date, a été repoussé à la fin du récit. Il est facile de la dégager. Nous le voyons : l'enfant de deux ans n'était si inquiet que parce qu'il ne pouvait souffrir de voir son père et sa mère dans le même lit. Il n'y avait probablement pas moyen, en voyage, d'éviter que l'enfant fût témoin de cette intimité. Il est d'ailleurs resté, chez le petit jaloux, des sentiments qu'il, éprouva alors, une amertume contre la femme, amertume ayant occasionné un trouble durable de sa vie amoureuse.

Lorsque, à la suite de ces deux observations, j'exprimai à la Société de Psychanalyse l'opinion que des faits de ce genre ne devaient pas être rares dans la petite enfance, Mme le docteur Hug-Hellmuth me communiqua deux autres observations, que je rapporte ici.

## I

Vers l'âge de deux ans et demi, le petit Érich prit l'habitude de jeter par la fenêtre tout ce qui ne lui convenait pas. Mais il le faisait aussi avec d'autres objets qui ne le gênaient guère et qui ne le concernaient en rien. Le jour même de l'anniversaire de son père - il avait alors trois ans et quatre mois et demi - il jeta dans la rue par la fenêtre de l'appartement situé au troisième étage, un lourd rouleau à pâtisserie qu'il venait de traîner de la cuisine dans la chambre. Quelques jours après, il fit prendre le même chemin au pilon d'un mortier, puis à une lourde paire de souliers de montagne de

---

2- Une erreur fugitive d'une nature frappante. On ne saurait écarter l'idée qu'elle soit induite par la tendance à l'élimination à l'encontre du frère.

son père, qu'il alla d'abord chercher dans l'armoire<sup>3</sup> .

A cette époque, sa mère fit, au septième ou huitième mois de sa grossesse, une fausse couche, après laquelle l'enfant fut « comme transformé, sage, tendre et calme ». Au cinquième ou sixième mois, il dit à plusieurs reprises à sa mère : « Petite mère, je vais sauter sur ton ventre », ou bien : « Petite mère, je vais t'enfoncer le ventre ». Et peu de temps avant la fausse couche en octobre : « Si vraiment je dois avoir un petit frère, que ce soit seulement après l'enfant Jésus ».

## II

Une jeune femme de dix-neuf ans me donne spontanément comme étant son premier souvenir d'enfance le suivant :

« Je me vois très méchante, prête à ramper sous la table de la salle à manger sous laquelle je suis assise. Sur la table se trouve ma tasse de café au lait - je vois encore distinctement à l'heure qu'il est, le dessin de la porcelaine - que je médite de jeter par la fenêtre comme grand-mère entre dans la chambre.

« Il faut savoir que personne ne s'occupait de moi, et pendant ce temps s'était formé sur le café au lait une " peau ", ce qui me semblait toujours terrible, et me l'est encore aujourd'hui.

« C'est ce jour-là que vint au monde mon frère, de deux ans et demi plus jeune que moi, voilà pourquoi personne n'avait de temps à me consacrer.

« On m'a raconté de toujours que j'étais ce jour-là insupportable ; à midi, j'avais jeté de la table le verre préféré de papa, plusieurs fois taché ma robe, et du matin au soir été de la plus mauvaise humeur. J'avais aussi dans ma colère détruit une petite poupée baigneuse. »

Ces deux cas ont à peine besoin de commentaire. Ils confirment, sans autre effort d'analyse, ce fait que l'irritation causée par la venue, attendue ou accomplie, d'un concurrent, s'exprime, chez l'enfant, en jetant des objets par la fenêtre, ainsi que par d'autres actes de méchanceté et par la soif de détruire. Dans la première observation, il semble que les « objets lourds » symbolisent la mère elle-même contre laquelle se dresse la colère de l'enfant tant que le nouveau-né n'est pas encore là. L'enfant de trois ans et demi connaît la grossesse de sa mère et ne doute pas que celle-ci héberge dans son corps l'enfant. Ceci rappelle le « Petit Hans » et la peur spéciale qu'il avait des voitures lourdement chargées<sup>4</sup>. A noter, dans la seconde observation, le jeune âge de l'enfant - deux ans et demi.

Si nous en revenons maintenant au souvenir d'enfance de Goethe et que, dans *Fiction et Vérité*, nous insérions à sa place ce que nous croyons avoir deviné grâce à d'autres observations d'enfants, nous obtiendrons un ensemble impeccable que nous n'aurions pas découvert sans cela. C'est alors comme si Goethe disait Je suis un enfant du bonheur, favorisé du destin le sort m'a gardé en vie bien que je fusse venu au monde tenu pour mort. Mais il a évincé mon frère, de sorte que je n'ai pas eu à partager avec lui l'amour de notre mère. Ensuite le fil de sa pensée va plus loin encore, à celle qui mourut vers ce temps lointain, à sa grand-mère qui se tenait dans une autre partie de l'habitation ainsi qu'un esprit bienveillant et paisible.

Or, ailleurs déjà, je l'ai déclaré : quand on a été sans Contredit l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie ce sentiment conquérant, cette assurance du succès qui, en réalité, rarement reste sans l'amener. Et Goethe aurait pu, avec raison, mettre en épigraphe à l'histoire de Sa vie une réflexion de ce genre : ma force a eu sa source dans mes rapports à ma mère.

---

3 - Il choisissait toujours des objets lourds.

4 - Il y a quelque temps, une dame de plus de cinquante ans m'a apporté une nouvelle confirmation de ce symbolisme de la grossesse. On lui avait souvent raconté que, petite enfant pouvant à peine parler encore, elle avait l'habitude de tirer avec agitation son père vers la fenêtre quand une lourde voiture de déménagement passait dans la rue. En tenant compte de ses souvenirs de changements de domicile, on peut établir qu'elle avait alors moins de deux ans et neuf mois. A ce moment, son frère le plus proche vint au monde et l'on changea d'appartement à la suite de cet accroissement de la famille. A peu près au même moment, elle avait, avant de s'endormir, l'impression angoissante de quelque chose de mystérieusement grand qui s'avançait vers elle, et alors, « ses mains se gonflaient »

# 7

Dédoublement de la personnalité et sentiment d'étrangeté.

« Lettre à Romain Rolland : Un trouble du souvenir sur l'Acropole » (1935).

Lacan : séance du 22 juin 66.



*Aivazovsky : L'acropole d'Athènes, 1883*

## Sigmund Freud - Un trouble de mémoire sur l'Acropole (1935)

*Cette lettre de Sigmund Freud du 3 janvier 1936 est adressée à l'écrivain et prix Nobel Romain Rolland à l'occasion du de son soixante-dixième anniversaire. Il y retrace un de ses troubles du souvenir, survenu à la fin de l'été 1904, lors d'un voyage à Athènes, précisément sur l'Acropole, où il se rendait pour la première fois, accompagné de son frère cadet.*

Ami vénéré,

vivement sollicité d'écrire quelque chose pour contribuer à la célébration de votre soixante-dixième anniversaire, j'ai longtemps cherché un sujet qui fût en quelque manière digne de vous, qui exprimât mon admiration pour votre amour de la vérité, pour votre courage de penseur, votre humanité, votre nature secourable. Ou encore qui témoignât de ma gratitude pour le poète auquel je dois tant de joies élevées. Ce fut en vain; j'ai dix ans de plus que vous; ma production est tarie. Ce que je puis finalement vous offrir n'est que le don d'un homme appauvri, ayant connu jadis "des jours meilleurs".

Vous le savez, mon travail scientifique s'était donné pour but d'étudier certains phénomènes psychiques inhabituels, anormaux, pathologiques, c'est-à-dire de les rapporter aux forces psychiques qui sont à l'œuvre derrière eux et d'en mettre à nu les mécanismes actifs. Je l'ai d'abord tenté sur ma propre personne, puis sur d'autres, enfin, par un audacieux empiètement, sur l'espèce humaine tout entière. L'une de ces expériences que j'ai faite moi-même il y a de cela une génération - c'était en 1904 - et que je n'avais jamais comprise depuis, m'est sans cesse revenue en mémoire ces dernières années sans que j'en puisse voir la raison. A la fin, je me suis décidé à analyser ce petit épisode et je vous communique le résultat de mon étude. Ce qui m'oblige à vous demander d'accorder aux données de ma vie personnelle plus d'attention qu'elles n'en mériteraient autrement.

### **"Un trouble de mémoire sur l'Acropole "**

A cette époque, j'avais coutume de partir tous les ans avec mon frère cadet, à la fin d'août ou au début de septembre, pour un voyage de vacances qui durait plusieurs semaines et qui nous conduisait à Rome, dans une quelconque région d'Italie ou sur quelque côte de la Méditerranée. Mon frère a dix ans de moins que moi, il a donc le même âge que vous - par une coïncidence qui ne me frappe qu'à l'instant. Cette année-là, mon frère m'expliqua que ses affaires ne lui permettaient pas une absence prolongée, il pourrait tout au plus s'absenter une semaine, notre voyage devrait donc être abrégé. Nous décidâmes de partir de Trieste pour nous rendre à l'île de Corfou, où nous passerions nos quelques jours de congés. A Trieste, il fit une visite à l'un de ses amis d'affaires qui résidait dans cette ville, et je l'accompagnai. Cet homme aimable s'informa en outre de nos projets ultérieurs, et quand il apprit que nous voulions aller à Corfou, il nous le déconseilla vivement: " *Qu'y feriez-vous à cette époque de l'année? Il fait tellement chaud que vous ne pourrez rien entreprendre. Allez donc plutôt à Athènes. Le vapeur de la Lloyd part cet après-midi, il vous laissera trois jours pour visiter la ville et il vous reprendra au retour. Ce sera plus agréable et plus avantageux.* "

En quittant l'homme de Trieste, nous étions tous deux d'une humeur singulièrement maussade. Nous discutâmes le plan proposé, le jugeâmes tout à fait inopportun et ne vîmes que des obstacles à sa réalisation; de plus, nous supposions qu'on ne nous laisserait pas entrer en Grèce sans passeports. En attendant que les bureaux de la Lloyd fussent ouverts, nous flânâmes dans la ville, indécis et mécontents. Mais une fois l'heure venue, nous allâmes au guichet et primes des billets pour Athènes comme cela allait de soi, sans nous soucier des prétendues difficultés, sans même nous confier l'un à l'autre les raisons de notre décision. Cette conduite était vraiment très étrange. Plus tard, nous reconnûmes que avions accepté tout de suite avec le plus grand empressement la proposition de remplacer Corfou par Athènes. Mais alors, pourquoi nous étions-nous gâché par de la mauvaise humeur le moment d'attente qui précéda l'ouverture des guichets, pourquoi ne nous étions-nous fait miroiter que des empêchements et des difficultés?

L'après-midi de notre arrivée, quand je me trouvai sur l'Acropole et que j'embrassai le paysage du regard, il me vint subitement cette étrange idée:«*Ainsi tout cela existe réellement comme nous l'avons appris à l'école!*»; Ou pour décrire la chose plus précisément la personne qui manifestait son sentiment se distinguait beaucoup plus nettement qu'il n'apparaît d'ordinaire d'une autre personne qui, elle, enregistrerait la manifestation, et toutes deux étaient étonnées, encore que ce ne fût pas de la même chose. La première faisait comme si, sous cette impression indubitable, il lui fallait croire à quelque chose dont, jusque-là, la réalité lui avait paru incertaine. En exagérant un peu, elle faisait comme quelqu'un qui, se promenant en Ecosse sur les

bords du Loch Ness, verrait tout à coup le corps du célèbre monstre jeté sur le rivage devant lui et serait ainsi contraint de s'avouer: il existe donc vraiment ce serpent de mer auquel nous n'avons jamais cru! Mais l'autre personne s'étonnait à bon droit parce qu'elle ignorait que l'existence réelle d'Athènes, de l'Acropole et de ce paysage eût jamais été un objet de doute. Elle eût été plutôt préparée à une expression d'exaltation et de ravissement.

On serait tenté de croire que cette pensée déconcertante sur l'Acropole tend seulement à souligner le fait qu'il y a vraiment une différence entre voir quelque chose de ses propres yeux, et le connaître par des lectures ou par oui-dire. Mais ce serait une manière bien bizarre d'habiller un lieu commun dépourvu d'intérêt. Ou encore on pourrait se hasarder à dire qu'étant lycéen, on prétendait certes avoir été convaincu par la réalité historique de la ville d'Athènes et de son histoire, mais que cette idée subite sur l'Acropole révèle justement qu'à cette époque l'inconscient n'y avait pas cru, ce ne serait que maintenant qu'on aurait acquis une conviction " plongeant dans l'inconscient ". Une pareille explication rend un son très profond, mais elle est plus facile à suggérer qu'à prouver, et puis elle est très attaquable théoriquement. Non, je pense que les deux ordres de choses - la mauvaise humeur à Trieste et l'idée subite sur l'Acropole - sont étroitement solidaires. Comme le premier est plus facile à comprendre, il nous aidera peut-être à expliquer le second.

L'aventure de Trieste, je le note, ne fait elle aussi qu'exprimer le scepticisme " Il nous serait donné de voir Athènes? Mais c'est impossible, il y a trop d'obstacles. ". C'est un cas de «too good to be true», comme nous en rencontrons si souvent. Un de ces cas de scepticisme qui se manifeste si fréquemment quand on est surpris par une nouvelle messagère de bonheur, quand on a gagné le gros lot, obtenu un prix, ou, pour une jeune fille, quand l'homme secrètement aimé a demandé sa main à ses parents, etc. Constaté un phénomène, c'est bien entendu soulever aussitôt la question de ses causes. Un pareil scepticisme est manifestement une tentative pour refuser une portion de réalité, mais il y a là quelque chose de déroutant. Nous ne serions pas étonnés si une tentative de ce genre se dirigeait contre une part de la réalité qui risquerait d'engendrer le déplaisir; notre mécanisme psychique est en quelque sorte calculé pour cela. Mais pourquoi se montrer sceptique à l'égard de quelque chose qui promet au contraire un intense plaisir? C'est vraiment un comportement paradoxal! Je rappelle pourtant que j'ai traité naguère le cas analogue de ces personnes qui " échouent à cause de leur succès ", comme je le disais. Dans les autres cas, on tombe le plus souvent malade à cause de l'échec, du non-accomplissement d'un besoin ou d'un désir vital; mais chez ces personnes c'est le contraire, elles tombent malades et même font naufrage parce qu'un de leurs désirs, doué d'une intensité exceptionnelle, a trouvé son accomplissement. Cependant, l'opposition des deux situations n'est pas si grande qu'il y paraît d'abord. Dans le cas paradoxal, C'est simplement que le refus intérieur a pris la place du refus opposé par le monde extérieur. On ne s'accorde pas ce bonheur, le refus intérieur commande qu'on maintienne le refus extérieur. Mais pourquoi? La réponse est donnée par toute une série de cas parce qu'on ne peut s'attendre à rien de bon de la part du destin. Ainsi, une fois de plus le too good to be true, l'expression d'un pessimisme dont beaucoup d'entre nous semblent loger une bonne part en eux. D'autres fois, les choses se passent tout à fait comme pour ceux qui échouent à cause de leur succès, il s'agit d'un sentiment de culpabilité ou d'infériorité qui peut se traduire ainsi " *Je ne suis pas digne d'un pareil bonheur, je ne le mérite pas.* " Mais au fond ces deux motivations reviennent au même, l'une n'est que la projection de l'autre. Car, nous le savons depuis longtemps, le destin dont on attend un mauvais traitement est la matérialisation de notre conscience, de ce sévère Surmoi qui est en nous et dans lequel s'est déposée l'instance répressive de notre enfance.

Ainsi, s'expliquerait notre conduite à Trieste. Nous ne pouvions pas croire que la joie de voir Athènes nous fût réservée. Le fait que la portion de réalité que nous voulions refuser n'avait été d'abord qu'une possibilité détermina les particularités de notre réaction sur le moment. Mais lorsque nous nous trouvâmes sur l'Acropole, la possibilité était devenue réalité, et le même scepticisme trouva une manière différente de s'exprimer, beaucoup plus claire toutefois. Sans déformation, le scepticisme aurait dû dire " *Je n'aurais jamais cru qu'il me serait donné de voir Athènes de mes propres yeux, ce qui est pourtant incontestablement le cas!* ". En me rappelant de quel désir ardent de voyager et de voir le monde j'étais possédé pendant mes années de lycée et plus tard, et avec quel retard ce désir a trouvé un début d'accomplissement, je ne m'étonne pas des répercussions qu'il a eues sur l'Acropole; à cette époque j'avais quarante-huit ans. Je n'ai pas demandé à mon frère cadet s'il ressentait quelque chose d'analogue. Une certaine pudeur s'attachait à toute cette aventure, déjà à Trieste elle nous avait empêchés d'échanger nos idées.

Cependant, si j'ai correctement deviné le sens de mon idée subite sur l'Acropole en pensant qu'elle exprimait mon étonnement joyeux de me trouver maintenant en cet endroit, reste à savoir pourquoi ce sens a revêtu dans l'idée elle-même un aspect aussi déformé et aussi déformant ?

Le contenu essentiel de la pensée a été conservé même dans la déformation, c'est un refus de croire " *d'après le témoignage de mes sens, je suis maintenant sur l'Acropole, seulement je ne peux pas le croire.* " Mais ce refus de croire, ce doute à l'égard d'une portion de la réalité se trouve dans mon propos déplacé de deux façons, d'abord il est rejeté dans le passé, puis transféré de mes rapports avec l'Acropole sur l'existence de l'Acropole elle-même. Il en résulte quelque chose qui revient à dire que j'aurais jadis douté de l'existence réelle de l'Acropole, ce que ma mémoire m'oblige toutefois à refuser comme inexact, voire impossible.

Les deux sortes de déformations représentent deux problèmes indépendants l'un de l'autre. On peut tenter de pénétrer plus profondément dans le processus de cette transposition. Sans fournir en détail les données qui m'y conduisent, je prendrai pour point de départ ce fait qu'à l'origine il dut y avoir la sensation que la situation d'alors présentait quelque chose d'incroyable et d'irréel. La situation comprend ma personne, l'Acropole et ma perception de celle-ci. Je ne sais où caser ce doute, puisque je ne peux pas mettre en doute les impressions sensorielles qui me viennent de l'Acropole. Mais je me souviens que, dans le passé, j'ai douté de quelque chose qui avait affaire avec cet endroit justement, et je trouve là l'information qui me permet de replacer mon doute dans le passé. Mais du même coup le doute change de contenu. Car je ne me rappelle pas simplement que dans mon jeune âge je doutais de jamais voir d'Acropole moi-même, j'affirme qu'à cette époque je n'avais absolument pas cru à la réalité de l'Acropole. C'est justement ce résultat de la déformation qui me permet de conclure que la situation d'alors sur l'Acropole contenait un élément de doute à l'égard de la réalité. Jusqu'ici je n'ai assurément pas réussi à éclairer le déroulement des faits, c'est pourquoi je me bornerai à dire pour finir que toute cette situation apparemment confuse et difficilement descriptible se résout d'un coup si on admet que, sur l'Acropole, j'ai eu ou aurais pu avoir un instant ce sentiment ce que je vois là n'est pas réel. On appelle cela un " sentiment d'étrangeté ". Je fis un effort pour me protéger contre ce sentiment et j'y parvins au prix d'un énoncé erroné sur le passé.

Ces sentiments d'étrangeté sont des phénomènes bizarres et encore bien peu compris. On les décrit comme des " sensations ", mais ce sont apparemment des processus compliqués, liés à des contenus déterminés et à des décisions concernant ces contenus. Très fréquents dans certaines affections psychiques, ils ne sont pourtant pas inconnus de l'homme normal, ils jouent un peu le rôle des hallucinations accidentelles chez les gens sains. D'un autre côté ce sont aussi sûrement des actes manqués, constitués d'une façon aussi anormale que les rêves, lesquels, bien qu'ils se produisent régulièrement chez les gens normaux, peuvent passer pour des exemples de troubles psychiques. On les observe sous deux formes: ou bien une partie de la réalité nous apparaît comme étrangère, ou bien c'est une partie de notre propre moi. Dans ce dernier cas on parle de " *dépersonnalisation* "; sentiments d'étrangeté et dépersonnalisations font partie de la même catégorie. On peut voir en quelque sorte leurs pendants positifs dans d'autres phénomènes, ceux qu'on appelle « *fausse reconnaissance* », « *déjà vu* », « *déjà raconté* », illusions dans lesquelles nous voulons accepter quelque chose comme faisant partie de notre Moi, de la même façon que dans les sentiments d'étrangeté nous nous efforçons d'exclure quelque chose de nous-mêmes. Une explication relevant d'un mysticisme naïf et non de la psychologie prétend utiliser les phénomènes de « *déjà vu* » comme preuve des existences antérieures de notre Moi psychique. De la dépersonnalisation on est conduit à la " *double conscience* ", phénomène au plus haut point remarquable qu'il est plus juste d'appeler " clivage de la personnalité ". Tout cela est encore si obscur, si peu dominé par la science que je dois m'interdire de vous l'exposer plus longuement.

Il me suffira de revenir à deux caractères que les sentiments d'étrangeté ont tous en commun. Le premier concerne leur rôle de défense, ils veulent éloigner quelque chose du Moi, le nier. Or les nouveaux éléments qui peuvent nécessiter une réaction de défense proviennent de deux sources différentes, du monde extérieur réel et du monde intérieur des pensées et des tendances qui surgissent dans le Moi. Cette alternative correspond peut-être à la différence entre les sentiments d'étrangeté proprement dits et les dépersonnalisations. Pour s'acquitter de ses tâches de défense, notre Moi dispose d'un nombre extraordinaire de méthodes, ou de mécanismes, comme nous disons. L'étude de ces moyens de défense se fait actuellement dans mon voisinage le plus proche: ma fille, l'analyste d'enfants, écrit un livre sur ce sujet. Le plus primitif et le plus complet de ces moyens, le " refoulement ", a été le vrai point de départ de notre approfondissement de la psychopathologie. Entre le refoulement et la défense contre les choses pénibles ou insupportables, défense qu'on peut appeler normale et qui se traduit par l'acceptation, la réflexion, le jugement et l'action

appropriée à ses fins, il y a une longue série de comportements du Moi dont le caractère pathologique est plus ou moins marqué. Puis-je m'arrêter à un exemple extrême illustrant une défense de ce genre? Vous connaissez la célèbre complainte du Maure espagnol «*Ay de mi Alhama*», qui raconte comment le roi Boabdil accueille la nouvelle de la chute de sa ville Alhama. Il devine que cette perte signifie la fin de son règne. Mais comme il ne veut pas «*tenir pour vraie*», il décide de traiter la nouvelle comme *non arrivée*. Voici la strophe :

*Cartas le fueron venidas  
de que Alhama era ganada.  
Las cartas echó en el fuego  
y al mensagero mataba.<sup>1</sup>*

On devine aisément que la conduite du roi est déterminée en partie par le besoin de lutter contre son sentiment d'impuissance. En brûlant les lettres et en faisant tuer le messager, il cherche encore à démontrer l'intégrité de son pouvoir.

L'autre caractère général des sentiments d'étrangeté - leur dépendance à l'égard du passé, à l'égard du trésor de souvenirs du Moi et d'expériences précoces pénibles qui sont peut-être depuis tombées sous le coup du refoulement - ne leur est pas concédé sans objection. Mais, précisément, mon expérience sur l'Acropole, qui aboutit bien à un trouble de mémoire, à une falsification du passé, nous aide à mettre cette influence en évidence. Il n'est pas vrai que pendant mes années de lycée j'aie jamais douté de l'existence réelle d'Athènes. Je doutais seulement de voir jamais Athènes de mes propres yeux. Aller si loin, "faire si bien mon chemin" me paraissait hors de toute possibilité. Ce sentiment était lié à l'étroitesse et à la pauvreté de nos conditions de vie dans ma jeunesse. Et sûrement, mes rêves de voyage exprimaient aussi le désir d'échapper à l'atmosphère familiale, ce même désir qui pousse tant d'adolescents à faire des fugues. J'avais depuis longtemps démêlé qu'une bonne part de mon envie de voyager tenait à ce désir d'une vie libre, autrement dit à mon mécontentement au sein de ma famille. Quand on voit la mer pour la première fois, qu'on traverse l'océan, des villes et des paysages réels dont on a rêvé longtemps comme de choses lointaines et inaccessibles, on se fait à soi-même l'effet d'un héros ayant accompli d'incroyables prouesses. Ce jour-là, sur l'Acropole, j'aurais pu dire à mon frère : "*Te souviens-tu de notre jeunesse ? Tous les jours nous faisons le même chemin pour aller au lycée, le dimanche nous allions sur le Prater ou dans un coin de campagne que nous connaissions déjà si bien, et maintenant nous sommes à Athènes, nous voilà sur l'Acropole! Comme nous avons fait du chemin!*" S'il est permis de comparer de si petites choses avec des événements infiniment plus grands, Napoléon Ier, le jour de son couronnement à Notre-Dame, ne s'est-il pas tourné vers l'un de ses frères - je crois que c'était Joseph, l'aîné - en disant : "*Que dirait Monsieur notre père s'il pouvait être ici maintenant?*"

Nous touchons à la solution du petit problème, si nous nous demandons pourquoi nous nous étions gâché dès Trieste le plaisir du voyage à Athènes. Il ne peut qu'en être ainsi : à la satisfaction d'avoir si bien fait son chemin se rattache un sentiment de culpabilité; il y a là quelque chose qui est injuste et qui est interdit depuis toujours. Cela s'explique par la critique enfantine à l'égard du père, par le mépris qui a remplacé l'ancienne surestimation enfantine de sa personne. Tout se passe comme si l'essentiel dans le succès était de faire son chemin mieux que le père et comme s'il était encore et toujours pas permis de vouloir surpasser le père.

A cette motivation de valeur générale s'ajoute dans notre cas un facteur particulier : c'est que le thème d'Athènes et de l'Acropole contient en soi une allusion à la supériorité des fils. Notre père avait été commerçant, il n'avait pas fait d'études secondaires, Athènes ne signifiait pas grand-chose pour lui. Ainsi, ce qui nous troublait dans la jouissance du voyage à Athènes était un sentiment de piété. Maintenant vous ne vous étonnez plus que le souvenir de cet incident sur l'Acropole me hante si souvent depuis que je suis vieux moi-même, que j'ai besoin d'indulgence et que je ne puis plus voyager.

Je vous salue bien cordialement

Votre Sigm. Freud

Janvier 1936.

---

<sup>1</sup> «*Des lettres lui parvinrent/Disant que Alhama avait été prise/Les lettres il les jeta au feu/Et le messager il le mis à mort*». Boabdil, qui régna de 1487 à 1491, fût le dernier roi maure de Grenade. La forteresse d'Alhama, à 30 km de Grenade, commandait l'accès à la capitale.

# 8

Le sentiment de l'éternité de la beauté suppose le deuil de l'amour perdu.

Freud : « Le sentiment de l'éphémère » (1915).



*Rhithrogena germanica subimago* sur *Equisetum hyemale*

VERGÄNGLICHKEIT  
PASSAGÈRETÉ<sup>a</sup>

A Il y a quelque temps, je faisais, en compagnie d'un ami taciturne et d'un jeune poète<sup>b</sup> déjà en renom, une promenade à travers un paysage d'été en fleurs. Le poète admirait la beauté de la nature alentour, mais sans s'en réjouir. La pensée le perturbait que toute cette beauté était vouée à passer, qu'en hiver elle se serait évanouie, comme le fait du reste toute beauté humaine, et tout ce que les hommes ont créé ou auraient pu créer de beau et de noble. Tout ce qu'autrement il aurait aimé et admiré lui semblait dévalorisé par le destin de passagèreté auquel cela était promis.

1 Nous savons que d'une telle plongée dans la caducité de tout ce qui est beau et parfait peuvent procéder deux motions animiques distinctes. L'une conduit au douloureux dégoût du monde de ce jeune poète, l'autre à la révolte contre l'entêtement de la factualité. Non, il est impossible que toutes ces splendeurs de la nature et de l'art, du monde de nos sensations et du monde à l'extérieur, soient effectivement appelées à se résoudre en néant. Il serait trop insensé et trop sacrilège de croire à cela. Elles ne peuvent pas ne pas se perpétuer d'une manière ou d'une autre, soustraites à toutes les influences destructrices.

2 Mais cette exigence d'éternité est trop nettement un succès de notre vie de souhait pour pouvoir prétendre à une valeur de réalité. Le douloureux aussi peut être vrai. Je ne pouvais me résoudre ni à contester l'universelle passagèreté ni à obtenir par contrainte une exception pour le beau et le parfait. Je n'accordai

a. Allusion probable aux vers 12104 et 12105 du *Faust* de Goethe : « Alles Vergängliche ist nur ein Gleichnis. » (« Tout ce qui passe n'est que métaphore. ») 1

b. L'identité des deux compagnons de Freud n'a pas été formellement établie. Il pourrait s'agir de L. Andreas-Salomé (l'ami taciturne) et R.-M. Rilke (le jeune poète), que Freud avait rencontrés à Munich, en septembre 1913, lors du IV<sup>e</sup> Congrès de l'Association internationale de Psychanalyse.

pourtant pas au poète pessimiste que la passagèreté du beau entraîne une dévalorisation de celui-ci.

4 Un accroissement de valeur, bien au contraire ! La valeur de passagèreté est une valeur de rareté dans le temps. La limitation dans la possibilité de la jouissance en augmente le prix. Je déclarai incompréhensible que la pensée de la passagèreté du beau dût troubler la joie que nous y trouvons. En ce qui concerne la beauté de la nature, après chaque destruction par l'hiver, elle réapparaît l'année suivante, et ce retour peut bien, par rapport à notre durée de vie, être qualifié d'éternel. La beauté du corps et du visage humains, nous la voyons disparaître pour toujours dans l'espace de notre propre vie, mais cette brièveté de vie ajoute un nouveau charme à ceux de la beauté. S'il existe une fleur qui ne fleurit qu'une seule nuit, sa floraison ne nous en paraît pas moins magnifique. Que la beauté et la perfection de l'œuvre d'art et de la production intellectuelle dussent être dévalorisées par leur limitation temporelle, j'étais tout aussi peu en état de l'envisager. A supposer que vienne un temps où les tableaux et les statues que nous admirons aujourd'hui se soient désagrégés, ou que vienne après nous une race d'hommes qui ne comprenne plus les œuvres de nos poètes et penseurs, voire même une époque géologique dans laquelle tout ce qui vit sur terre soit devenu muet, la valeur de tout ce beau et de tout ce parfait est déterminée uniquement par sa signification pour notre vie de sensation, elle n'a même pas besoin de durer plus que cette dernière et elle est par là indépendante de la durée temporelle absolue.

5 Je tenais ces considérations pour inattaquables, mais je remarquai que je n'avais fait aucune impression sur le poète et sur l'ami. Je conclus de cet insuccès qu'un facteur affectif puissant s'immisçait pour troubler leur jugement, facteur que je crus plus tard avoir trouvé. Ce ne peut avoir été que la révolte de l'âme contre le deuil qui dévalorisait pour eux la jouissance du beau. La représentation que ce beau est passager donnait à ces deux êtres sensibles un avant-goût du deuil de sa disparition, et comme l'âme se retire instinctivement de tout ce qui est douloureux, ils sentaient leur jouissance face au beau endommagée par la pensée de sa passagèreté.

Le deuil quant à la perte de quelque chose que nous avons aimé ou admiré apparaît si naturel au profane qu'il le déclare évident. Mais pour le psychologue, le deuil est une grande énigme, un de ces phénomènes que l'on ne tire pas au clair en eux-mêmes, mais auxquels on ramène d'autres obscurités. Nous nous représentons que nous possédons une certaine mesure de capacité d'amour, nommée libido, qui, dans les débuts du développement, s'était tournée vers le moi propre. Plus tard, mais à vrai dire très précocement, elle se détourne du moi et se tourne vers les objets qu'ainsi, d'une certaine façon, nous prenons dedans notre moi. Que les objets soient détruits ou qu'ils soient perdus pour nous, et notre capacité d'amour (libido) redevient libre. Elle peut se prendre pour substitut d'autres objets ou bien temporairement revenir au moi. Mais pourquoi ce détachement de la libido de ses objets devrait-il être un processus si douloureux, nous ne le comprenons pas et nous ne pouvons le déduire actuellement d'aucune hypothèse. Nous voyons seulement que la libido se cramponne à ses objets et ne veut pas abandonner ceux qui sont perdus, même lorsque le substitut se trouve disponible. Voilà donc bien le deuil.

L'entretien avec le poète eut lieu l'été précédant la guerre. Un an plus tard, la guerre faisait irruption et dépouillait le monde de ses beautés. Elle ne détruisait pas seulement la beauté des paysages qu'elle traversait et les œuvres d'art qu'elle frôlait sur son chemin, elle brisait aussi notre fierté pour les acquisitions de notre culture, notre respect pour tant de penseurs et artistes, nos espoirs en un surmontement final des diversités de peuples et de races. Elle souillait la haute impartialité de notre science, faisait apparaître notre vie pulsionnelle dans sa nudité, déchaînait en nous les esprits mauvais que nous croyions durablement domptés par l'éducation poursuivie au long des siècles par les plus nobles d'entre nous. Elle rendait notre patrie de nouveau petite et le reste de la terre de nouveau lointain et vaste. Elle nous dépouillait de tant de choses que nous avions aimées, et nous montrait la caducité de maintes choses que nous avions tenues pour stables.

Il n'y a pas à s'étonner que notre libido, si appauvrie en objets, ait investi avec une intensité d'autant plus grande ce qui nous est resté, que l'amour de la patrie, la tendresse pour nos proches et la

fierté de nos points communs se soient brutalement renforcés. Mais ces autres biens à présent perdus ont-ils été effectivement dévalorisés pour nous, parce qu'ils se sont révélés si caducs et incapables de résistance ? C'est ce qu'il paraît à beaucoup d'entre nous, mais, je continue à le penser, à tort. Je crois que ceux qui pensent ainsi et semblent disposés à un renoncement durable, parce que ce qui est précieux ne s'est pas avéré solide, ne font que se trouver dans le deuil quant à la perte. Nous savons que le deuil, si douloureux qu'il puisse être, termine spontanément son cours. Lorsqu'il a renoncé à tout ce qui était perdu, il s'est également consumé lui-même, et voici que notre libido redevient libre pour, dans la mesure où nous sommes encore jeunes et pleins de force vitale, remplacer ses objets perdus par des objets nouveaux, si possible tout aussi précieux ou plus précieux. Il faut espérer qu'il n'en ira pas autrement avec les pertes de cette guerre. C'est seulement le deuil une fois surmonté qu'il apparaîtra que notre haute estime des biens de culture n'aura pas souffert de l'expérience de leur fragilité. Nous reconstruirons tout ce que la guerre a détruit, peut-être sur une base plus solide et plus durablement qu'auparavant.

# 9

L'avènement de la culture résulte de la renonciation à la pulsion sexuelle.

Freud : « Sur la prise de possession du feu » (1931).



*Rubens, Prométhée enchainé, 1611, Huile sur bois, 189x240cm, musée Philadelphie*

## Sur la prise de possession du feu

Freud (1932)

Dans une note de mon livre *Malaise dans la civilisation*, j'ai indiqué en passant l'hypothèse qu'on pourrait former, sur la base du matériel analytique, concernant la prise de possession du feu par les hommes des origines. Je suis amené à reprendre ce thème<sup>1</sup> à la suite de l'objection d'**Albrecht Schaeffer**<sup>2</sup> et de l'indication surprenante, donnée dans la communication d'**Erlenmeyer**<sup>3</sup> précédant celle-ci, sur l'interdiction mongole de pisser sur les cendres.

Je pense en effet que mon hypothèse, selon laquelle la condition préalable pour maîtriser le feu a été la renonciation au plaisir, de tonalité homosexuelle, de l'éteindre avec un jet d'urine, peut être confirmée par l'interprétation de la légende grecque de **Prométhée**, si l'on prend en considération les déformations prévisibles depuis les faits jusqu'au contenu du mythe. Ces déformations sont de même nature et ne sont pas pires que celles que nous reconnaissons quotidiennement, quand nous reconstruisons à partir des rêves de nos patients leurs expériences infantiles refoulées mais tellement significatives.

Les mécanismes employés sont la figuration par symboles et le changement dans le contraire. Je ne me hasarderai pas à expliquer tous les traits du mythe de cette façon; en dehors de l'état de choses originel, des processus différents et plus récents ont pu contribuer à son contenu. Mais les éléments qui autorisent une interprétation analytique sont malgré tout ceux qui sont les plus frappants et les plus importants, notamment la façon dont **Prométhée** transporte le feu, le caractère de l'acte (forfait, larcin, tromperie à l'égard des dieux) et le sens de son châtement.

Le titan **Prométhée**, héros culturel encore divin, peut-être même à l'origine démiurge et créateur des hommes, apporte donc aux hommes le feu qu'il a dérobé aux dieux, caché dans un bâton creux, une tige de fenouil. Un tel objet, nous le comprendrions volontiers, dans l'interprétation d'un rêve, comme symbole de pénis, bien que l'accent inhabituel mis sur le creux soit troublant. Comment mettre en relation ce tube-pénis avec la conservation du feu? Cela semble sans issue jusqu'à ce que nous nous souvenions que, dans le rêve, nous rencontrons si fréquemment le processus du renversement, changement dans le contraire, inversion des relations, qui nous dissimule si souvent le sens du rêve. Ce n'est pas le feu que l'homme abrite dans son tube-pénis, mais au contraire le moyen d'éteindre le feu, l'eau de son urine. Cette relation entre le feu et l'eau renvoie à un matériel analytique riche et bien connu.

En second lieu, l'acquisition du feu est un forfait, il est obtenu brigandage ou larcin. C'est là un trait constant de toutes les légendes sur la prise de possession du feu, on le trouve chez les es les plus différents et les plus éloignés, et pas seulement dans la légende grecque de **Prométhée** Porteur du feu. C'est donc ici que doit se trouver le contenu essentiel de la réminiscence de l'humanité, réminiscence qui a été déformée. Mais pourquoi la prise de possession du feu est-elle inséparablement liée à la représentation d'un délit? Qui est ici lésé, trompé? La légende chez **Hésiode**<sup>4</sup> donne une réponse directe dans un autre récit qui n'est pas directement relié au feu, **Prométhée**, dans la disposition des offrandes, désavantage **Zeus** en faveur des hommes. Ainsi ce sont les dieux qui sont trompés! C'est un fait bien connu que le mythe décerne aux dieux la satisfaction de toutes les plaisirs auxquels l'enfant des hommes doit renoncer, comme nous le savons par le cas de l'inceste. Nous dirions en termes analytiques que la vie pulsionnelle, le ça, est le dieu

---

1 Dr Richard Lasch: «Il est à supposer que l'art de la conservation du feu a précédé de beaucoup sa production; une preuve en est fournie par le fait que les actuels aborigènes pygmées habitant les îles Andaman possèdent et conservent bien le feu, mais ne connaissent pas la méthode autochtone pour la production du feu ». *Ethnographie illustrée* (1922)

2 « L'homme et le feu » in « Le mouvement psychanalytique » (1930)

3 Note sur l'hypothèse de Freud concernant la domestication du feu. *Imago*. XVIII, 1932.

4 « Théogonie », v.525-560

trompé par le renoncement à éteindre le feu; dans la légende, un plaisir humain est transformée en privilège divin. Mais la divinité dans la légende n'a rien du caractère d'un Surmoi, elle est encore le représentant de la vie pulsionnelle douée d'une puissance supérieure.

La transformation dans le contraire est le plus fondamentalement présente dans un troisième trait de la légende, le châtement du Porteur du feu. Prométhée est enchaîné à un rocher, un vautour vient chaque jour lui dévorer le foie. Dans les légendes du feu chez d'autres peuples, un oiseau joue aussi un rôle et il doit avoir affaire avec le sujet, mais pour le moment je m'abstiendrai d'interpréter. Par contre, nous nous sentons sur un terrain solide quand il s'agit d'expliquer pourquoi le foie est choisi comme lieu du châtement. Le foie, chez les Anciens, était considéré comme le siège de toutes les passions et de tous les désirs; une punition comme celle de Prométhée était donc la plus appropriée pour un criminel poussé par ses pulsions, qui avait commis un forfait sous l'impulsion de ses pires plaisirs. Mais c'est l'exact opposé qui est vrai pour le Porteur du feu; il avait pratiqué la renonciation pulsionnelle, et montré combien bénéfique mais aussi combien indispensable est cette renonciation pulsionnelle à des fins culturelles. Et pourquoi un tel bienfait culturel devait-il, après tout, être traité par la légende comme un crime passible de châtement? Eh bien, si, à travers toutes les déformations, la légende laisse transparaitre que la prise de possession du feu a pour présupposition une renonciation pulsionnelle, elle exprime cependant ouvertement la rancune que l'humanité menée par ses pulsions a pu éprouver contre le héros culturel. Et cela est en accord avec notre point de vue et avec notre attente. Nous savons que l'exigence de la renonciation pulsionnelle et l'accomplissement de cette renonciation provoquent l'hostilité et l'agressivité, qui ne se transposent en sentiment de culpabilité que dans une phase ultérieure du développement psychique.

L'opacité de la légende de **Prométhée**, comme celle d'autres mythes du feu, est accrue du fait que chez les primitifs le feu apparaissait nécessairement comme quelque chose d'analogue de la passion amoureuse - nous dirions : comme symbole de la libido. La chaleur qui irradie du feu provoque la même sensation que celle qui accompagne l'état d'excitation sexuelle, et la flamme évoque dans sa forme et ses mouvements le phallus en activité. Que la flamme apparaisse au sens mythique comme phallus ne peut être mis en doute; la légende de la naissance du roi **Servius Tullius**<sup>5</sup> est encore là pour le prouver. Quand nous-mêmes nous parlons du feu dévorant de la passion et de flammes qui lèchent, comparant ainsi la flamme à une langue, nous ne sommes pas loin de la pensée de nos ancêtres primitifs. Dans notre déduction de la prise de possession du feu, il y avait aussi l'hypothèse que, chez l'homme des origines, l'essai d'éteindre le feu avec l'eau de son corps signifiait une lutte pleine de plaisir avec un autre phallus.

Par la voie de cette assimilation symbolique, il se pourrait aussi que d'autres éléments, purement fantasmatiques, soient entrés dans le mythe et s'y soient tissés avec les éléments historiques. On ne peut guère se défendre de l'idée que, si le foie est le siège de la passion, il signifie symboliquement la même chose que le feu lui-même, et que sa dévoration et son renouvellement quotidien sont une description adéquate du plaisir amoureux, quotidiennement satisfait et renaissant quotidiennement. L'oiseau qui se rassasie du foie prendrait ici la signification du pénis, signification qui ne lui est d'ailleurs pas étrangère, comme le montrent les légendes, les rêves, l'usage de la langue et les figurations plastiques de l'antiquité. Un petit pas de plus nous conduit à l'oiseau **Phenix**, qui après chaque mort par le feu surgit à nouveau rajeuni, et qui vraisemblablement a signifié un phallus ranimé après son endormissement bien plus et bien plus tôt que le soleil déclinant au crépuscule pour se lever à nouveau.

On peut se demander si nous pouvons attribuer à l'activité de formation des mythes de s'essayer - comme par jeu - à la figuration déguisée de processus mentaux à manifestations corporelles, processus bien connus même s'ils sont aussi très intéressants et cela sans autre motif que le simple

---

5 Sixième roi de Rome (578-534 av.J.-C), fils du *Lars familiaris* qui s'était uni à une esclave sous les espèces d'une flamme en forme de phallus. (JG Frazer 1911)

plaisir de la figuration. Là-dessus on ne peut assurément donner de réponse certaine sans avoir compris l'essence du mythe, mais dans nos deux exemples nous pouvons aisément reconnaître un même contenu et une tendance déterminée. Ils décrivent la renaissance des plaisirs libidinaux après leur extinction par la satiété, donc leur indestructibilité, et cette mise en valeur est, comme consolation, absolument à sa place, là où le noyau historique du mythe traite d'une défaite de la vie pulsionnelle, d'une renonciation pulsionnelle devenue nécessaire. C'est comme le second volet de la réaction compréhensible de l'homme des origines atteint dans sa vie pulsionnelle; après le châtement du fautif, l'assurance qu'au fond il n'avait après tout rien accompli.

Nous trouvons un exemple inattendu de renversement dans le contraire dans un autre mythe, qui apparemment a très peu à faire avec le mythe du feu. L'**Hydre de Lerne** avec ses innombrables têtes de serpents dardant leurs langues - parmi elle une était immortelle - est, son nom en témoigne, un dragon d'eau. Le héros culturel **Héraclès** la combat en lui coupant ses têtes, mais elles repoussent toujours, et il ne se rend maître du monstre qu'après avoir consumé par le feu la tête immortelle. Un dragon d'eau qui n'est dompté que par le feu, ça n'a sûrement pas de sens. Mais comme dans tant de rêves, ça en a un dans le renversement du contenu manifeste. Ici l'hydre est un incendie, les têtes de serpents aux langues dardées sont les flammes du feu, et comme preuve de leur nature libidinale elles présentent, comme le foie de **Prométhée**, à nouveau le phénomène de la nouvelle poussée, le renouvellement après la tentative de destruction. **Héraclès** éteint cet incendie avec de... l'eau. (La tête immortelle est bien le phallus lui-même, sa destruction est la castration.) Mais **Héraclès** est aussi le libérateur de **Prométhée**, celui qui tue l'oiseau qui dévorait le foie. Ne pourrions-nous deviner une plus profonde entre les deux mythes? C'est comme si l'action d'un des héros était réparée par l'autre. **Prométhée** avait interdit l'extinction du feu - comme la loi des Mongols -, **Hercule** l'avait autorisée dans le cas de l'incendie menaçant de désastre. Le second mythe semble correspondre à la réaction d'une époque culturelle plus récente, devant la prise de possession du feu. On a l'impression qu'à partir de là on pourrait pénétrer très avant dans les secrets du mythe, mais assurément ce n'est que sur une courte distance qu'on est accompagné du sentiment de la certitude.

Pour l'opposition du feu et de l'eau, qui domine entièrement le champ de ces mythes, outre le facteur historique et le facteur symbolico-fantasmagorique, il est un troisième facteur à mettre en évidence, le fait physiologique que le poète décrit en ces lignes :

« *Ce que l'homme utilise pour pisser,*

*Avec cela il crée son semblable. »*

(Heine.)<sup>6</sup>

Le membre de l'homme a deux fonctions, dont la réunion, pour plus d'un, fait scandale. Il sert à l'évacuation de l'urine et il accomplit l'acte sexuel qui apaise l'ardent désir de la libido génitale. L'enfant croit encore pouvoir unir les deux fonctions; d'après sa théorie les enfants sont produits par le fait que l'homme urine dans le corps de la femme. Mais l'adulte sait que les deux actes sont en réalité incompatibles - aussi incompatibles que le feu et l'eau. Quand le membre sexuel est dans cet état d'excitation qui a amené la comparaison avec l'oiseau, et pendant que sont éprouvées ces sensations qui rappellent la chaleur du feu, il est impossible d'uriner; et inversement, quand le membre sert à évacuer l'eau du corps, toutes ses relations avec la fonction génitale semblent éteintes. L'opposition des deux fonctions pourrait nous permettre de dire que l'homme éteint son propre feu avec sa propre eau. Et l'homme des origines, contraint à comprendre le monde extérieur à l'aide de ses propres sensations corporelles et des relations corporelles, n'avait pas été sans percevoir et sans utiliser les analogies que lui indiquait le comportement du feu.

---

6 « Was dem Menschen dient zum Seichen/Damit schafft er Seinesgleichen » in « Zur Teleologie » v.117-118 (1845-1856)

# 10

La demande et l'objet @ cause du désir dans les trois figures du destin.

Freud : « Le thème des trois coffrets » (1913).

Lacan : séance du 24 janvier 62.



*Le Triomphe de la mort ou les Trois Destinées, tapisserie flamande (v. 1510-1520)*

## Le thème des trois coffrets

Freud (1913)

### I

Deux scènes de Shakespeare, l'une gaie, l'autre tragique, m'ont donné dernièrement l'occasion de poser un petit problème et de le résoudre. La scène gaie est celle du choix que les prétendants, dans *Le Marchand de Venise* (1596), doivent faire entre trois coffrets. La jeune et sage Portia est obligée, par la volonté de son père, de ne prendre pour époux parmi ses prétendants que celui qui, de trois coffrets qu'on lui présente, saura choisir le bon. Les trois, coffrets sont d'or, d'argent et de plomb ; le bon est celui qui contient le portrait de la jeune fille. Deux des concurrents se sont déjà retirés sans succès, ils avaient choisi l'or et l'argent. Bassanio, le troisième, se décide pour le plomb; par là, il obtient la fiancée qui, avant même l'épreuve du sort, avait éprouvé un penchant pour lui. Chacun des prétendants avait, dans un discours, donné les motifs de son choix vantant le métal préféré et diminuant le mérite des deux autres. La plus difficile des tâches était par là échue à l'heureux concurrent ; ce qu'il trouve à dire pour magnifier le plomb par rapport à l'or et à l'argent est peu de chose et semble forcé. Si, dans la pratique de la psychanalyse, nous rencontrons un discours de ce genre, nous ne manquerions pas de flairer, derrière ces raisons peu satisfaisantes, des motifs secrètement dissimulés.

Shakespeare n'a pas, lui-même, inventé le thème des trois coffrets ; il l'a pris dans un récit des *Gesta Romanorum*, où une jeune fille tente ce même choix pour conquérir le fils de l'empereur (1). Et, là aussi, c'est le troisième métal, le plomb, qui porte la chance. Il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit ici d'un vieux thème, dont il y a lieu de chercher l'interprétation, la dérivation, et ce à quoi il faut le ramener. Une première conjecture sur ce que peut bien signifier ce choix entre l'or, l'argent et le plomb trouve son expression dans une remarque de Ed. Stucken (2), lequel s'est occupé de cette même matière dans une dissertation étendue. Voici ce qu'il en dit : « Ce que sont les trois prétendants de Portia, leur choix le montre clairement : le prince du Maroc choisit le coffre d'or : il est le soleil; le prince d'Aragon choisit le coffret d'argent : il est la lune ; Bassanio choisit le coffret de plomb : il est l'enfant des étoiles. »

Pour soutenir cette interprétation, il cite un épisode du poème épique populaire esthonien *Kalewipoeg*, dans lequel les trois prétendants sont représentés sans aucun déguisement comme soleil, lune et fils des étoiles (« le fils de l'étoile polaire ») et où, de même, la fiancée est accordée au troisième.

Notre petit problème nous aurait-il ainsi orientés vers un mythe astral? Quel dommage de ne pouvoir nous contenter de cette explication! Le problème continue à se poser, car nous ne croyons pas, ainsi que le font tant de mythologues, que les mythes aient été lus dans le ciel et en descendent ; nous jugeons plutôt, avec O. Rank (3), qu'ils ont été projetés au ciel après avoir surgi ailleurs dans des conditions purement humaines. Et c'est à ce fond humain que va notre intérêt.

Revenons-en à notre sujet. Dans le poème esthonien comme dans le récit des *Gesta Romanorum*, il s'agit du choix que fait une jeune fille entre trois prétendants.

Dans la scène du *Marchand de Venise*, il semble que ce soit le même thème, mais, en même temps, apparaît ici une sorte de renversement de ce thème : c'est un homme qui choisit entre trois coffrets. Si nous avons affaire à un rêve, nous penserions aussitôt que ces coffrets sont des femmes, des symboles de l'essentiel chez la femme, donc de la femme elle-même, comme il en est en général des boîtes, cassettes, corbeilles, etc.

Si nous nous permettons d'admettre dans notre mythe aussi ce remplacement symbolique, la scène des coffrets dans *Le Marchand de Venise* aura vraiment subi le renversement que nous avons supposé. D'un seul coup, et comme il n'arrive d'ordinaire que dans les contes de fées, nous avons dépouillé notre thème de son revêtement astral, et nous voyons à présent qu'il traite un thème humain : le choix que fait un homme entre trois femmes.

Mais tel est le sujet même d'une autre scène de Shakespeare dans l'un de ses drames les plus

émouvants ; il ne s'agit plus cette fois du choix d'une fiancée et, néanmoins, on retrouve ici de secrètes analogies avec le choix des coffrets dans le *Marchand de Venise*. Le vieux roi Lear se décide, de son vivant encore, à partager son royaume entre ses trois filles, et ceci en proportion de l'amour qu'elles sauront lui manifester. Les deux aînées, Goneril et Régane, s'épuisent en protestations d'amour et en vantardises ; la troisième, Cordélia, s'y refuse. Le père devrait reconnaître et récompenser cet amour silencieux et effacé de la troisième, mais il le méconnaît, il repousse Cordélia et partage le royaume entre les deux autres, pour son propre malheur et celui de tous. N'y a-t-il pas là de nouveau une scène représentant le choix entre trois femmes, dont la plus jeune se trouve être la meilleure et la plus parfaite ?

Aussitôt nous viennent à l'esprit d'autres scènes prises dans des mythes, des contes ou des poèmes, lesquelles ont pour sujet cette même situation. Ainsi, le berger Pâris a le choix entre trois déesses dont il déclare la troisième la plus belle. Cendrillon, de même, est, elle aussi, la plus jeune des sœurs, que le fils du roi préfère aux deux autres. Psyché, dans la fable d'Apulée, est la plus belle et la plus jeune des trois sœurs, Psyché, d'une part, révérée comme une Aphrodite devenue femme, d'autre part, traitée par cette déesse elle-même comme Cendrillon par sa marâtre, obligée de trier un tas de graines mélangées et y parvenant grâce à l'aide de petits animaux (des pigeons pour Cendrillon (4), et pour Psyché (5) des fourmis). Celui qui voudrait faire d'autres recherches sur ce sujet saurait certainement trouver, sous d'autres aspects encore, ce même thème, avec conservation de ses traits essentiels.

Contentons-nous de Cordélia, d'Aphrodite, de Cendrillon et de Psyché ! Les trois femmes, dont la plus jeune est la plus parfaite, il faut en quelque sorte les considérer comme de même essence puisqu'on les présente comme trois sœurs. Si, chez Lear, il s'agit des trois filles de celui qui choisit, cela ne doit pas nous égarer et n'a peut-être pas d'autre importance que d'exprimer ce fait que Lear est un homme âgé. Il n'est pas facile autrement de faire accomplir à un vieil homme un choix entre trois femmes ; voilà pourquoi on présente ici les trois sœurs comme ses filles.

Mais qui donc sont ces trois sœurs et pourquoi est-ce sur la troisième que le choix doit tomber ? Si nous pouvions répondre à cette question, nous posséderions l'interprétation cherchée. Cependant, nous nous sommes déjà une fois servis de la technique psychanalytique, lorsque nous avons comparé symboliquement les trois coffrets à trois femmes. Ayons le courage de poursuivre dans ce sens, et nous entrerons dans une voie qui, tout en nous faisant d'abord rencontrer de l'imprévu et de l'incompréhensible, nous mènera par des détours peut-être à quelque but.

Il pourra paraître surprenant que cette troisième femme, si parfaite, possède, dans bien des cas, outre sa beauté, encore certaines particularités. Ce sont des qualités qui semblent tendre à faire partie de quelque ensemble, sans, toutefois, que nous puissions nous attendre à les rencontrer à un degré égal dans chaque exemple. Cordélia fie fait indistincte, peu apparente, comme le plomb ; elle reste muette, elle « aime et se tait ». Cendrillon se cache pour qu'on ne puisse pas la trouver. Nous pouvons peut-être assimiler le fait de se cacher à celui d'être muet. Mais ce ne seraient encore là que deux cas sur les cinq que nous avons choisis. Cependant, chose remarquable, nous trouvons encore une allusion à des particularités analogues dans deux autres cas.

Nous avons déjà comparé au plomb Cordélia, qui se tient obstinément à l'écart. Or, dans le discours que fait Bassanio pendant son choix des coffrets, il est dit du plomb, d'une façon que rien ne prépare : « *Thy paleness moves me more than eloquence.* » (*Plainness*, selon une autre variante.)

C'est-à-dire : *Ta pâleur ou ta simplicité, me touche plus que l'éloquence* (c'est-à-dire que les manières criardes des deux autres).

L'or et l'argent sont « bruyants » ; le plomb est muet comme Cordélia, vraiment, qui « aime et se tait » (6).

Rien, dans les récits grecs anciens du jugement de Pâris, ne trahit une semblable réserve chez Aphrodite. Chacune des trois déesses parle au jeune homme et cherche à le gagner par des promesses. Mais, dans une version toute moderne de cette même scène, ce trait qui nous a frappé

chez la troisième femme paraît assez singulièrement.

Dans le libretto de la *Belle Hélène*, Pâris, après avoir rendu compte des tentatives de séduction des deux autres déesses, raconte comment Aphrodite s'est comportée dans ce tournoi pour le prix de beauté :

*La troisième, - ah! la troisième...*

*La troisième ne dit rien.*

*Elle eut le prix tout de même...*

*Calchas, vous m'entendez bien ?*

Nous décidons-nous à voir les particularités de la troisième concentrées dans le « mutisme », la psychanalyse nous le dira : le mutisme en rêve est une représentation usuelle de la mort (7).

Il y a plus de dix ans, un homme d'une haute intelligence me communiqua un rêve qu'il comptait apporter comme preuve à l'appui de la nature télépathique des rêves. Il avait vu en rêve un ami absent dont il était sans nouvelles depuis longtemps et lui avait fait d'amers reproches sur son silence. L'ami ne lui avait pas répondu. Or, il s'avéra par la suite qu'environ au moment où ce rêve avait été rêvé, l'ami s'était suicidé. Laisant de côté le problème de la télépathie, il ne semble pas douteux que le mutisme dans ce rêve n'ait été une façon de représenter la mort. De même, dans le rêve, le fait d'être caché ou d'être introuvable est un symbole de la mort qu'on ne saurait méconnaître (le prince, dans *Cendrillon*, ne peut pas trois fois la découvrir).

La pâleur frappante que rappelle la « paleness » du plomb dans l'une des variantes du texte de Shakespeare n'est pas un symbole moins évident (8).

Il nous sera bien plus facile de faire passer cette interprétation du langage des rêves dans le langage mythologique qui nous occupe, si nous pouvons montrer que le mutisme, ailleurs encore que dans les rêves, doit être interprété comme indice de la mort.

Je prends ici le neuvième des contes populaires de Grimm, intitulé : *Les douze frères* (9). Un roi et une reine avait douze enfants, douze garçons. Le roi dit alors que si le treizième enfant était une fille, les garçons seraient condamnés à mourir. Dans l'attente de cette naissance, il fait faire douze cercueils. Les douze fils, avec l'aide de leur mère, s'enfuient dans une forêt écartée et jurent de tuer toute fille qu'ils rencontreraient.

Ce fut une fille qui naquit. Elle grandit et apprend un jour par sa mère qu'elle a eu douze frères. Elle résout de les retrouver, rencontre dans la forêt le plus jeune qui la reconnaît, mais qui voudrait la cacher à cause du serment des frères. La sœur dit : « Je veux bien mourir, si, par là, je puis sauver mes douze frères. » Mais les frères l'accueillent de bon cœur, elle reste auprès d'eux et s'occupe de leur ménage.

Près de la maison, dans un petit jardin poussent douze lis ; la jeune fille les cueille pour en donner un à chacun de ses frères. Instantanément, les frères sont changés en corbeaux et disparaissent, de même que la maison et le jardin. Les corbeaux sont des oiseaux-âmes, le meurtre des douze frères par leur sœur se trouve de nouveau indiqué par la cueillette des douze fleurs, comme au début il l'était par les douze cercueils et la disparition des frères. La jeune fille, toujours prête à délivrer ses frères de la mort, apprend à quelle condition elle y arrivera ; elle devra pendant sept ans rester muette, ne pas articuler un seul mot. Elle se soumet à cette épreuve, qui la met elle-même en danger de mort, c'est-à-dire qu'elle meurt elle-même pour ses frères comme elle en avait fait vœu avant sa rencontre avec eux. Par l'observation absolue du mutisme, elle réussit enfin à délivrer les corbeaux.

D'une manière analogue, dans le conte des Six cygnes, les frères métamorphosés en oiseaux sont, par le mutisme de leur sœur, délivrés, c'est-à-dire rendus à la vie. La jeune fille a pris la ferme résolution de sauver ses frères, « dût-il lui en coûter la vie » et, devenue l'épouse du roi, elle risque sa vie plutôt que de renoncer à son mutisme, ce qu'il lui faudrait faire pour confondre de méchantes accusations.

Nous trouverions certes, dans les contes, d'autres preuves encore de ce que le mutisme doit être compris comme une représentation de la mort. Et, si nous en croyons ces indices, alors la troisième des sœurs entre lesquelles le choix a lieu serait une morte.

Mais elle peut être encore autre chose, à savoir : la mort elle-même, la déesse de la Mort. Grâce à un déplacement assez fréquent, les qualités qu'une divinité octroie aux hommes lui sont attribuées à elle-même. Ce déplacement nous surprendra d'autant moins chez la déesse de la Mort que, dans la conception et la représentation modernes qui sont ici devancées, la mort elle-même n'est qu'une personne morte.

Cependant si la troisième des sœurs est la déesse de la Mort, nous connaissons ces sœurs ! Ce sont les sœurs symbolisant la Destinée, les Moires, ou Parques ou Nornes, dont la troisième s'appelle Atropos, l'Inexorable.



Mais laissons là pour le moment cette interprétation et ses rapports à notre mythe pour demander aux mythologues de nous instruire sur le rôle et l'origine des déesses du Destin .

La plus ancienne mythologie grecque ne connaissait qu'une seule *Μοίρα*, personnification de la destinée inévitable (dans Homère) (10). Cette évolution d'une Moire unique en un groupe de sœurs, de trois divinités, plus rarement de deux), se fit probablement à l'instar d'autres divinités auxquelles les Moires sont apparentées, telles les Grâces, les Heures.

Les Heures furent à l'origine des divinités des eaux célestes qui dispensent la pluie et la rosée, des nuages dont la pluie découle et, comme les nuages sont conçus sous les espèces d'un tissu, il en ressort pour ces déesses le caractère de fileuses, qui se fixe spécialement sur les Moires. Dans les pays méditerranéens sur lesquels règne le soleil, c'est de la pluie que dépend la fertilité du sol et c'est pourquoi les Heures se transforment en divinités de la végétation. On leur doit la beauté des fleurs, la richesse des fruits et on leur accorde une plénitude d'aimables et charmantes qualités.

Elles deviennent les divinités représentatives des saisons (11) et peut-être doivent-elles à cette circonstance leur nombre de trois, si tant est que le caractère sacré du nombre trois n'y eût pas suffi. Car ces anciens peuples ne discernaient au début que trois saisons : l'hiver, le printemps et l'été. Ce n'est que plus tard que l'automne y fut ajouté, à l'époque grégoromaine, et alors souvent les Heures, parurent au nombre de quatre dans les œuvres d'art.

Leurs rapports avec le temps resta acquis aux Heures ; plus tard, elles présidèrent aux heures du jour comme autrefois aux saisons de l'année et finalement leurs noms se réduisirent à désigner

l'heure (heure, ora). Les Nornes de la mythologie germanique, si proches parentes par leur essence des Heures et des Moires, montrent ostensiblement dans leur nom même ce sens relatif au temps. Mais l'essence de ces divinités ne pouvait qu'être plus profondément conçue et transférée au caractère de nécessité présidant au changement des saisons ; les Heures devinrent ainsi gardiennes des lois de la Nature et de cette sainte ordonnance qui fait revenir dans la Nature les mêmes phénomènes suivant un ordre immuable.

Cette notion relative à la Nature eut sa répercussion sur la conception de la vie humaine. Le mythe de la Nature se transforma en un mythe humain ; les déesses du temps devinrent les divinités du Destin. Mais ce rôle des Heures ne trouva son expression que chez les Moires, qui veillent aussi inexorablement sur la nécessaire ordonnance de la vie humaine que les Heures le font sur les lois de la Nature. L'inévitable sévérité de la loi, les rapports avec la mort et avec la destruction qui avaient été épargnées aux gracieuses apparitions des Heures se marquèrent en dures empreintes sur les Moires, comme si l'homme n'avait réalisé tout le sérieux des lois de la Nature qu'en se sentant contraint lui-même de s'y subordonner.

Les noms des trois fileuses ont d'ailleurs été assez bien compris par les mythologues. La deuxième, Lachésis, semble désigner « le hasard qui se manifeste au-dedans des lois régissant le destin » - nous dirions : le fait de vivre -comme Atropos représente l'inévitable, la mort, et il ne resterait alors à Clotho que le sens des fatales dispositions innées.

Mais revenons-en à notre thème du choix entre trois sœurs. Nous verrons alors avec un profond déplaisir combien les situations envisagées, quand nous y incorporons cette nouvelle interprétation, deviennent incompréhensibles, combien de contradictions se font jour dans leur contenu apparent. La troisième des sœurs est la déesse de la Mort, la mort elle-même, mais dans le choix de Pâris elle est la déesse de l'Amour, dans le conte d'Apulée une beauté comparable à cette déesse, dans le *Marchand de Venise* la plus belle et la plus sage des femmes, chez Lear la seule fille fidèle ! Peut-on imaginer contradiction plus flagrante ? Mais peut-être cette si invraisemblable surenchère est-elle tout près d'être comprise... Et elle a réellement lieu chaque fois où, dans notre thème, le choix entre les femmes est libre et qu'en même temps ce choix doit tomber sur la mort, que pourtant nul ne choisit, dont on devient la proie de par le destin seul.

Or, des contradictions d'une certaine nature, des remplacements par le plus absolu contraire n'offrent pas au travail d'interprétation analytique de sérieuses difficultés.

Nous n'en appellerons pas ici à ces modes d'expression de l'inconscient d'après lesquels, comme dans le rêve, les contraires sont si fréquemment représentés par un seul et même élément. Mais il y a dans la vie psychique des mobiles qui amènent le remplacement d'une chose par son contraire, en créant ce qu'on appelle une formation réactionnelle, et c'est la découverte de tels mobiles cachés qui sans doute assurera à notre travail succès. La création des Moires résulte d'une constatation avertissant l'homme qu'il fait lui aussi partie de la Nature et qu'il est, de par cela, soumis à l'inexorable loi de la Mort. Quelque chose en l'homme devait se révolter contre cet assujettissement, l'homme ne renonçant qu'à regret à sa situation d'exception. Or, nous savons que l'homme use de l'activité de son imagination pour satisfaire ceux de ses désirs que la réalité frustre. C'est ainsi que son imagination s'éleva contre la constatation personnifiée dans le mythe des Moires, et qu'il créa le mythe, dérivé de celui des Moires, dans lequel la déesse de la Mort est remplacée par la déesse de l'Amour ou par des figurations humaines qui lui ressemblent. La troisième des sœurs n'est plus la Mort, elle est la plus belle, la meilleure, la plus désirable, la plus adorable des femmes. Et cette substitution n'était nullement difficile ; elle était préparée par une vieille ambivalence, elle s'accomplissait le long d'un antique enchaînement qui ne pouvait être oublié depuis bien longtemps. La déesse de l'Amour qui, maintenant, se présentait à la place de la déesse de la Mort, lui était autrefois identique. Aphrodite la Grecque elle-même n'avait pas renoncé absolument à toute relation avec les Enfers, bien qu'elle eût abandonné depuis longtemps son rôle chthonien à d'autres divinités, à Perséphone, à Artémis-Hécate à la triple figure. Les grandes déesses, mères des peuples orientaux, semblent aussi toutes avoir été aussi bien procréatrices que destructrices, déesses de la Vie et de la

Génération aussi bien que déesses de la Mort.

Ainsi le remplacement, engendré par le désir, d'une chose par son contraire, remonte, dans notre thème, jusqu'à une identité ancestrale.

D'où provient ce trait : le choix, qui s'est introduit dans le mythe des trois sœurs ?

Nous y répondrons de la même manière. Là encore s'est produit un renversement sous l'influence du désir : choix est mis à la place de nécessité, fatalité. L'homme vaine ainsi la mort qu'il avait reconnue par son intelligence. On ne saurait imaginer un plus grand triomphe de la réalisation du désir. On choisit là où, en réalité, on obéit à la contrainte et Celle qu'on choisit, ce n'est pas la Terrible, mais la plus belle et la plus désirable. En y regardant de plus près, nous remarquons, certes, que les déformations du mythe primitif ne sont pas assez profondes pour ne pas se trahir par quelques vestiges. Le libre choix entre les trois sœurs n'est, au fond, pas un choix libre, car il faut nécessairement qu'il tombe sur la troisième s'il ne doit pas, comme chez Lear, occasionner tous les malheurs. La plus belle et la meilleure, qui a pris la place de la déesse de la Mort, a gardé des traits qui touchent à l'inquiétante étrangeté, traits par lesquels nous avons pu deviner ce qui était caché (13).

Jusqu'ici nous avons suivi le mythe dans son évolution et nous espérons avoir indiqué les obscures raisons de cette évolution. Nous nous sentons à présent en droit de nous intéresser à la façon dont le poète s'est servi du thème. Or chez le poète – on en a l'impression – s'est accomplie une sorte de retour du thème vers le mythe primitif, si bien que le sens poignant de celui-ci, affaibli par les déformations ultérieures, nous est de nouveau rendu sensible. Par cette réduction des déformations, par ce retour partiel à ce qui était primitif, le poète parvient à exercer sur nous son action profonde.

Afin d'éviter tout malentendu, je tiens à le dire, je n'ai pas l'intention de nier que le drame du Roi *Lear* veuille rendre sensibles ces deux sages leçons qu'on ne doit pas renoncer de son vivant à son bien et à ses droits et qu'il faut se garder de prendre des flatteries pour argent comptant. Ces avertissements et d'autres, analogues (14), ressortent, en effet, de la pièce, mais il me semble absolument impossible d'expliquer par l'impression que ces réflexions produisent l'effet écrasant du drame, ni d'admettre que les intentions personnelles du poète soient épuisées par celle de donner ces leçons. De même, quand on nous dit que le poète a voulu représenter la tragédie de l'ingratitude, dont il avait sans doute ressenti lui-même les morsures, et que l'effet de la pièce repose sur la simple forme artistique dont il l'a revêtue, voilà qui ne remplace pas la compréhension à laquelle nous parvenons en estimant à sa valeur le thème du choix entre les trois sœurs.

Lear est un vieillard. Nous l'avons dit : c'est à cause de son âge que les trois sœurs sont présentées comme ses filles. La relation de père à enfants, d'où pourraient découler tant de fructueuses inspirations dramatiques, le poète ne s'en sert plus au cours du drame. Mais Lear n'est pas seulement un vieillard, c'est aussi un mourant. La proposition si extraordinaire du partage de l'héritage perd ainsi toute son étrangeté.

Cependant cet homme voué à la mort ne veut pas renoncer à l'amour de la femme, il veut se faire dire à quel point il est aimé. Qu'on se reporte ensuite à l'émouvante scène dernière, l'un des sommets du tragique dans le drame moderne : Lear porte le cadavre de Cordélia sur la scène. Cordélia, c'est la Mort. En retournant la situation, celle-ci nous apparaît compréhensible et familière. C'est la déesse de la Mort qui emporte du terrain du combat le héros mort, comme la Valkyrie de la mythologie germanique. La sagesse éternelle drapée dans le vêtement du mythe antique conseille au vieil homme de renoncer à l'amour, de choisir la mort, de se familiariser avec la nécessité de mourir.

Le poète nous permet de toucher du doigt le thème antique en faisant opérer le choix entre les trois sœurs par un homme vieilli et mourant. L'élaboration régressive qu'il entreprend ainsi du mythe, altéré par les déformations du désir, en laisse transparaître le sens primitif au point que même une interprétation superficielle et allégorique des trois figures féminines du thème nous devient possible. On pourrait dire que ce sont les trois inévitables relations de l'homme à la femme qui sont ici représentées : voici la génératrice, la compagne et la destructrice. Ou bien les trois formes sous

lesquelles se présente, au cours de la vie, l'image même de la mère : la mère elle-même, l'amante que l'homme choisit à l'image de celle-ci et, finalement, la Terre-Mère, qui le reprend à nouveau, Mais le vieil homme cherche vainement à ressaisir l'amour de la femme tel qu'il le reçut d'abord de sa mère ; seule la troisième des filles du Destin, la silencieuse déesse de la Mort, le recueillera dans ses bras.

#### Notes :

1- G. Brandès, *William Shakespeare*, 1896.

2 - Ed. Stucken, *Astralmýthen* (Mythes astraux), p. 655, Leipzig, 1907

3 - O. Rank, *Der Mythos von der Geburt des Helden* (Le mythe de la naissance du héros), 1909

4 - Le lecteur français ignore sans doute cet épisode des pigeons, étranger à la rédaction de Perrault. L'auteur fait ici allusion à une version allemande de ce conte répandu dans tout l'univers

5 - Je dois au docteur O. Rank l'indication de cette concordance.

6 - Cette allusion se perd complètement dans la traduction allemande de Schlegel, elle y prend même la tendance à signifier le contraire : *Dein schlichtes Wesen spricht beredt mich an.* (Ton être modeste s'adresse à moi éloquentement.)

7 - Le mutisme se trouve aussi indiqué par Stekel comme un des symboles de la mort. (*Sprache des Traumes*, 1911 [Le langage du rêve], p. 351.) (N. D. A.) C'est chose évidente et courante que cette caractérisation des morts par leur silence à notre égard. C'est de cette façon, d'ailleurs, que le docteur Morlet explique l'absence de bouche chez les fameuses idoles glozéiennes, d'authenticité si discutée : « Pour ces peuples primitifs, ce qui devait, dès l'abord, distinguer un mort d'un vivant, c'est qu'il ne pouvait plus parler. La représentation de la mort, qui est le grand silence demandait la suppression de la bouche. » (*Mercure de France*, 15 octobre 1926, p. 262, note.) Nous devons cet intéressant rapprochement comme d'ailleurs toutes les autres notes de cet essai qui ne sont pas de l'auteur au docteur Édouard Pichon, secrétaire de la Revue française de Psychanalyse lorsque notre traduction y parut. (N. D. T.)

8 - Stekel, loc. Cit.

9 - Voir d. 0 de l'édition « Reklamausgabe » vol. I

10 - Ce qui suit est emprunté au dictionnaire de Roscher (*Roschers Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*) sous les titres correspondants.

11- Cette filiation des fonctions divines des Heures n'est peut-être plus exactement en rapport avec les données actuelles de la linguistique. En effet, si l'on en croit Boisacq (*Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, p. 1083, s. v. [Mot grec dans le texte]), le vocable [Mot grec dans le texte] paraît avoir désigné primitivement une saison, un laps de temps. Il représente en effet, semble-t-il, un indo-européen \* yōrā, ancêtre de l'allemand Jahr et de l'anglais year, qui ont pris le sens d'année. (N. D. T., d'après le docteur Édouard Pichon.)

12 - J. Roscher (d'après Preller-Robert), *Griechische Mythologie*.

13 - La Psyché d'Apulée a aussi conservé bien des traits qui rappellent ses rapports avec la mort. Son mariage est apprêté comme une cérémonie mortuaire, elle doit descendre aux enfers et tombe ensuite dans un sommeil semblable à la mort (O. Rank). Sur la signification de Psyché comme déesse du Printemps et « fiancée du Trépas », voir A. Zinzow, *Psijché et Éros* (*Psyche und Eros*), Halle, 1881.

Dans un autre conte de Grimm (n° 179, *La gardeuse d'oies auprès du puits* (*die Gänschirtin. am Brunnen*)) se trouvent, comme chez Cendrillon, les alternatives de beauté et de laideur de la troisième fille, où il est permis de voir une allusion à sa double nature avant et après la substitution. Cette troisième fille est repoussée par son père après une épreuve qui est presque analogue à celle du Roi Lear. Elle doit, comme ses autres sœurs, indiquer combien elle aime son père, mais ne trouve pas d'autre expression à son amour que de le comparer au sel. (D'après une communication amicale du docteur Hanns Sachs.)

14 - De même le contenu manifeste du thème des trois coffrets est évidemment le suivant : il ne faut pas juger les choses par leur apparence extérieure, ni se laisser tenter par une avidité basse et immédiate ; il faut au contraire savoir déceler, dans les choses de ce monde, les qualités cachées qui donneront le vrai et noble bonheur. (N. D. T., d'après le docteur Édouard Pichon.)